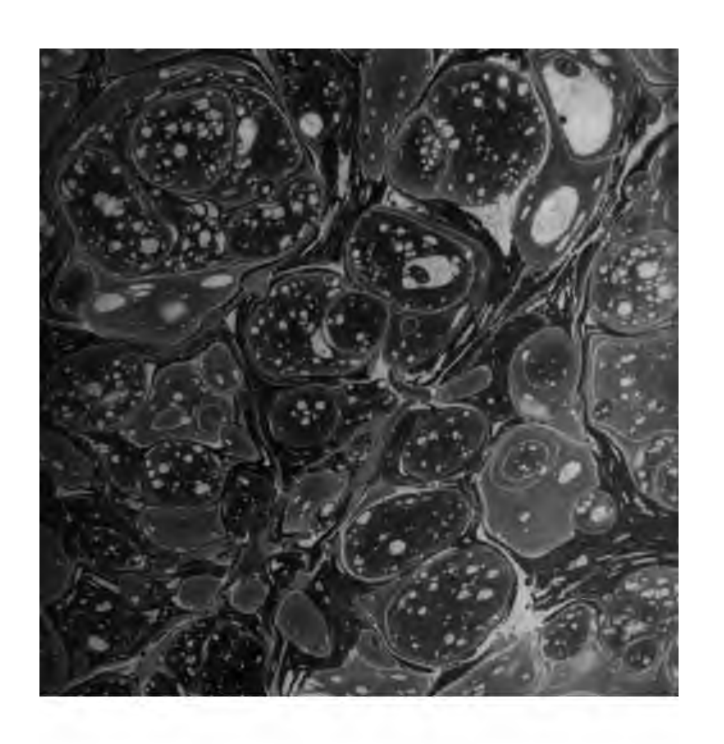



85. a. 21
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


85. a. 21
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Institution



NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES.

NOUVEAUX
CONTES MORAUX,
ET
NOUVELLES HISTORIQUES.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME IV.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.
1806.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Ces trois volumes contiennent les Nouvelles DE MADAME DE GENLIS, qui n'avoient point encore été réunies à la collection de ses Contes, et qui étoient restées dans la *Bibliothèque des Romans*. Nous avons cédé, en les réimprimant cet hiver, à l'empressement du Public ; car depuis long-temps on nous les demande de toutes parts. Ces trois volumes, formant suite aux trois premiers volumes de Nouvelles déjà réunies, composent les quatrième, cinquième et sixième volumes de cet Ouvrage.

CONTES MORAUX.

LES FLEURS FUNÉRAIRES, OU LA MÉLANCOLIE ET L'IMAGINATION.

O melancholy
Who ever yet could sound thy bottom !....
SHAKESPEARE.

Un fait singulier m'a donné la première idée de ce conte. M. Bause, graveur célèbre de Leipsick, avoit une fille charmante qui mourut à dix-huit ans, il y a huit ou neuf ans. Aussi-tôt après ses funérailles, une main invisible, une main inconnue à tout le monde, déposa, chaque nuit, sur sa tombe une guirlande composée des plus belles fleurs. Cette offrande nocturne, constamment portée sur ce tombeau, en toute saison, sans aucune interruption, se renouveloit toujours toutes les nuits, depuis cinq ou six ans, en 1799; on ignore si elle a eu lieu depuis cette époque.

SUR le déclin de l'automne, au milieu d'une nuit calme et délicieuse, le jeune et

beau Nelson, nonchalamment couché au pied d'un saule, se livroit tout entier au charme d'une profonde rêverie ; il en fut tiré, tout-à-coup, par le son de la voix de son ami Walsain qui vint s'asseoir à côté de lui. Quoi ! Walsain, dit Nelson, vous avez quitté le bal ? Point du tout, reprit Walsain, mais le bal est fini. J'allais me coucher, quand j'ai rencontré George qui m'a dit que tu étais dans le jardin. J'ai bien imaginé que je te trouverois sous ton arbre favori. Nelson soupira et ne répondit rien, et Walsain, après un moment de silence, reprenant la parole : dix-huit mois d'absence, dit-il, m'ont donc ôté ta confiance? Je retrouve Nelson sauvage et mélancolique, et Nelson m'évite et se tait !.... — Non, mon ami, je ne te fuis point, je cherche la solitude ; tu sais que je n'ai jamais aimé le monde et les plaisirs de notre âge... — Mais à la veille d'épouser celle qui te fut destinée dès l'enfance.... — J'obéis à mon père ; ce mariage assure sa tranquillité.... — Ursule est aimable et jolie.... — Ursule est bonne et pure, elle m'aime, elle m'est chère ; cependant cette

union ne fera point mon bonheur. — Aurois-tu donc un autre sentiment?... — Ah! Walsain, si j'avois à te faire une confidence de ce genre, j'aurois prévenu tes desirs!.... Je n'ai point de secrets, mon cœur est libre, mais je ne suis point heureux!... Je ne sais quelle image de bonheur s'est offerte à mon imagination.... ce fantôme dangereux me poursuit et m'obsède, il embellit à mes yeux toute la nature entière, il donne un charme inexprimable à mes rêveries, mais il me rend mécontent de mon sort! je desire vaguement un bien, sans doute imaginaire!.... La réflexion, souvent, me ramène à penser que la félicité, sur la terre, ne sauroit être ni parfaite, ni durable; cependant mon cœur, ce cœur brûlant et sensible, a besoin d'un grand attachement.... Hélas! tu le sais, l'amour filial a fait jusqu'ici le bonheur de mon existence; mais atteint d'une maladie incurable, mon père, peut-être, y doit succomber sous peu d'années: que deviendrai-je, Walsain, si je perds ce bienfaiteur révéré, cet ami si cher?.... Ta destinée te fixe loin d'ici!... qui donc, alors,

saura m'entendre, qui me répondra? ce ne sera pas l'épouse qu'on me donne!.... Je rends justice à ses vertus, néanmoins je connois depuis long-temps, avec douleur, qu'il n'existe aucun rapport entre nos esprits et nos caractères.... Mon vertueux père m'apprit à craindre les passions, mais comment s'en défendre sans le secours puissant de l'amitié!.... Je vais donc associer mon sort à une compagne inséparable qui ne saura ni partager mes sentimens, ni comprendre mes opinions; sans pouvoir lui donner ma confiance, je vais lui assurer le droit d'examiner et de censurer ma conduite; elle sera le témoin de toutes mes actions, et je serai condamné à penser toujours seul!.... Union funeste et bizarre!.... Ici, Nelson s'arrêta, ses yeux se remplirent de larmes, son cœur étoit oppressé. Walsain voulut lui démontrer qu'il avoit tort de se trouver malheureux; Nelson ne répondit plus, et bientôt même cessa d'écouter. Avec ceux qui souffrent, on ne doit employer qu'avec gradation et ménagement, le langage toujours froid de la raison dont les meilleurs

argumens ne paroissent d'abord, aux ames passionnées, que des lieux communs ou de l'insensibilité ; les plus sages discours ne sont alors que de cruels reproches. Avant d'employer tout autre remède, on commence par verser un baume salutaire sur une plaie douloureuse : et ce premier appareil, pour un cœur profondément blessé, c'est la compassion d'un ami.

Le père de Nelson, Anglais d'origine, habitoit Dresde depuis vingt-cinq ans ; il avoit fait une grande fortune dans le négoce, et sentant que sa santé dépérissoit chaque jour, il vouloit, avant de quitter la vie, assurer le sort d'un fils qu'il adoroit, en lui donnant pour épouse la fille unique de son ami intime. Tout, dans ce mariage, paroissoit à ses yeux parfaitement assorti. Ursule, jeune, riche, et d'une conduite irréprochable, était une de ces personnes dont toutes les femmes s'accordent à faire l'éloge, et dont tous les vieillards vantent la beauté : elle avoit la fraîcheur de la jeunesse et des traits réguliers, mais une figure si dénuée d'expression, de grace et d'élégance, qu'il etoit impossible

qu'elle pût causer le moindre ombrage à la coquette la moins jolie et la plus envieuse. Elle manquoit absolument de finesse, de goût, et par conséquent de cette sorte de délicatesse qui fait sentir, plutôt que connoître, les choses faites pour réussir, ou celles qui doivent déplaire; tact heureux qui peut suppléer, sur-tout dans une femme, à l'étendue de l'esprit, et sans lequel l'esprit même, inutile dans mille occasions, n'ayant de charme dans aucune, se montre presque toujours avec mal-adresse, et ne sert souvent qu'à rendre les ridicules plus frappans, et les torts plus inexcusables.

L'expérience a prouvé mille fois que, dans le mariage, l'amour est presque toujours un obstacle au bonheur; malheureusement, beaucoup de gens n'adoptent cette idée que pour avoir le droit, en mariant leurs enfans, d'être moins difficiles, dans leurs choix, sur les qualités personnelles; comme si l'on étoit dispensé de chercher, pour son fils, une compagne aimable, parce qu'on ne croit pas nécessaire qu'elle soit passionnément aimée!

Nelson, malgré sa repugnance secrète et ses pressentimens, épousa Ursule. Cet événement causa tant de joie au père de Nelson, que sa santé parut se rétablir, et Nelson reprit l'espoir de le conserver. Au bout de dix mois, Nelson devint père d'une fille qu'il nomma Coraly. Quelque temps après la naissance de cette enfant, il eut la douleur de voir son père retomber dans un état plus inquiétant que jamais; néanmoins les médecins l'assurèrent que le malade, étant dans la force de l'âge, souffriroit long-temps, et peut-être des années entières, avant de succomber à ses maux.

Qu'il est affreux de voir un objet qu'on chérit, s'avancer d'un pas précipité, vers la tombe! Hélas! chaque instant nous en rapproche tous! et par un enchantement que la raison ne saurait concevoir, nous parcourons sans effroi cette route inévitable, quand rien n'y hâte notre marche; mais connoître avec certitude le terme de la vie de ce qu'on aime, savoir qu'il est prochain, ce n'est plus exister: on n'ose plus alors jeter les yeux sur l'avenir, on

ne peut, en s'y réfugiant, se soustraire à sa peine présente ; on ne peut y chercher l'espérance ou de douces chimères, on n'y voit plus qu'un tombeau!.... Ursule, loin d'adoucir les chagrins de Nelson, les aigrissoit souvent en voulant les calmer. Les gens peu sensibles sont toujours des consolateurs mal-adroits. Combien ils blessent en voulant *distraire*, comme s'il existoit des distractions pour une douleur vive et profonde! D'ailleurs, Ursule s'obstinoit à ne pas voir le danger mortel de l'état de son beau-père; cette espèce d'aveuglement dispense de toutes les démonstrations de la douleur, on ne le voit guère qu'à ceux qui sont incapables d'aimer. Nelson ne trouvait de consolation que dans sa tendresse pour Coraly ; il aimoit cette enfant avec passion, et il étoit encore, à cet egard, peu satisfait d'Ursule, qui, douce, sédentaire, économe, mais toujours indifférente, se livroit toute entière aux soins domestiques, y consacrant beaucoup plus de temps qu'il ne falloit, et s'occupant très-peu de son enfant, car elle pensoit que l'on remplit tous les devoirs d'épouse et de mère,

lorsqu'on est chaste et bonne ménagère. Cette opinion est généralement reçue en Allemagne, et quoique Ursule restreignît trop, sans doute, des devoirs si touchans et si doux, on pourroit encore, parmi nous, proposer une telle femme pour modèle.

Nelson écrivoit souvent à Walsain, mais, loin de lui ouvrir son cœur, il ne lui parloit plus d'Ursule que pour en faire l'éloge. Il croyoit devoir à la vertu de sa femme de persuader à tout le monde qu'elle le rendoit parfaitement heureux. Il étoit marié depuis trois ans, lorsqu'il reçut, de Silésie, une lettre de Walsain, qui contenoit ce qui suit :

« De toutes les folies humaines, la plus » grande, sans doute, est de s'affliger des » événemens, quelque fâcheux qu'ils puis- » sent paroître, qui n'affectent point le » cœur ; souvent un changement désa- » gréable de situation produit un bonheur » inespéré.... mais nous commençons tou- » jours par gémir et par nous plaindre : » c'est ce que j'ai fait quand, pour l'ar- » rangement de mes affaires, je fus obligé

» de quitter Berlin et de venir m'établir
» ici. Je te mandois, mon cher Nelson,
» qu'il faudroit avoir ton caractère mélan-
» colique et ton esprit romanesque, pour
» se fixer, sans désespoir, au pied du
» *mont Kinast*..... J'apportai, dans cette
» solitude, toute la mauvaise humeur d'un
» homme qui n'a jamais aimé la retraite
» et la campagne, et qui s'est arraché,
» avec douleur, d'une ville charmante, et
» de la société la plus aimable. Si l'on me
» vantoit les plaisirs champêtres, j'avouois
» que je leur préférois le bal, la comédie
» et l'opéra, et que la seule *bergère* qui
» m'eût jamais charmé, c'étoit madame
» *Unzer* (1) lorsqu'elle en joue le rôle.
» Quand on me parloit de beaux sites, je
» haussois les épaules, et je déclarois que
» j'aimois cent fois mieux la *place Guil-*
» *laume* et les jardins de Potsdam et de
» Charlottembourg, que les vues les plus
» *pittoresques* de la Suisse et de la Si-
» lésie. Oh! qui peut compter sur la cons-
» tance de ses goûts?.... Me voilà changé,

---

(1) Actrice charmante de Berlin.

» bouleversé, converti, fixé ! . . . . je vais
» rêver, méditer, m'égarer dans les fo-
» rêts ; je m'oublie souvent sur la pointe
» d'un rocher, ou parmi les ruines du
» vieux château situé sur le Kinast ! . . .
» Ce grand changement t'en annonce un
» autre beaucoup plus surprenant encore,
» Nelson ; je suis amoureux à perdre la
» tête.... amoureux pour la première fois
» de ma vie, et pour toujours !....

Un moment a vaincu mon audace imprudente......

» Oui, Nelson, *un moment*, une appari-
» tion, un regard céleste, qui n'expri-
» moit qu'une douceur, qu'une sérénité
» angélique, ce regard si calme et si
» pur a porté le trouble jusqu'au fond
» de mon cœur.... mais aussi quels yeux !
» quelle physionomie ! quel éclat de jeu-
» nesse et de fraîcheur, et quelle grace
» touchante. ! . . . Helmina ! . . . . Dis-moi,
» Nelson, ce nom, même à l'oreille de
» celui qui n'a jamais entendu parler de
» l'objet qui le porte, ce nom seul n'a-
» t-il pas du charme ?..... n'a-t-il pas
» quelque chose de magique ? pourroit-

» on le prononcer sans émotion ? Mais tu
» veux savoir les détails : ah ! j'aurai tant
» de plaisir à te les donner tous !... écoute
» donc.

» Le lendemain de mon arrivée à
» Warmbrunn, je fus, par pure bien-
» séance, visiter ce fameux mont Kinast
» qui fait partie de cette grande chaîne
» de montagnes qu'on appelle le *Riesen-*
» *gebirge*. Parvenu à la cime du Kinast,
» je contemplai la plus belle vue de l'u-
» nivers, et j'admirai sur-tout les ruines
» superbes de l'immense château, bâti,
» dit-on, il y a cinq siècles, par le duc
» Bolcon, surnommé le *guerrier*. Le som-
» met de cette montagne, rendu à la
» nature, est maintenant désert ; des ar-
» bres d'une grosseur prodigieuse, et qui
» paroissent être aussi vieux que le palais
» détruit, sont debout encore, au milieu
» des colonnes renversées par le temps ;
» tous les sentiers sont recouverts de
» mousse, de ronces et d'épines. Là, ja-
» dis existoit une cour brillante ; là, un
» prince fameux dans son siècle, s'en-
» tendit louer sur ses exploits, sur sa

» *gloire immortelle*, sur la célébrité d'un » nom, si parfaitement oublié mainte- » nant.... Quelques voûtes, une chapelle, » une tour, une prison subsistent en- » core parmi ces débris ; j'étois seul, et » je me promenais lentement à travers » ces ruines, en faisant des réflexions phi- » losophiques sur la cour du duc Bolcon, » lorsque j'entendis le son toujours inté- » ressant d'une voix de femme ; j'écoutai, » et je recueillis ces paroles : Je t'en prie, » mon Helmina, chante-moi la romance » de Salgar .... A ces mots, une voix » mélancolique et délicieuse, une voix » digne de s'unir à la harpe d'Ossian, » chanta la romance suivante (1) :

La bruyère est tranquille, et le souffle des vents
N'agite plus l'ombrage et l'onde,
L'orage a dispersé les nuages errans,
On n'entend plus, au loin, que le bruit des torrens;
Vous, enfans du silence et de la nuit profonde,
Des tombeaux tristes habitans,
Levez-vous, écoutez mes chants,
De fantômes légers, peuplez l'air et le monde.

---

(1) Cette romance est une imitation de *Colma*. Voyez *les Poésies d'Ossian*.

Je veux pleurer les morts !.... Oh ? puissent mes accens
Pénétrer au sein de la terre !
Puissent-ils des tombeaux, par leurs charmes puissans,
Suspendre au moins l'horreur et le calme effrayans !
Redoutable Salgar, ombre sanglante et fière,
A ma voix, sors de la poussière :
Sous les traits les plus imposans,
Si tu veux te montrer, prends ta forme première.

Parois pour m'inspirer, viens sous ces noirs cyprès,
Et que ta lance étincelante
Comme l'éclair, brillant par de rapides traits,
Rompe l'obscurité de ces vastes forêts ;
Remplis mon cœur ému de douleur, d'épouvante ;
Je vais parler de ton amante,
De son amour, de ses regrets,
J'imiterai les sons de sa voix gémissante.

Plus pure que les eaux du fleuve de Lora,
Semblable à la biche craintive,
Au milieu de la nuit, la timide Colma,
Sur la roche d'Almor, en tremblant s'arrêta,
Prêtant, au moindre bruit, une oreille attentive ;
Mais élevant sa voix plaintive,
Enfin sa douleur éclata,
Et du profond Strumor fit retentir la rive.

O Salgar ! mon héros, mon ami, mon amant !
Guerrier indomptable et fidèle,
De te rendre en ce lieu tu m'as fait le serment,
Voici la roche, l'arbre, et voici le torrent,
Et tu ne parois point !.... je frémis, je chancelle !....
Viens finir ma peine mortelle ;
O Salgar ! viens, Colma t'attend.....
L'écho seul me répond, ma voix en vain l'appelle.....

Je suis là, cher Salgar, et voici le rocher
    Couvert de mousse et de verdure ;
Peut-être un ennemi t'empêche d'approcher,
Conte-lui nos amours, tu sauras le toucher !....
Eh quoi ! n'entends-tu pas le torrent qui murmure
    Et l'écho de la grotte obscure ?
    Viens, tout t'invite à me chercher,
Et mes cris douloureux, et toute la nature !

Un prodige, sans doute, a retardé le jour !
    Viens, accours, tu le peux encore,
Le voile de la nuit, suspendu par l'Amour,
Cachera notre asyle et ton heureux retour.....
Vain espoir !.... c'en est fait, hélas ! je vois l'aurore,
    Déja l'horizon se colore,
    La lune a terminé son tour,
De l'oiseau matinal, j'entends la voix sonore.....

Zéphyr parfume l'air en caressant les fleurs ;
    Quand la nature se ranime,
Je me sens défaillir, je succombe, je meurs !
Et mes yeux obscurcis se remplissent de pleurs !.....
De sa valeur, hélas ! Salgar est la victime.
    Douter de lui seroit un crime,
    Affranchis-moi de mes douleurs,
O mort ! entr'ouvre-moi ton éternel abîme.

Il n'a pu m'oublier, je connoissois son cœur.
    Pour la gloire et pour son amante,
Ce cœur si généreux eut une égale ardeur,
Amant tendre et constant, magnanime vainqueur !
Longue et perfide nuit qui trompas mon attente ;
    Sur ton aile sombre et tremblante,
    Tu viens d'emporter mon bonheur......
Je meurs !.... Du moins ce soir cache mon ombre errante.

» Quoique je n'aye pas ton goût pour

» les poésies monotones d'Ossian, j'écou-
» tois, avec saisissement, cette voix si
» jeune et si touchante; rien ne donne
» l'idée d'un joli visage, comme un son
» de voix charmant. Je brûlois de voir
» celle qui exprimoit si bien la tendresse
» et la douleur ! J'avance précipitam-
» ment; mais à peine ai-je fait dix pas,
» que je m'arrête et je reste immobile....
» Je vois Helmina... Elle étoit assise sur
» les débris d'une arcade renversée. Sa
» présence, sa figure donnoient à ce lieu
» pittoresque un charme que j'y retrouve
» encore, car je la vois toujours au milieu
» de ces ruines... Te la dépeindrai-je? oui,
» sans doute, mais avec le temps; mon ami,
» désormais je ne t'entretiendrai que d'Hel-
» mina; j'ai tout oublié, Berlin, mes er-
» reurs, la folle dissipation que j'appelois
» des *plaisirs*; en voyant Helmina, j'ai dit
» comme Hamlet :

Yea, from the table of my memory
Jll wipe away all trivial fond records, etc. (1).

---

(1) Oui, je veux effacer de ma mémoire tous les souvenirs vulgaires que j'ai chéris jusqu'ici.

» Mais aujourd'hui je ne te parlerai
» que de ses yeux. Les yeux d'Helmina !...
» un seul homme sur la terre pourra
» s'applaudir d'avoir rencontré leurs re-
» gards ; malheur à tous les autres ! mal-
» heur à moi peut-être !... La nature
» a placé dans ces yeux enchanteurs, l'em-
» preinte touchante de tout ce que le ciel
» nous a prescrit d'aimer, ou de croire,
» ou de suivre ; l'athée se convertiroit
» en fixant les yeux sur ceux d'Helmina ;
» il y verroit une ame animée d'un feu
» céleste ; il y verroit la vertu, et son
» expression sublime le forceroit à l'ado-
» rer. Ces grands yeux d'un bleu foncé,
» voilés par de longues paupières noires,
» ont un regard à-la-fois serein, doux
» et pénétrant, le calme de l'innocence en
» tempère la profonde sensibilité ; non, la
» passion n'embelliroit point ce regard,
» elle en affoibliroit l'angélique pureté...
» Vouloir qu'elle partage ce qu'elle ins-
» pire...... ah ! je n'aurai jamais cette
» orgueilleuse folie ; mais l'aimer ; mais
» lui consacrer, avec son aveu, tous les
» instans de mon existence, voilà mes

» vœux et mes desseins. Elle n'a que
» seize ans, fille unique, elle est héri-
» tière d'une fortune assez considérable,
» et la tendresse passionnée de ses pa-
» rens la laisse maitresse absolue de son
» choix. Cependant j'entrevois déja que
» pour obtenir Helmina, c'est à sa mère
» qu'il faudra convenir. Helmina, non-
» seulement consultera sa mère, mais ne
» se décidera que d'après ses conseils.
» Ah ! Nelson, j'ai contre moi les folies
» de ma première jeunesse, j'ai été joueur,
» on le sait.... La mère d'Helmina a le
» droit d'être sévère et difficile, elle le
» sera ; elle m'accueille froidement..... Je
» ne me presserai point de parler, Hel-
» mina est si jeune ! je l'instruirai de
» tout. Oh ! que deviendrai-je, Nelson,
» si je suis rejeté !.... Cette mère impo-
» sante, sentimentale et silencieuse m'in-
» quiète. Helmina l'adore... D'ailleurs,
» mes rivaux *Silésiens* me donnent peu
» d'ombrage ; je suis certain que le cœur
» d'Helmina est parfaitement libre, ce
» cœur innocent n'a jamais connu d'autre
» émotion que celles que peuvent causer

» la douce pitié et la tendresse filiale....
» Adieu, mon ami, réponds-moi, ne
» me sermonne plus ; excepté sur le sen-
» timent qui m'occupe, j'ai pris, depuis
» six semaines, autant de raison que
» d'amour ».

Cette lettre fit une impression extraordinaire sur l'imagination et sur le cœur de Nelson. Que Walsain est heureux ! dit-il en soupirant ; il a trouvé un objet digne d'être passionnément aimé...... Il ne mourra point sans avoir joui de toute sa sensibilité.... Cette réflexion excita dans l'ame de Nelson, un mouvement de jalousie d'autant plus pénible, qu'un ami en étoit l'objet. Il relut ce passage de la lettre de Walsain : *Helmina !..... ce nom seul n'a-t-il pas du charme ? pourroit-on le prononcer sans émotion ?......* et Nelson fixoit les yeux sur ce dangereux nom d'*Helmina ;* après l'avoir long-temps contemplé, il l'articula tout haut, et en effet, il éprouva une sensation singulière... Il fut plus rêveur qu'à l'ordinaire, durant tout le reste du jour. Il pensa plusieurs fois qu'Helmina devoit être une personne

accomplie, puisqu'elle inspiroit une passion si violente à l'homme du monde le moins romanesque et le plus léger. Avant de se coucher il écrivit à Walsain. Il ne lui parla que d'Helmina, et il le pria de lui envoyer la musique de la romance de Salgar. Nelson aimoit passionnément les poésies d'Ossian ; avant de s'endormir, il relut l'épisode intéressant de *Colma*, et il en fut plus touché que jamais. Il s'endormit tard, et à peine le sommeil eut-il fermé ses yeux, qu'un songe lui représenta l'objet qui, pendant toute la journée avoit occupé son imagination. Il vit une jeune personne qu'un long voile, à moitié transparent, couvroit de la tête aux pieds ; cette draperie légère, en cachant son visage, laissoit entrevoir la forme d'une taille ravissante. Nelson se trouble, une voix qui semble partir du fond de son cœur, lui dit : *c'est Helmina*.... Mais, au même moment, cette figure charmante et mystérieuse prit la fuite, en faisant signe de la main, à Nelson, de s'éloigner. Nelson n'eut pas le courage d'obéir, il suivit lentement Helmina ; il la vit en-

trer, avec effroi, dans une région obscure; Helmina s'enfonça dans l'épaisseur d'une ombre ténébreuse. Nelson l'appela vainement, elle ne répondit point, mais il l'entendit gémir...... et bientôt, elle se perdit et disparut à sa vue, au milieu des ténèbres qui l'environnoient.... Nelson se sentit défaillir, une sueur froide inondoit son visage, il se réveilla.... Quand le cœur est ému, une imagination vive se frappe aisément: ce songe se grava dans la mémoire de Nelson, et cette figure voilée, appelée *Helmina*, s'unit à jamais à ce souvenir, et devint pour lui le sujet d'une vague et dangereuse rêverie.

Six semaines après, Walsain lui manda que la célèbre Angélique Kauffman étant à Dresde, la mère d'Helmina venoit de lui envoyer un grand portrait de sa fille, médiocrement peint, mais très-ressemblant, afin qu'Angélique le copiât, et en fît un beau tableau. Cette nouvelle parut à Nelson un grand événement: il éprouvoit une si vive curiosité de connoître ce visage, que son imagination ne lui représentoit que voilé, qu'il se rendit, sur-

le-champ, chez Angélique Kauffman qu'il connoissoit, et qui ne fit nulle difficulté de lui montrer le portrait d'Helmina. A cette vue, Nelson immobile, resta près d'un quart-d'heure en contemplation, sans proférer une seule parole. Angélique lui dit qu'elle n'avoit jamais vu de figure aussi charmante, aussi expressive, et que son intention étoit de la représenter sous les traits de la *mélancolie*. Nelson ne répondit rien ; il sentoit vivement, mais il ne pensoit point, toutes ses idées étoient confuses.... Surpris, interdit, et sur-tout ému, il admiroit en silence.

Nelson retourna plus d'une fois chez Angélique. Il s'asseyoit, et la regardoit travailler, pendant des heures entières, au tableau d'Helmina. Ensuite il rentroit chez lui, et il chantoit en s'accompagnant sur le piano, la romance de Salgar.... Lorsque le portrait d'Helmina fut envoyé en Silésie, avec l'original, Nelson éprouva un sentiment pénible qui ressembloit au chagrin que cause le départ d'un objet aimé. Ce fut alors qu'il commença à réfléchir sur l'espèce de folie qui le dominoit ;

il se l'avoua, non pour s'en guérir, mais pour s'en occuper davantage. Cet égarement plut à son imagination mélancolique et romanesque, il ne le regarda point comme une passion véritable, et il pensa qu'il pouvait se livrer, sans crime et sans danger, à une idée qui ne serait jamais pour lui qu'un sujet de rêverie. Avant d'avoir entendu parler d'Helmina, se disoit-il, n'avois-je pas mille fois imaginé qu'il existoit certainement sur la terre, une femme que j'aurois passionnément aimée, si le sort me l'eût fait rencontrer? Je la voyois belle, sensible, naïve et pure, avec une physionomie céleste, une voix touchante..... Eh bien! je sais que cet être inconnu que j'adorois, s'appelle Helmina, je puis me représenter sa figure et les lieux qu'elle habite. D'ailleurs, rien n'est changé dans ma situation; sans projets, sans espérance, je nourrirai, non l'amour qui ne peut naître sur des rapports si vagues, mais des regrets que j'ai depuis long-temps, des regrets ineffaçables, et maintenant moins chimériques et mieux fondés. Depuis que je suis engagé par un lien indissoluble,

j'ai souvent craint de rencontrer celle que je ne pouvois plus chercher, mais vers laquelle tout mon cœur s'élançoit en secret; mon imagination errante est enfin fixée sur un objet réel; je ne tressaillerai plus en voyant une belle femme pour la première fois.... C'est parmi les montagnes et les rochers de la Silésie que ma pensée se portera, vaguement encore, mais avec constance....

En effet, Nelson s'entoura de tout ce qui pouvoit entretenir une idée que sa raison auroit dû repousser. Il avoit orné son cabinet de toutes les vues des environs de Warmbrunn, et de la riche ville d'Hirchberg, à deux lieues de Warmbrunn. Il fit peindre sur le sommet du mont Kinast, une jeune personne, assise sur les débris d'une arcade renversée. On ne la voyoit qu'en perspective, mais un charmant profil grec lui représentoit Helmina si parfaitement gravée dans son souvenir. Au milieu de tous ces paysages, il avoit placé, dans un superbe cadre, orné de tous les attributs de l'Amour, un tableau représentant une figure voilée de la *Mélancolie*, assise sur

un rocher, au bord d'une mer orageuse. Elle avoit à ses pieds l'ancre brisée d'un vaisseau, et elle pressoit contre son sein une colombe blessée.... Nelson passoit, chaque jour, dans ce cabinet, des heures entières; sa tête s'exaltoit à tel point, qu'il ne pouvoit plus recevoir de lettres de Walsain, sans éprouver une émotion visible, et ce trouble augmenta, lorsque Walsain lui annonça qu'il était décidé à déclarer ses sentimens, et à demander la main d'Helmina. Nelson attendit, avec autant d'agitation que d'impatience, la lettre qui devoit l'instruire du résultat de cette démarche, et quinze jours après, il apprit que madame B***, la mère d'Helmina, venoit de déclarer formellement qu'elle ne donneroit jamais sa fille à l'homme qui avoit la réputation d'être un joueur. Cette nouvelle causa à Nelson un mouvement de joie qu'il se reprocha vivement, et qui lui fit connaître combien les sentimens les plus secrets que la raison réprouve, peuvent altérer la bonté et la générosité de l'ame, alors même qu'ils semblent n'avoir aucune influence sur notre conduite. Quel est

l'homme qui restera vertueux, s'il se laisse dominer par son imagination ? La perfection de notre conduite vient de la pureté, de la sagesse de nos pensées habituelles. Qu'elle est profonde, qu'elle est prévoyante, la morale sévère qui nous dit, que nous arrêter avec *réflexion et complaisance* à des idées ou à des desirs condamnables, est aussi criminel que de commettre une mauvaise action ! Cette foiblesse dispose à toutes les autres. Nous pensons beaucoup plus que nous ne parlons, et nos discours ne sont jamais l'expression fidelle, ou du moins exacte de nos sentimens. Notre véritable existence spirituelle, celle qui nous distingue des animaux, est toute intérieure, c'est un mystère impénétrable aux hommes. Dans le silence, nous ne communiquons plus qu'avec Dieu, nous sommes seuls, alors, avec la divinité. Ne profanons point une faculté si noble et si sublime ; nous serions plus excusables de ne point peser nos paroles que de ne point veiller sur nos pensées. Quand nous agissons extérieurement, la nécessité, l'usage et le respect hu-

main, nous entraînent et nous déterminent; l'exercice réel de notre ame n'est que dans nos projets, dans nos vœux secrets, dans les pensées intimes qui n'ont jamais été confiées, et dans ces longues rêveries où l'imagination prend un essor si rapide. Nelson s'abandonnoit, sans remords, à un égarement dont la singularité même étoit un attrait de plus pour lui. Il fut plusieurs mois sans recevoir de nouvelles de Walsain; enfin, une lettre lui apprit que Walsain avait été malade, et que la mère d'Helmina venoit de mourir. Cet événement ranimoit les espérances de Walsain, il étoit sûr d'obtenir le consentement de M. B***, et il se flattoit qu'avec le temps, Helmina seroit touchée de sa constance et de son amour. Il s'abusait; Helmina, inconsolable de la perte d'une mère adorée, crut devoir à sa mémoire de ne jamais épouser l'homme dont elle avoit rejeté l'alliance. L'amour ne combattoit point cette résolution, rien ne put la faire changer. Le malheureux Walsain, plus amoureux que jamais, perdit enfin tout espoir; il écrivit à Nelson;

que, voulant se guérir d'une passion malheureuse, il étoit décidé à quitter, sans retour, la Silésie, aussitôt qu'il auroit trouvé l'occasion de vendre avantageusement la maison et la petite terre qu'il possédoit dans cette province. A cette époque, Nelson éprouva un chagrin qui suspendit dans son cœur tout autre sentiment; son père mourut. Nelson, accablé de douleur, voulut, du moins, par cette perte, acquérir l'indépendance; il quitta le négoce, sans réfléchir qu'il n'est permis à vingt-six ans, ni de se reposer, ni de rester oisif. Nul lien ne le retenant plus à Dresde, il annonça publiquement le desir de quitter un séjour où tout lui retraçoit le douloureux souvenir d'une perte irréparable. Une arrière-pensée se mêloit à ce projet, le foible Nelson ne la repoussoit point; mais pour s'épargner la peine de la combattre, ou pour mieux dire, la honte d'y céder, loin de s'y arrêter, il employoit tous ses soins à se la déguiser. Depuis la mort de son père, il n'alloit plus s'enfermer dans son cabinet, Helmina n'étoit plus l'objet de ses rêveries *préméditées.*

Il vouloit vainement se persuader qu'Helmina n'entroit pour rien dans ses nouveaux projets : on peut refuser d'écouter la voix de la raison, mais on ne trompe point sa conscience.

Cependant Walsain qui lui écrivoit sans cesse, se plaignoit toujours, avec amertume, de ne pouvoir vendre sa terre de Silésie ; tout-à-coup, Nelson lui manda qu'il l'achetoit.... Il reçut, en rougissant, les remercîmens de Walsain qui, pénétré d'un procédé qu'il regardoit comme la preuve touchante d'une généreuse amitié, lui montroit la plus vive reconnoissance.

Nelson eut beau se répéter qu'il n'avoit jamais aimé la Saxe, que la tranquillité et la solitude convenoient seules à son caractère, et que l'amitié lui prescrivoit de rendre à Walsain un service d'où dépendoit le repos de sa vie, une inquiétude, une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvée, l'avertissoit, malgré lui, de sa folie, et sembloit lui annoncer les suites funestes qu'elle devoit avoir.

C'est le remords causé par les passions criminelles, et le doux espoir inspiré par

la vertu, qui ont fait croire aux pressentimens. La voix de la conscience prononce, en effet, d'infaillibles oracles, et la Providence justifie toujours ses salutaires inspirations. Nelson s'occupoit, avec un trouble inexprimable, des préparatifs de son départ pour la Silésie. Cette résolution, si étrange par son véritable motif, n'étonna ni sa femme ni ses parens; son amitié pour Walsain rendoit fort simple l'achat de la terre en Silésie; d'ailleurs, Nelson n'avoit annoncé qu'une absence d'un an; il se plaignoit de sa santé, les médecins, qui conseillent toujours les eaux qu'on leur indique, pretendirent que celles de Warmbrunn lui feroient du bien; l'indifférente Ursule, certaine d'avoir en Silésie, ainsi qu'en Saxe, un ménage à conduire, quitta Dresde sans chagrin et sans plaisir; Nelson partit au mois de mai, il portoit encore le deuil de son père: à cette époque, il étoit marié depuis cinq ans.

Walsain n'étoit plus en Silésie, il avoit abandonné, sans retour, sa patrie pour s'établir et se fixer en France. Nelson, durant tout le voyage, fut agité, préoc-

cupé, taciturne; il etoit nuit lorsqu'il entra dans Warmbrunn; il dormit peu et se leva avec le jour, et sa première pensée fut d'aller visiter le mont Kinast: il en approcha avec l'émotion que pourroient inspirer les souvenirs les plus intéressans; il ne chercha, sur le sommet de la montagne, que l'*arcade renversée*; il tressaillit en l'appercevant, il s'arrêta là: sa brûlante imagination lui représentoit la touchante Helmina, il la voyoit, il l'entendoit chanter la romance de Salgar.... Tourmenté par des pensées douloureuses et par des regrets superflus, il s'oublia long-temps parmi ces ruines, il ne s'en arracha qu'avec effort, en formant le projet d'y revenir chaque matin à la même heure. De retour chez lui, il parcourut sa nouvelle habitation, il trouva par-tout des traces de la passion de Walsain pour Helmina, sur-tout dans une partie reculée du jardin dont presque tous les arbres portoient le chiffre ou le nom d'Helmina. Une jolie fabrique toute neuve, représentant le temple de l'*Espérance*, étoit remplie de peintures allégoriques et de

vers passionnés. Ces bosquets, où tout parloit de l'amour et d'Helmina, parurent à Nelson un séjour enchanté; il se promit de faire entourer cette petite enceinte d'une haute palissade, et de se former là un jardin particulier. En attendant, il couvrit de mousse les chiffres d'Helmina, et il donna des ordres pour que l'on mit au pied de chacun de ces arbres, des siéges de verdure.

M. B***, le père d'Helmina, habitoit Hirchberg durant l'hiver, et il avoit une maison de campagne à une demi-lieue de Warmbrunn, dans laquelle il passoit toute la belle saison. Cette maison, située à cinq cents pas d'une cascade célèbre, étoit entourée de rochers et de bois. Nelson apprit qu'Helmina, encore en deuil de sa mère, et toujours inconsolable, vivoit dans la plus profonde solitude. Tout le monde vantoit, avec enthousiasme, sa beauté, son esprit, ses talens; cependant, les hommes se plaignoient de sa fierté, de son humeur sauvage; les femmes l'accusoient d'avoir le desir de se singulariser, et trouvoient, dans sa conduite et dans

ses regrets sur la mort de sa mère, une grande affectation de sensibilité, car dans tous les pays, les jugemens des ames communes sont les mêmes. Il est vrai qu'Helmina faisoit une chose qui pouvait faire soupçonner sa douleur d'un peu d'ostentation, par les gens qui jugent d'une manière absolue, sans songer que la différence de caractère, et sur-tout d'âge, en établit souvent une infinie dans des actions semblables. On savoit qu'Helmina alloit tous les matins, au point du jour, porter une offrande de fleurs sur le tombeau de sa mère; une douleur qui se manifeste par des scènes de ce genre, peut, en général, être suspecte; mais Helmina, élevée loin du monde, avoit à peine dix-huit ans; à cet âge, les idées romanesques les plus usées paroissent communément des inspirations sublimes de sentiment. D'ailleurs, on ignoroit que madame B***, en mourant, lui avoit recommandé de cultiver un petit parterre dans lequel Helmina, depuis son enfance, avoit pris, durant la belle saison, toutes les leçons données par sa mère; cette circonstance qui devoit attacher Hel-

mina à ce jardin, lui inspira l'idée d'en consacrer toutes les fleurs à la mémoire de cette mère chérie. Nelson apprit ce détail d'une amie d'Helmina, qui habitoit un beau château voisin de la maison de M. B***. Tous ces récits achevèrent d'enflammer l'imagination de Nelson; il brûloit du desir de voir Helmina; il était difficile de la rencontrer, elle n'alloit jamais aux assemblées de Warmbrunn, si brillantes durant la saison des eaux; elle évitoit les promenades publiques; il auroit pu la voir chez madame Sulmer son amie, mais il craignoit les témoins. Je ne veux, se disoit-il, que l'entrevoir une seule fois, afin de conserver, à jamais, au fond de mon cœur, sa véritable image; ensuite, je la fuirai toujours!....

Un matin, Nelson, levé avant l'aurore, se trouva, aux premiers rayons du jour, sur la route qui conduisoit à la sépulture de madame B***; au bout d'une demi-heure d'une marche précipitée, il aperçoit le cimetière, il s'arrête afin de respirer un moment; ses yeux se fixèrent, avec attendrissement, sur la pointe d'un obélisque

de marbre blanc, qui s'élevoit au milieu du cimetière ; c'étoit là que reposoient les cendres de madame B***. Nelson approche doucement, avec précaution ; il voit, par-dessus la haie d'épines du cimetière, un vieux domestique qui lui tournoit le dos ; et qui étoit assis au pied d'une croix. L'obélisque, placé à cent pas de là, étoit à moitié caché par un grand cyprès ; cependant Nelson découvre les pas flottans d'une robe noire et d'un voile de crêpe. . . . . . . Nelson s'avance, et bientôt s'arrête encore ; son cœur ému palpite et se resserre . . . . . l'heure, le lieu, le silence ; cet objet invisible qui, depuis si long-temps, occupe son imagination, et qui n'est plus séparé de lui que par une tombe, tout l'étonne, le frappe et l'attendrit. . . . . un noir pressentiment, et des idées religieuses, rappellent tout-à-coup sa raison égarée, il frémit en songeant à l'influence que peut avoir sur sa destinée la démarche qu'il médite. . . . . va-t-il profaner cet asyle de la mort, où la piété filiale se recueille ? Il n'est encore qu'un insensé séduit par un rêve, par une illusion que la réflexion

peut dissiper ; mais quelques pas de plus, et sa dangereuse chimére sera réalisée, et sans doute alors, à l'exaltation de la tête se joindra le délire funeste et coupable d'une passion sans espoir ! Oui, dit-il, ne bravons point un tel danger, sachons honorer ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, la douleur, l'innocence et la vertu..... sacrifions une ardente curiosité..... éloignons-nous; l'hommage que je lui dois, hélas ! c'est de la fuir..... Cependant, il restoit immobile, et ses yeux se remplissoient de larmes ; cet attendrissement amollit son courage..... dans ce moment, un vent frais s'élevant, agita doucement les branches du cyprès, le voile de crêpe noir se détache, un bras s'étend, une main d'albâtre saisit l'écharpe que le vent emportait ; à cette vue, Nelson oublie ses résolutions et ses scrupules, il se précipite du côté de la barrière entr'ouverte du cimetière, il entre, il s'élance vers l'obélisque, et se trouve en face d'Helmina, il chancelle et s'appuie sur le tronc du cyprès ! .... Ils se voient enfin, ces deux êtres que la nature

sembloit avoir formés l'un pour l'autre, et que le sort sépare ! .... Tous les deux tressaillent et pâlissent en se regardant. Helmina étoit à genoux devant le tombeau; mais fixée dans cette attitude par un saisissement inexprimable, elle ne songeoit point à se relever. C'étoit pour elle une apparition céleste, que celle de ce jeune homme dont le visage, si doux et si beau, avoit une expression si frappante, et qui portant comme elle un vêtement de deuil, paroissoit tout-à-coup sortir de la tombe qu'elle ornoit de fleurs ! elle crut voir le Génie de la Douleur et de la Sensibilité ! elle n'eut point la pensée de fuir; cet objet touchant, quoique nouveau, n'avoit rien qui lui fût étranger; elle contemploit, avec saisissement, cette physionomie intéressante, ces yeux baignés de larmes, où se peignoient la tendresse et la plus profonde mélancolie; elle reconnoissait, en l'examinant, tous les mouvemens de son cœur, et sa vive et douce émotion : ainsi que moi, se disait-elle, il a souffert, il a pleuré, un regret déchirant flétrit sa jeunesse et consume sa vie ! ..... Cette

pensée accrut encore son attendrissement; elle leva les yeux au ciel ; ensuite, elle les reporta sur Nelson, avec un regard pathétique, qui sembloit lui dire : nous sommes malheureux tous les deux, et je vous plains aussi...... Nelson, hors de lui, fond en larmes, en joignant fortement les mains ; il paraît faire un serment ; mais presqu'aussitôt, il se retourne avec impétuosité, et s'éloigne précipitamment. Infortuné! .... maintenant tu fuis en vain, il n'est plus temps pour ton repos ! ..... Il marchoit au hasard, d'un air égaré, et avec une vîtesse qui ne lui permettoit ni de réfléchir, ni même de penser. Il ne gémissoit point, un désespoir concentré oppressoit son cœur, et lui ôtoit la force et le besoin de se plaindre. Au bout d'une heure d'une course rapide, il se trouve dans le lieu le plus sauvage, dans une espèce d'enceinte formée par des rochers nus et blanchâtres, d'une élévation prodigieuse ; de profondes excavations creusées par la nature, offrent parmi ces roches imposantes, le singulier aspect de plusieurs grottes naturelles, rassemblées dans un

petit espace. La verdure n'a jamais paré cette terre frappée de stérilité, qui ne produit qu'une mousse flétrie par le soleil, et quelques arbustes desséchés dès leur naissance ; les rocs amoncelés, et l'enfoncement obscur des cavernes, ne présentent à l'œil surpris que des masses éclatantes de lumières coupées par des ombres épaisses et tranchantes ; on croirait que la nature n'a formé cette effrayante solitude, que pour être le dernier asyle de l'infortune et du désespoir ; il semble que les échos de ces antres ténébreux n'ont jamais dû répéter que des gémissemens, ou les cris lugubres des oiseaux de la nuit.....
Nelson tombe sur une pierre ; en s'arrêtant et se reposant, il frémit, il s'effraie d'avance, du souvenir et des pensées qui vont l'assaillir..... Eh bien ! dit-il, au lieu de cette peine vague que j'éprouvois, et dont le peu de fondement me faisoit rougir, j'en ai donc une déterminée, éternelle, que ma raison peut approuver !.... mon âme, faite pour la douleur, l'attendoit !.... j'en jouis !.... Helmina !.... oh ! combien ces récits, ce portrait, qui m'enflam-

mèrent, me donnoient une imparfaite idée de ce que j'ai vu!.... quel pinceau pourroit peindre son regard et sa physionomie !.... ses yeux ont rencontré les miens, ils m'ont parlé, ils m'ont répondu ; ses larmes ont coulé avec les miennes, nos ames, réunies un moment, ont éprouvé le même sentiment.... elle a pâli, elle étoit tremblante ! .... et je ne la reverrai plus ! et ma vie entière s'écoulera sans reproduire pour moi cet instant de bonheur et de ravissement ! ..... Frappé de cette idée, Nelson resta quelques minutes immobile, une douleur aiguë, dominante, suspendoit en lui toute autre pensée ; il ne pouvoit que se répéter, avec un affreux serrement de cœur : *je ne la verrai plus !* .... ensuite, jetant les yeux sur les objets qui l'entouroient, ce lieu, dit-il, semble fait pour moi, j'y reviendrai souvent !....

Tandis que Nelson, consumé pai la passion la plus violente, se livroit à des regrets superflus, Helmina pensoit à lui avec un charme nouveau pour elle ; une funeste méprise l'empêcha de combattre ce sentiment naissant, qu'elle aurait pu vaincre

alors si facilement. Elle éprouvoit une vive curiosité de savoir quel étoit ce jeune homme dont elle ignoroit le nom, et dont elle connoissoit si bien le cœur. Ce jour même, madame Sulmer lui parla, avec beaucoup d'éloges, d'un jeune Anglois nouvellement arrivé aux eaux, pour rétablir une santé détruite par un violent chagrin, celui d'avoir perdu une femme qu'il adoroit. Est-il encore en deuil? demanda Helmina avec émotion. — Oui, répondit madame Sulmer. — Sa figure est-elle intéressante? — Il est beau comme un ange. Mais vous en avez pu juger ce matin.... — Comment? — Je sais qu'il a dit à plusieurs personnes qu'il vous avoit vue, au point du jour, dans le cimetière.... Il est vrai, reprit Helmina, en rougissant (ne doutant point que cet étranger ne fût Nelson); comment s'appelle-t-il? — M. Freemore. A ces mots, Helmina, attendrie, attachant à ce nom la figure de Nelson, et le souvenir de la scène du matin, se félicita, en secret, d'avoir si promptement découvert ce qu'elle desiroit savoir. Cet étranger, sensible et malheureux, l'occupa tout le reste du jour; l'idée

qu'il avoit passionnément aimé, acheva d'exalter son imagination. Les hommes en amour, préfèrent un cœur tout neuf; les femmes, au contraire, s'attachent plus naturellement à celui qui a déjà éprouvé une passion véritable; elles recueillent, avec joie, la preuve d'une grande sensibilité; elles y trouvent, pour elles-mêmes, une espèce de sureté dont les hommes n'ont pas besoin, et qu'ils ne cherchent point.

M. Freemore, en effet, en se promenant, le matin, autour du cimetière, avoit vu de loin Helmina, sans en être aperçu; mais dans la crainte de la troubler et de lui déplaire, il s'était aussitôt éloigné d'elle, quelques minutes avant l'arrivée de Nelson.

Le lendemain matin, Nelson se disposait à sortir pour aller rêver dans l'enceinte de rochers qui devoit être, désormais, le but de ses promenades solitaires, mais il fut retenu chez lui par une visite inattendue. Un ami de Walsain, qu'il n'avoit point encore vu, venoit lui apporter un paquet cacheté, que Walsain l'avait chargé de lui remettre. Aussitôt que Nelson fut seul, il

ouvrit ce paquet ; il y trouva une lettre et un livre relié. La lettre était de Walsain, et conçue dans ces termes :

« Je vais, mon ami, te faire un aveu, » et te confier un dépôt.... Quatre mois » après la mort de madame B***, dans le » temps où je conservois encore de l'espé- » rance, j'appris, par madame Sulmer, » qu'Helmina, composoit, depuis un mois, » un nouveau *livre de Souvenirs*, uni- » quement consacré à la mémoire de sa » mère (1). On ajouta que cette occupa- » tion aggravait sa douleur, et que sa santé » se ressentoit d'un chagrin si profond, » qu'elle se plaisoit à nourrir de tant de » manières. Je ne voyois plus Helmina, » devenue inaccessible à tout le monde, » excepté à la seule madame Sulmer ; ce- » pendant son père me recevoit toujours, » j'allois souvent chez lui, et, pénétrant » un jour dans un petit cabinet qui com-

(1) J'ai fait connoître il y a cinq ou six ans, dans quelques-uns de mes ouvrages, cette invention sentimentale des dames allemandes, et presque toutes les jeunes Françaises, aujourd'hui, ont des *livres de Souvenirs*

» munique à l'appartement de sa fille, j'y
» trouvai, sur une table, le livre de Sou-
» venirs d'Helmina; je m'en emparai, et
» je sortis précipitamment, sans être ap-
» perçu. Helmina fit d'inutiles perquisi-
» tions sur son livre; je ne pus me résou-
» dre à le restituer, et par un bonheur
» singulier, personne n'imagina que je
» l'eusse dérobé. Ce livre auquel Helmina
» travailla pendant cinq semaines, con-
» tient des dessins et des peintures de son
» ouvrage, et vingt-deux pages et demie
» écrites de sa main; vingt-deux pages de
» pensées vertueuses et touchantes, échap-
» pées du cœur d'Helmina! quel trésor!...
» Ne me reproche point ce vol, j'en fus si
» cruellement puni! il augmenta mon
» amour, et m'ôta l'espérance...

» Je pars, je fuis pour me guérir, s'il
» est possible; je ne veux point emporter
» ce livre; je sais par cœur ce qu'il con-
» tient, et je ne l'oublierai jamais; cepen-
» dant la vue de cette écriture me tue!...
» je dépose en tes mains ce monument tou-
» chant de la piété filiale; qu'Helmina ne
» sache jamais que je l'ai possédé, mais

» qu'il lui soit rendu un jour. Dans ce mo-
» ment, il renouvelleroit toute sa douleur;
» garde-le dix-huit mois ou deux ans, en-
» suite, fais-le-lui parvenir, en lui laissant
» ignorer quelle est la main qui le lui rend,
» car tu ne pourrois te nommer sans me
» trahir.

» Nelson, je désire que tu connoisses
» l'étendue de mon amour, de mon admi-
» ration, de mes regrets, de ma douleur:
» lis ce livre!... ».

Nelson prit, avec saisissement, le livre, ouvrit sa veste, le mit dans son sein, et sortit. Il fut chercher ses rochers, mais en évitant de passer devant le cimetière. Lorsqu'il fut dans le lieu solitaire qu'il aimoit, il s'assit sur une pierre; alors, prenant le livre de Souvenirs, il l'ouvre d'une main tremblante!... Helmina avoit dessiné, sur la première page, le profil de sa mère; sur le revers de cette page, on lisoit ce qui suit:
« Elle n'avoit que trente-six ans!.... nous
» ne nous étions jamais quittées!... et cette
» première absence doit être éternelle!
» idée terrible qui confond!.... Le temps
» ne pourra qu'augmenter ma douleur:

» dans un an, n'aurai-je pas plus besoin
» d'elle encore? il y aura plus long-temps
» que je ne l'aurai vue!.... Elle étoit si
» jeune! je pouvois espérer de vieillir sous
» ses yeux, et de passer en sureté, près
» d'elle, les jours orageux de la jeunesse.
» Elle me répondoit de l'avenir, elle en
» étoit pour moi le garant, j'existois avec
» sécurité... maintenant tout m'inquiète...,
» elle m'a placée dans la route de la vertu,
» j'y veux demeurer; mais, n'ayant plus
» de guide, toute démarche nouvelle me
» cause un invincible effroi.... non, je ne
» changerai point d'état.... Son choix seul
» pouvoit assurer mon bonheur et mériter
» ma confiance; je serois si facile à trom-
» per! Eh! que m'importait avec elle;
» avois-je besoin de prudence? elle étoit si
» clair-voyante! J'ai tout perdu, le charme
» d'une tendresse que rien ne peut égaler,
» ses soins, ses conseils; pour être heu-
» reuse, et toujours digne d'elle, il me suf-
» fisoit de l'aimer et de la croire: aujour-
» d'hui, il me faudroit toutes ses vertus!...
» Hélas! je pleure sur sa tombe, mon bon-
» heur, ma tranquillité, ma gloire peut-

» être.... je ne puis honorer sa mémoire
» que par ma conduite, et une seule im-
» prudence pourrait ternir ma réputation ;
» et je me dirois alors : si elle vivoit, elle
» seroit désespérée ! j'ai perdu le droit de
» pleurer sa mort ! ces idées sont affreu-
» ses ! .... Déshonorer le nom qu'elle m'a
» laissé, l'éducation qu'elle m'a donnée,
» rendre inutiles ses soins, ses travaux,
» tant de veilles, et toutes les pensées de
» ses beaux jours !... ah ! plutôt mourir !...
» Je trouverai la sagesse dans la reconnois-
» sance qui, déjà, m'apprend à me défier
» de moi-même... ; les devoirs de fille ! je
» les connois, je suis sûre de les remplir,
» et je m'y consacre... Dans une profonde
» solitude, je vivrai pour mon père.... ce
» n'est qu'ainsi que je pourrai fixer, sans
» inquiétude, ma destinée, devenue si
» incertaine !.... ».

Ici, le livre tomba des mains de Nelson. Ame angélique ! s'écria-t-il, hélas ! il ne me manquoit que de vous connoître avec ces détails ! ... Cette réflexion fit couler ses larmes ; il prit le livre, et continua cette dangereuse lecture ; il s'enivra d'admira-

tion et d'amour ; il relut, deux fois de suite, les vingt-deux pages ; il contempla l'écriture, les dessins, et ne rentra chez lui qu'à l'heure du dîner.

Nelson, comme il l'avoit projeté, fit entourer d'une haute palissade, la partie de son jardin qui contenoit tous les monumens de l'amour de Walsain pour Helmina ; il fit abattre le temple de l'*Espérance*, mais il en laissa les ruines sur lesquelles il fit placer les statues de l'Amour et de la Mélancolie.

Trois semaines s'étoient écoulées depuis l'entrevue de Nelson et d'Helmina, lorsque cette dernière fut obligée d'aller, avec son père, pour quelques jours à Hirchberg. Nelson l'évitait avec soin, mais il étoit informé de toutes ses démarches, et il éprouva un désir irrésistible de profiter de son absence pour aller visiter les lieux qu'elle habitait. Il se rendit à sa maison ; un jardinier le conduisit dans le parc ; après l'avoir parcouru, Nelson aperçut un parterre et un petit pavillon entourés d'une grille fermée à clef : il questionna son conducteur, qui lui dit que c'étoit le jardin particulier

d'Helmina, qui avoit appartenu à madame B***, et dans lequel Helmina, durant son enfance et sa première jeunesse, avoit passé toutes ses matinées avec sa mère. Nelson voulut entrer dans ce jardin, et après avoir fait beaucoup de difficultés, le jardinier y consentit. Guidé par un amour inse..sé, Nelson n'entra pas sans scrupule dans ce lieu consacré par la tendresse maternelle et par la piété filiale, et dans lequel Helmina n'admettoit même pas ses amies : tout y retraçoit les idées les plus douces et les plus pures; l'air embaumé qu'il respiroit, étoit pour lui le parfum délicieux de l'innocence; et pour un cœur maîtrisé par une passion coupable, toutes les sensations qu'inspire encore la vertu, sont douloureuses; ne pouvoir plus admirer sans remords, telle est la première punition de nos foiblesses et de nos égaremens. Nelson, parcourant ce jardin, auroit desiré n'avoir pour Helmina qu'un sentiment fraternel; cependant, plus agité que jamais, il pouvoit à peine cacher le trouble qu'il éprouvoit en marchant sur les traces d'Helmina... Examinant tout, avec autant d'attention que

d'intérêt, il remarqua que le parterre n'étoit rempli que de deux sortes de fleurs, du jasmin et du réséda, et le jardinier lui apprit que madame B***, ayant aimé de préférence ces deux fleurs, Helmina n'en vouloit point cultiver d'autres, et qu'elle en destinoit une partie à l'offrande journalière du tombeau. Nelson entra dans le petit cabinet, et le jardinier, connoissant sa curiosité, prévint ses questions : tout est rangé ici, dit-il, comme la veille du jour où madame B*** tomba malade; mademoiselle n'a pas permis qu'on y changeât la moindre chose. Voilà, sur ces tablettes, les livres qu'elle lisoit tout haut, tandis que sa mère brodoit. Voilà le grand fauteuil de madame, voilà son métier; l'ouvrage qu'elle n'a pu finir est sous ce voile noir que mademoiselle a posé dessus. Voilà le siége de mademoiselle et sa petite table.... Nelson, avec un sentiment de tristesse et de respect, leva doucement le voile funéraire qui couvroit le métier, et il vit une fleur commencée...... Hélas! dit-il, une main, jeune encore, traça la moitié de cette rose; mais, tout-à-coup, glacée par

la mort, elle s'arrêta pour toujours,..... et l'ouvrage d'une heure ne put être achevé! Cependant nous formons, avec confiance, de grands projets pour un avenir éloigné!... En disant ces paroles, Nelson laissa retomber le voile noir, et se retournant, il ouvrit les livres posés sur la table d'Helmina, c'étoient des Heures et les Nuits d'Yong. Helmina, demanda-t-il, vient donc ici souvent? Oh! tous les matins, répondit le jardinier; après avoir été au cimetière, elle se rend ici à l'heure où elle y venoit du vivant de madame. — Sait-on ce qu'elle y fait? — Oui, car dans la crainte qu'elle ne s'y trouvât mal, à force de pleurer, monsieur et nous autres, l'avons écoutée plusieurs fois dans les commencemens, sans qu'elle l'ait su. — Et que fait-elle? — Quand monsieur l'écouta, comme il n'entendoit rien, il eut peur; il entra, et il la trouva, à genoux, auprès du métier, tenant ses Heures, et disant ses prières. C'est toujours par-là qu'elle commence; et puis elle s'assied sur sa chaise, à côté du grand fauteuil vide, et elle lit tout haut, comme si sa mère étoit là pour l'entendre... A ces mots, Nelson,

pénétré, mit ses deux mains sur ses yeux pleins de larmes, et s'arrachant du cabinet : sortons, dit-il, nul mortel, sur la terre, n'est digne d'entrer dans ce sanctuaire de la vertu... Cette nouvelle découverte engagea Nelson à bouleverser son jardin, qu'il refit sur le modèle de celui d'Helmina ; il le remplit uniquement de jasmin et de réséda. Il avoit aussi un joli pavillon, qu'il fit décorer extérieurement comme celui du jardin d'Helmina ; et pour que l'intérieur fût absolument semblable au cabinet, où la sensible et pieuse Helmina passoit toutes ses matinées, il eut la folie d'y placer un métier, sur lequel étoit un ouvrage pareil, seulement commencé, et couvert d'un voile noir... Il employa tant d'ouvriers à-la-fois, que tout ce changement fut fait en moins de huit jours. Il est inutile de dire que, de ce moment, l'entrée de ce jardin fut, sans exception, interdite à tout le monde. La palissade en étoit haute, Nelson se chargea de le cultiver, et lui seul en avoit la clef. Il n'oublia pas d'y former une petite serre, afin d'avoir, en toute saison, du jasmin et du réséda. Ursule

n'étoit ni soupçonneuse, ni curieuse, et d'ailleurs, très-accoutumée aux singularités de Nelson, elle ne remarqua même pas celle-ci.

Cependant, Helmina revint d'Hirchberg; celui qu'elle croyoit être M. Freemore ne pouvoit s'effacer de son souvenir; elle savoit que, voulant connoître toute la Silésie, M. Freemore voyageoit depuis douze jours; et elle apprit, avec une joie secrète, qu'il étoit de retour. Mais, comment le rencontrer encore? il fuyoit le monde, ainsi qu'elle, et il n'alloit point chez madame Sulmer..... Helmina, en arrivant dans la maison de campagne de son père, fut visiter son jardin et son cabinet. Ses gens avoient reçu l'ordre de ne jamais toucher au métier de sa mère, et elle remarqua qu'on avoit levé le voile, parce que, dans ce mouvement, la soie passée dans l'aiguille rouillée, piquée encore dans l'étoffe, s'étoit désenfilée; d'ailleurs, en regardant, avec attention, elle aperçut, sur l'étoffe brune, une petite tache formée par la poudre tombée des cheveux de Nelson..... Elle ques-

tionna vivement le jardinier, qui s'embarrassa, et qui finit par avouer qu'un étranger, jeune, beau, et en deuil, avoit obtenu, par ses instances réitérées, la permission d'entrer dans le cabinet, mais en refusant de dire son nom, et en faisant promettre de garder le secret, ce qui s'accordoit avec le desir et l'intérêt du jardinier, puisqu'il avoit agi contre les défenses de sa maîtresse. Il fut grondé avec une extrême douceur, et questionné, après cet aveu, pendant plus d'une heure. C'étoit pour Helmina un grand événement que cette découverte; il étoit évident qu'elle avoit fait sur le cœur de cet étranger, l'impression qu'il avoit produite sur le sien. Toujours convaincue que cet homme mélancolique et sensible étoit M. Freemore, elle imagina que, par une délicatesse estimable, il se reprochoit d'éprouver si promptement, après la mort d'une femme qu'il avoit adorée, un sentiment trop tendre pour une autre..... Peut-être avoit-il des enfans, peut-être s'étoit-il promis de ne jamais former un nouveau lien... Ces réflexions pouvoient troubler, mais Hel-

mina se répétoit, *il est libre :* combien cette pensée est rassurante lorsqu'on se croit aimée !

Le soir, Helmina, suivant sa coutume, fut se promener seule, suivie de Ludovic, son vieux domestique, qui avoit long-temps servi sa mère. Ses pas se tournèrent naturellement vers la route de Warmbrunn. Elle ne cherchait plus les forêts et les lieux écartés ; elle pleuroit avec moins d'amertume, elle ne méditoit plus, elle rêvoit délicieusement sur le grand chemin qui conduisoit à Warmbrunn.... Elle avoit déja fait plus d'une demi-lieue, lorsqu'elle tressaillit en apercevant, sur le bord du chemin, un jeune homme vêtu de noir, qui venoit de monter à cheval, et qui embrassoit une charmante enfant qu'il tenoit dans ses bras. C'étoit Nelson et Coraly..... La gouvernante anglaise de Coraly étoit à quelques pas. Nelson, en élevant la voix, l'appela en anglais pour lui remettre sa fille, en lui ordonnant de la laisser se promener encore une heure dans la prairie voisine de la grande route, ensuite il s'éloigna, en mettant son cheval au

pas (1). Helmina avoit entendu parler Nelson, elle marchoit toujours, mais en chancelant. Nelson, plongé dans une profonde rêverie, et les yeux baissés, s'avançoit lentement vers elle, sans la voir. Tout-à-coup, il lève les yeux, et il aperçoit Helmina, tremblante, à dix pas de lui..... Par un mouvement involontaire, il arrête son cheval, les genoux d'Helmina fléchissent, elle est prête à tomber. Ludovic se précipite de son côté, en s'écriant : bon dieu, mademoiselle se trouve mal..... Helmina rougit, prend le bras de Ludovic, salue Nelson, et continue sa promenade. Au bout d'un moment, Helmina retourne la tête, Nelson fuyoit au grand galop, et bientôt Helmina le perdit de vue... Elle soupire,... et un mouvement irrésistible l'entraîne vers la prairie. Elle y voyoit de loin la petite Coraly, qui jouoit et cueilloit des fleurs, sa gouvernante étoit assise sur une souche d'arbre à deux cents pas d'elle. Co-

(1) Presque toutes les jeunes filles allemandes ont des gouvernantes anglaises ou françaises ; d'ailleurs, Nelson étoit fils d'un Anglais.

raly, en apercevant Helmina, se rapprocha. Helmina lui tendit les bras, et Coraly vint, en courant, s'y jeter. Avec quelle émotion Helmina pressa contre son sein, cette enfant, belle comme un ange, et dont tous les traits rappeloient ceux de son père. Elle s'assit sur l'herbe, et prit Coraly sur ses genoux, afin de considérer son visage tout à son aise; Coraly parloit de sa promenade et de son bouquet, Helmina la regardoit.... Coraly, changeant subitement d'entretien, se mit à jouer avec les beaux cheveux d'Helmina, et lui dit qu'elle voudroit en avoir une boucle. Cette idée émut Helmina; néanmoins elle sourit, et elle encouragea tellement ce badinage, que Coraly lui demanda des ciseaux. Helmina, sans se donner le temps de réfléchir, tire des ciseaux de sa poche, se coupe une boucle de cheveux, et la présente à Coraly; elle rioit en faisant cette action, cependant sa main étoit tremblante, et son cœur agité battoit avec violence..... Dans ce moment, la gouvernante rappelle Coraly qui dit, en s'en allant : *Revenez demain...*

Helmina, rêveuse, inquiète et préoccupée, reprit le chemin de sa maison, non sans regarder plus d'une fois au loin sur la route, dans l'espérance d'apercevoir *un homme à cheval*....... Elle pensoit à Coraly, le don précipité de la boucle de cheveux lui revenoit à l'esprit; *il me fuit!* se disoit-elle; ah! qu'ai-je fait?..... Ce repentir lui rappela sa mère; hélas! s'écria-t-elle, si elle vivoit, je n'aurois pas commis cette imprudence....... Cette réflexion lui arracha les larmes les plus amères. Elle se promit de ne plus retourner dans la prairie où se rendoit Coraly, et même, de ne plus aller sur la route de Warmbrunn. Quel trouble éprouva Nelson, lorsqu'en rentrant chez lui, il apprit tout ce qui s'étoit passé entre Helmina et Coraly!..... Il s'empara de la boucle de cheveux, sous prétexte de la faire tresser en bracelet pour Coraly, et cette boucle, si précieuse, fut aussitôt déposée sous un cristal, dans le cabinet du jardin mystérieux. Avant cet incident, les regards et le trouble d'Helmina n'avoient que trop fait connoître à Nelson que s'il

eût été libre, il auroit pu se livrer à l'espoir d'être aimé; le don *indirect* de la boucle de cheveux confirmoit ce soupçon. Cette idée, qui lui causa d'abord la plus vive et la plus douce émotion, lui perça le cœur, lorsque la réflexion l'eut rendu à lui-même. Un remords déchirant mit le comble à ses peines, en corrompant tout le charme de ses longues rêveries.

Le lendemain, Ursule reçut l'invitation d'aller passer quelques jours chez madame Sulmer, voisine d'Helmina; Nelson la laissa partir sans lui, bien décidé à ne point se rapprocher autant de celle qu'il devoit fuir..... Mais, sur le soir, il se dit qu'il ne rencontreroit point Helmina, qui ne faisoit jamais de visites à madame Sulmer, lorsqu'elle avoit des étrangers chez elle; d'ailleurs, il prit la résolution de ne se promener, durant le jour, que dans le jardin, et rassuré par ce dessein vertueux, il monte à cheval, et se rend chez madame Sulmer, où il n'arriva que tard, au moment où le souper finissoit. Entre cette maison et celle d'Helmina,

étoit un grand bois de peupliers, dans lequel se trouvoit une fontaine d'eau vive, sortant d'un rocher, dont on avoit tiré parti pour former une belle pièce d'eau; à côté de la fontaine, étoit placé un banc de gazon, adossé contre un massif de chèvre-feuille et de lilas; ce siége de verdure s'appeloit *le banc d'Helmina*, on savoit qu'elle venoit s'y reposer presque tous les soirs, après souper, jusqu'à minuit.

On se retiroit de bonne heure, chez madame Sulmer; à dix heures et demie, Nelson fut libre, il faisoit un chaud excessif, il descendit dans la cour,..... s'y promena avec agitation; son ame entière s'élançoit vers le bois de peupliers...... Je m'y cacherai, se disoit-il; si elle y est, elle ne m'appercevra pas, qu'importe alors que je sois ici ou plus près d'elle?.... Cette réflexion le détermine, il sort brusquement de la cour, et vole dans le bois. En y entrant, il marche avec précaution, il s'arrête, il écoute, et n'entend que le murmure de la fontaine; c'est là qu'il veut se fixer..... Il avance doucement, le bruit

d'une feuille le fait tressaillir, il desire de si bonne-foi n'être pas apperçu; s'il l'étoit, il faudroit fuir...... Il s'agit d'arriver derrière le massif du banc de verdure; que ce chemin lui parut long! Il fait le tour de la pièce d'eau, en se cachant toujours dans l'ombre; il approche de la fontaine; enfin, il y touche..... il tombe sur l'herbe; il étoit fatigué, hors d'haleine, comme s'il eût fait la plus longue course..... Après avoir attentivement écouté, il connut que le banc d'Helmina étoit vide; alors, tournant de l'autre côté, il y jeta un coup-d'œil, afin de se placer exactement derrière; il écarte doucement les branches flexibles du lilas; si elle vient, il ne pourra la voir, mais il sera séparé d'elle par un feuillage moins épais..... Il fait sonner sa montre, et il compte onze heures un quart. Elle ne viendra pas, dit-il en soupirant; dans ce moment il entend marcher..... Alors, immobile, la bouche entr'ouverte, il ne respire plus...... On avance.... Il distingue, avec ravissement, le bruit léger d'une robe de taffetas; c'est elle, c'est Helmina! Elle s'assied sur

le banc de gazon, elle parle : Nelson, pour la première fois, entend la douce voix d'Helmina...... Ludovic, dit-elle, tenez-vous là-bas, et venez m'avertir dans une heure. Ludovic s'éloigna. Nelson, toujours immobile, et le visage appuyé sur le feuillage, écoute la rêverie d'Helmina, il l'entend... Helmina soupire, verse des larmes, et Nelson pleure avec elle..... Il veut s'unir à elle par tous les sentimens qu'elle éprouve; il se rappelle douloureusement son père, il veut joindre, comme elle, aux peines d'un penchant malheureux, les regrets causés par la piété filiale...

Tandis que tous les êtres indifférens et paisibles se livrent au repos, Nelson veille avec Helmina....... Ses remords sont suspendus; si près d'Helmina, le charme céleste de l'innocence l'environne; le battement précipité de son cœur se ralentit, un attendrissement délicieux succède, par degrés, dans son ame, à l'émotion violente, aux impétueux desirs; toutes ses pensées sont pures comme celles qu'il veut pénétrer et qu'il devine; il ne songe plus au

redoutable avenir, il s'attache tout entier à cet instant de bonheur..... La nuit est calme, la nature couverte et parée d'un voile mystérieux est silencieuse; le murmure monotone et mesuré de la fontaine donne de la vie à la solitude; c'est l'harmonie vague et touchante de la méditation contemplative et de la douce mélancolie.

Nelson, depuis qu'il avoit vu le jardin d'Helmina, portoit tous les jours un bouquet de jasmin ou de réséda : Helmina sentit ce parfum qu'elle ne pouvoit plus confondre avec un autre, et au bout d'un quart d'heure, elle appela Ludovic, pour lui demander si l'on avoit mis des pots de ces fleurs auprès de la fontaine. Ludovic répondit qu'il l'ignoroit. Regardez-y, reprit Helmina, cherchez derrière les arbustes...... A ces mots, Nelson, qui étoit à genoux, se relève précipitamment pour prendre la fuite; dans ce mouvement, son bouquet s'accroche aux branches, et y reste attaché. Nelson s'échappe en courant. Helmina, effrayée du bruit qu'elle entend, et d'une exclamation de Ludovic,

se lève, se retourne vers la fontaine, et elle voit, à la clarté de la lune, Nelson fuyant au-delà de la pièce d'eau; son image, qui se réfléchissoit sur la surface de cette onde tranquille, traversoit rapidement un long sillon de lumière, formé par les rayons de la lune; mais bientôt Nelson, atteignant les peupliers, disparut sous leur ombrage. Ludovic revenant près d'Helmina : un homme étoit caché là, dit-il, et en se sauvant, il a laissé ces fleurs. Donnez, dit Helmina, d'une voix entrecoupée; elle prend le bouquet, et elle s'aperçoit qu'il est baigné de larmes.... Helmina le met dans son sein, et s'appuyant sur le bras de Ludovic, elle reprend aussitôt le chemin de sa maison. Rentrée dans sa chambre, elle tomba dans un fauteuil, et tirant de son sein le bouquet de Nelson, elle le contempla avec un profond attendrissement. Il fut inondé de pleurs, dit-elle, et ces larmes touchantes ont séché sur mon cœur...... Hélas! poursuivit-elle, ces fleurs que je consacre au deuil, à la douleur, ces fleurs funéraires sont aujourd'hui pour moi le

premier gage de l'amour. Triste présage !....... Il m'aime, je n'en saurois douter, mais il se reproche un sentiment que la perte qu'il déplore a rendu légitime, et qui l'arrache à ses regrets; et moi, sinon consolée, du moins distraite de ma douleur, comment puis-je sitôt renoncer à mes projets, et disposer de moi-même?... et peut-être qu'un obstacle invincible s'oppose à mes vœux secrets...... Depuis que j'existe, une insurmontable mélancolie a dû me préparer au malheur; avant de l'entrevoir et de le craindre, je le pressentois....... Ma mère n'est plus...... Mon cœur ose faire un choix, celui que j'aime m'évite..... Non, le bonheur n'est pas fait pour moi..... Ah! sans la sympathie de la tristesse, sans le tourment de l'incertitude, l'amour n'auroit jamais subjugué ma raison, il ne m'a séduit que parce qu'il ressembloit à la douleur..... Je le vis pleurer, mes larmes coulèrent; il souffroit aussi, et je l'aimai. Du moins, quelle que soit ma destinée, l'innocence du sentiment que j'éprouve en sera la consolation. Tandis qu'Helmina, croyant Nelson libre, se

livroit, néanmoins, à des craintes vagues et confuses, sans connoître l'horreur de son sort, le malheureux Nelson, assis sur le balcon d'une des fenêtres de sa chambre, s'abandonnoit aux plus douloureuses réflexions. Helmina l'avoit vu, Helmina devoit enfin connoître sa passion, ou du moins la soupçonner....... Grand Dieu! s'écria-t-il, ai-je donc quitté ma patrie, suis-je donc venu ici pour la séduire,.... pour la déshonorer, et pour la perdre !..... et je me reposois sur la pureté de mes intentions! En nourrissant un semblable penchant, on est déja coupable, et qui sait jusqu'où peut conduire cette première erreur!..... Je vins ici, décidé à ne la voir qu'une seule fois, mais à son insçu, et je m'offris à ses regards avec toute la séduction de la douleur et de la sensibilité;... et j'ai desiré la revoir, j'ose revenir dans le lieu qu'elle habite, j'épie ses démarches, et je trouble ses promenades solitaires!... Oh! combien une seule foiblesse en entraîne d'autres!...

L'aurore surprit Nelson dans ces tristes pensées; on découvroit, de son balcon,

une vue étendue et ravissante; mais sur un cœur profondément blessé, l'aspect enchanteur des beautés de la nature ne produit qu'une sensation pénible. Les yeux rafraîchis par un doux sommeil, s'ouvrent avec délice aux premiers rayons du jour; mais la clarté les blesse lorsqu'ils sont obscurcis par les larmes brûlantes d'un amour sans espoir..... Nelson jette des regards languissans sur la riche et vaste campagne qui, par degrés, se colore, s'étend, et se ranime sous ses yeux; bientôt il vit arriver, dans les champs, des jeunes filles et des pâtres; il entendit les sons du flageolet, et les éclats bruyans d'une joie naïve; un sentiment d'envie, plein d'amertume, oppressa son âme; il se lève pour fermer sa fenêtre, et en se détournant un peu, il aperçoit, dans le lointain, la pointe de l'obélisque du cimetière; il se rappelle qu'à cette heure, Helmina doit porter son offrande sur la tombe; son imagination la lui représente plus belle et plus touchante que jamais; ne sait-il pas qu'elle n'a point dormi, qu'elle a l'air abattu, languissant?.... Il la voit arriver à la porte du

cimetière, ouvrir la barrière, entrer, s'avancer lentement, se prosterner sur la tombe.... Nelson, les bras tendus vers l'obélisque, se jette à genoux, et s'enivrant d'amour et de douleur, il s'écrie : du moins, il m'est permis de pleurer avec toi....

Epuisé par une agitation si violente, et des mouvemens si passionnés, Nelson tomba dans un profond accablement, et lorsqu'on vint l'avertir pour le déjeûner, il eut besoin de tout son courage pour se résoudre à paroître dans un salon. Tout le monde fut étonné du changement frappant de sa figure. Il se plaignit d'un mal de tête, et, gardant un morne silence, il ne prit aucune part à la conversation; mais tout-à-coup il entendit prononcer le nom de M. B***, et il écouta. On contoit que, pour une affaire imprévue, M. B*** venoit de partir subitement, avec sa fille, pour Sagan, à trente lieues de Warmbrunn; on ajoutoit que ce voyage seroit au moins de trois semaines. Cette nouvelle consterna Nelson, quoiqu'il eût pris la résolution de passer à Hirchberg tout

le reste de la saison, afin de ne pas risquer à rencontrer Helmina. Mais la savoir si loin de lui, n'avoir plus la possibilité de la voir, tout-à-coup, inopinément, ne plus rien attendre du hasard! que de privations!.... Il regrettoit même jusqu'au soin de l'éviter; c'étoit un sacrifice, c'étoit encore s'occuper d'elle!.....

Il renonça bientôt au projet d'aller habiter Hirchberg, il trouva mille prétextes pour s'en dispenser; que penseroit-on de ce départ précipité? quelles raisons pourroit-il en donner? Il n'en trouvoit point. On est si peu ingénieux lorsqu'il faut motiver un devoir qui déplaît!.....

Les cœurs nés vertueux, qui s'égarent, sentent le besoin de calmer des remords qui les déchirent; alors, dans leurs premiers mouvemens, ils forment de bonne-foi les résolutions les plus courageuses; qui ne servent communément qu'à les tranquilliser sur le danger affreux de la passion qui les domine; le remords appaisé, la passion reprend tout son funeste empire; on s'y livre sans horreur, et bientôt on trouve mille raisons spécieuses pour

ne point consommer les sacrifices projetés, ou du moins pour ne les faire qu'à demi. L'espoir le plus chimérique est de conserver la vertu, sans renoncer au penchant coupable qui la combat. L'homme vertueux et l'homme vicieux, maîtrisés l'un et l'autre par une passion criminelle, prennent des routes différentes, mais qui conduisent au même but; l'un s'engage avec audace dans le chemin *direct*, l'autre suit avec timidité des sentiers détournés; il arrive moins promptement au bout de cette fatale carrière, il se précipite un peu plus tard, et avec plus de terreur, dans l'abîmé affreux qui la termine!..... En vain Nelson s'est flatté que sa folle passion n'auroit jamais d'influence sur la destinée d'Helmina, il n'a point songé à se guérir, il a nourri son amour, et, malgré son silence, malgré tant de soins pour se cacher, cet amour est déja connu, déclaré et partagé!..... Il a séduit Helmina, l'innocente et sensible Helmina est déjà sa victime!....

Durant l'absence d'Helmina, Nelson, presque toujours renfermé dans le cabinet

du petit jardin, passoit toutes ses matinées à relire le livre des Souvenirs d'Helmina, à penser à elle, à se rappeler son regard, et le son enchanteur de sa voix; il comptoit tous les jours de son absence, et lorsqu'il supposa qu'elle devoit être en route pour revenir, il retrouva, dans ses promenades, un charme secret qui les prolongea, Warmbrunn et ses environs reprirent pour lui tout l'intérêt qu'ils avoient perdu depuis trois semaines.

Helmina revint, et repassa à Warmbrunn, où son père coucha et dîna, le lendemain, chez un de ses amis dont la maison étoit peu distante de celle de Nelson. Après le dîner, M. B*** fit une partie de piquet avec son ami, et ce dernier engagea Helmina à profiter d'un des plus beaux jours du mois d'octobre, pour aller voir le jardin de madame Nelson, très-embelli depuis trois mois, par plusieurs changemens. Je ne connois point madame Nelson, répondit Helmina. —Vous ne la trouverez pas, elle dîne avec son mari chez un de nos voisins. — Mais me laissera-t-on entrer? — Ce jardin est ouvert à tous ceux

qui veulent s'y promener. Par exemple, M. Freemore y va tous les jours... — M. Freemore?... — Oui, il y est dans ce moment; je viens de le voir passer tout-à-l'heure. Helmina rougit, se troubla, hésita; enfin, se décidant, elle sortit, et se rendit au jardin de Nelson.

Vivant dans une profonde solitude, ne parlant jamais à madame Sulmer que de sa mère, et depuis l'arrivée de Nelson, ayant fait deux voyages, rien n'avoit pu la tirer de son erreur sur M. Freemore; ainsi, croyant le trouver dans ce jardin, elle y entra avec un trouble inexprimable, qui s'accrut encore, lorsqu'elle aperçut, au bout d'une grande allée, la petite Coraly, qui, aussitôt, accourut pour l'embrasser. Dans ce moment, elle sortoit de l'allée, et se trouvoit près de la palissade du jardin particulier de Nelson; tout-à-coup, elle entend des cris, et voit plusieurs domestiques accourir; elle lève les yeux, et elle aperçoit des flammes au-dessus de la palissade, et Coraly effrayée la quitta aussitôt, et se sauva. Helmina qui ne couroit aucun danger, et qui désiroit prolonger

son séjour dans ce jardin, s'assit sur un banc, à cent pas de la palissade. Nelson, afin d'avoir du jasmin et du réséda en hiver, avoit fait faire dans ce jardin une petite serre, échauffée par un poële; en allumant ce poële, ce jour même, il avoit laissé tomber des charbons enflammés dans un coin de la serre, qui, au bout de quelques heures, mirent le feu à ce petit bâtiment. On enfonça la porte, le feu qui étoit peu considérable fut éteint promptement. Dans ce mouvement, et tandis que les domestiques étoient encore occupés à travailler, Helmina n'appercevant plus de flammes, eut la curiosité de voir ce petit jardin, et elle y entra. Quelle fut sa surprise en le trouvant absolument semblable au sien, et rempli de jasmin et de réséda! L'odeur de ces fleurs qui faisoit maintenant sur elle une double impression, lui causa un extrême saisissement; elle se rappela le bouquet trempé de larmes, et elle frémit.... Elle s'appuya contre un arbre; elle se trouvoit auprès du cabinet dont la porte étoit entr'ouverte, et cachée par l'arbre et par un gros massif de jasmin; les domesti-

ques, occupés de leur travail, ne pouvoient l'appercevoir, et ne l'avoient point vu entrer....

M. Freemore qui étoit effectivement dans le jardin, venoit d'aider à éteindre le feu; Helmina entendit un des domestiques dire qu'il falloit rappeler *M. Freemore*, qui avoit oublié sa canne; on le rappela. La tremblante Helmina regarde à travers le feuillage, elle voit un jeune homme, vêtu de deuil, dont la figure lui est totalement inconnue, recevoir du jardinier la canne qu'on lui présente.... Helmina pâlit, elle connoît enfin sa fatale erreur, cette affreuse découverte lui arrache, à-la-fois, tout espoir de bonheur et l'innocence.... Sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle se hâta de se réfugier dans le cabinet, afin de s'y asseoir un moment. Quel nouveau spectacle frappe ses regards! Elle se croit dans son propre cabinet; voilà le grand fauteuil bleu de sa mère, voilà le métier couvert d'un tapis noir; la chaise et la petite table sont auprès.... et la seule chose qui ne soit point chez elle, c'est la boucle de ses cheveux, posée sous une cloche de cris-

tal!... Grand dieu! s'écria-t-elle, en fondant en larmes, c'est ainsi que je suis aimée, et ma reconnoissance est un crime!.... et je suis seule coupable! Il est aussi vertueux que sensible, il me fuyoit, pourquoi l'ai-je cherché!

Après avoir donné un libre cours à ses pleurs, Helmina sent qu'elle doit reprendre la boucle de cheveux qu'elle avoit cru donner à la fille de M. Freemore.... Cette action lui déchire le cœur, mais elle se décide à la faire, l'amour même le lui commande, elle veut instruire Nelson d'une erreur qui l'excuse...... Elle prend une plume et un morceau de papier, et elle écrit, d'une main tremblante, le billet suivant :

« Un récit mal compris m'a fait croire,
» jusqu'à ce moment, que *celui* que j'ai
» vu, le 2 juin, dans le cimetière, s'appe-
» loit *Freemore*, et, par une suite de
» cette méprise, j'ai pensé que l'enfant à
» laquelle je donnai une boucle de che-
» veux, étoit la fille de M. Freemore.....
» J'ai vu, tout-à-l'heure, ce dernier pour
» la première fois, et j'ai enfin connu,

» avec surprise, qu'il m'étoit inconnu......
» Je partirai demain pour Hirchberg, je
» ne reviendrai plus!.... »

Helmina alloit mettre ce billet à la place des cheveux, lorsque Coraly entra gaîment, en disant : *voilà mon papa.*...... Helmina ne fit qu'entrevoir Nelson, tout son courage l'abandonna, elle retomba sur sa chaise, et s'évanouit...... En r'ouvrant les yeux, elle voit à ses genoux Nelson pâle, tremblant, échevelé, qui lui faisoit respirer un flacon de sels, tandis que Coraly, en pleurs, lui soutenoit la tête, car Nelson, par une délicatesse qu'Helmina sut apprécier, n'avoit pas voulu renvoyer cette enfant..... Helmina regarde Nelson en tressaillant, et prenant vivement Coraly dans ses bras, elle la serre contre son cœur palpitant, en cachant son visage sur le sein de cette enfant qu'elle inonde de larmes.... Nelson, éperdu, toujours à genoux, saisit une des petites mains de Coraly, et la pressant dans les siennes : ô ma fille! dit-il d'une voix basse et entrecoupée par ses sanglots, ma fille! tu ne pourras jamais me consoler! mais combien tu me deviens

plus chère!...... A ces mots il se lève, et, d'un air égaré, il fait quelques pas pour sortir.... Un profond gémissement, échappé du cœur de la malheureuse Helmina, retentit jusqu'au fond de son ame, il s'arrête, se retourne, la regarde, ensuite, précipitant ses pas, il disparoît.

Hermina s'appuie sur Coraly, et se traînant avec effort hors de ce lieu fatal, elle rentre dans le grand jardin.... Une voix languissante qu'elle reconnoît à l'instant, rappelle Coraly..... Helmina, avant de quitter cette enfant, l'embrasse encore, et ensuite, après s'être reposée quelques instans sur un banc, elle fut retrouver son père. L'accident du feu servit de prétexte à sa pâleur, elle parla de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, et l'on n'eut pas le moindre soupçon de la véritable cause de l'état où elle étoit.

Nelson, en quittant Helmina, avoit été se cacher dans la petite serre, et connoissant l'obéissance de Coraly, il l'avoit rappelée pour lui défendre de parler de *la jolie dame* (c'est ainsi qu'elle appeloit Helmina, dont elle ignoroit le nom); Coraly le promit, et tint parole.

Nelson rentra seul dans le cabinet; il y trouva le billet d'Helmina et la boucle de cheveux qu'elle avoit oublié d'emporter!..... Il prit le billet avec la plus vive émotion, il le lut en tremblant, et il sentit que l'erreur d'Helmina avoit dû fortifier un penchant que sa vertu, jusqu'alors, n'avoit point combattu. Enfin, le hasard avoit fait connoître à celle qu'il adoroit, à quel excès elle étoit aimée, et lui-même ne pouvoit plus douter des sentimens d'Helmina!..... Ces idées enivrantes anéantissoient en lui toute réflexion sur l'effrayant avenir, sur la réputation, le repos et le bonheur d'Helmina. Qu'ai-je à me reprocher? se disoit-il, le hasard seul a dévoilé mon secret tout entier! Le ciel a voulu que deux cœurs infortunés, arrachés l'un à l'autre par un affreux devoir, fussent à jamais réunis par les liens touchans et sacrés de la sympathie, de la reconnoissance, du malheur et de la compassion...... Je l'aime passionnément, elle le sait, elle en est profondément touchée..... elle me plaindra donc, désormais, autant que je suis à plaindre!....

C'est ainsi que l'amour le plus violent, toujours personnel, trouve un charme consolateur dans les peines déchirantes dont il est la seule cause. Le véritable amour nest jamais sans délicatesse; mais, dans mille occasions, il est toujours sans pitié.

Cependant Helmina annonçoit son prochain départ, quoique naturellement elle dût rester encore un mois à la campagne. Après beaucoup d'agitation et de réflexions, Nelson prit le parti de lui écrire. Sa lettre étoit simple et courte, il promettoit de ne point sortir, non-seulement de Warmbrunn, mais de sa maison, pendant un mois entier, et il la conjuroit de ne point presser son départ. Le lendemain, avant le jour, il se rendit au cimetière, et y déposa sa lettre sur la tombe de madame B***, n'ayant pas d'autre manière de la faire parvenir sans danger. Il se cacha derrière la haie jusqu'à l'arrivée d'Helmina; sans être aperçu d'elle, il la vit s'approcher de la tombe, et pâlir en prenant la lettre, qu'elle lut en pleurant, qu'elle relut encore, et qu'elle mit

dans son sein. Nelson, en contemplant Helmina, reçut sa réponse; il fut certain que sa prière n'étoit point rejetée; il alloit s'éloigner, lorsqu'il remarqua qu'Helmina jetoit, autour du cimetière, des regards inquiets et timides....... Nelson étoit placé à peu de distance du tombeau; sans se montrer, il agita doucement le buisson d'aubépine qui le cachoit; les yeux d'Helmina se fixèrent à cet endroit; alors Nelson, écartant un peu le feuillage, jeta sur la tombe une branche de jasmin; Helmina frissonna...... ensuite, se retournant du côté de Nelson, elle fit languissamment un signe de tête qui exprimoit un consentement, et en même temps elle indiqua par un geste, avec le mouchoir qu'elle tenoit, l'ordre de s'éloigner. Nelson obéit sur-le-champ, et, suivant sa promesse, fut se renfermer à Warmbrunn.

Helmina, en revenant du cimetière, se repentit d'avoir consenti à rester encore près de six semaines dans un voisinage si dangereux, non qu'elle doutât des promesses de Nelson, mais elle sen-

tit qu'elle auroit dû s'éloigner, sans délai, des lieux où tout lui retraçoit ce qu'il falloit oublier désormais; le souvenir de Nelson s'étoit uni à toutes ses pensées; elle le retrouvoit par-tout, dans son jardin, dans le parfum des fleurs qu'elle cultivoit, dans le cabinet qu'elle consacroit à la piété filiale, et enfin sur la tombe de sa mère...... Elle ne pouvoit plus séparer l'émotion de l'amour, de l'impression de la douleur et de l'idée de la mort!..... Fatiguée d'une nuit passée toute entière dans l'agitation et dans les larmes, Helmina, tremblante, accablée, irrésolue, traversa tristement son parterre, redoutant d'avance l'impression qu'elle alloit éprouver en entrant dans son cabinet...... Hélas! dit-elle, hier, je pouvois encore aimer et m'affliger avec innocence!..... aujourd'hui, mes regrets sont coupables...... oh! que la douleur du repentir est amère!.... je ne trouverai donc plus de charmes à pleurer..... En disant ces paroles, elle ouvrit le cabinet, et en jetant les yeux sur le fauteuil de sa mère, elle fut saisie d'une crainte subite qui de-

vint bientôt de la terreur...... Comme à l'ordinaire, elle se mit à genoux, mais elle pria sans ferveur, et avec une invincible distraction..... Son imagination frappée lui offroit vaguement un objet terrible.... il lui sembloit que ce fauteuil, placé devant elle, n'étoit plus vide..... quoiqu'elle eût les yeux baissés sur son livre, elle croyoït entrevoir une figure révérée, mais sévère, qui lui reprochoit sa foiblesse..... elle repoussoit en vain cette image; sa conscience agitée la lui représentoit toujours....... elle prolongeoit sa prière, parce qu'elle n'osoit ni se mouvoir, ni se lever...... Toutes ses artères battoient avec violence, un frisson mortel glaçoit son corps et ses mains défaillantes, et cependant sa tête étoit brûlante; le sang s'y portant avec impétuosité, formoit à son oreille ce bruit illusoire, semblable au son funèbre d'une cloche funéraire..... Son sein oppressé ne se soulevoit plus qu'avec effort et précipitation, sa bouche desséchée ne pouvoit plus articuler...... Dans ce moment, un gros livre, mal posé sur des tablettes, se

détache de la planche, tombe et roule avec fracas...... Alors l'excès de la terreur ranime les forces d'Helmina, elle s'élance hors du cabinet, et va tomber dans le jardin sur un siége de gazon, en s'écriant : *elle m'a chassé, je ne puis plus honorer sa mémoire.....*

Au bout de quelques minutes, Helmina, rendue à elle-même, ne fut plus effrayée que d'avoir pu éprouver un semblable mouvement; elle se leva, sortit du jardin, et monta dans son appartement.. Elle possédoit un portrait de sa mère, d'une ressemblance si parfaite, qu'elle n'avoit pas encore eu le courage de le regarder depuis la mort de madame B*** qui, ayant fait faire ce tableau pour sa fille, y étoit représentée en face, de grandeur naturelle, et tendant les bras, comme si elle eût invité à s'y jeter celle qui seule devoit regarder ce portrait, car il étoit placé dans la chambre à coucher d'Helmina, vis-à-vis son lit. Mais depuis la mort de sa mère, ayant quitté cette chambre, elle n'y étoit pas rentrée une seule fois...... Ce fut là qu'elle résolut

d'aller passer le reste de la matinée. Elle monte l'escalier, traverse un long corridor, arrive à la chambre, l'ouvre précipitamment et s'y enferme. Là, pour la première fois, depuis quatre mois, le souvenir de Nelson cessa de la poursuivre; rendue toute entière à la piété filiale, elle retrouva sans distraction le premier sentiment de son cœur, et elle crut recouvrer la paix et l'innocence...... Elle se jette à genoux devant le tableau, et fixant des yeux noyés de pleurs sur cette image chérie : ô ma mère! dit-elle, je viens ici renouveler ma juste douleur; vous regretter comme je le dois, c'est me rattacher à la vertu..... Que toutes mes larmes soient pour vous seule désormais!..... Ces traits révérés me rappellent tous mes devoirs, je veux les suivre, que dois-je faire?..... Ici Helmina voulant se recueillir et méditer profondément, se lève, tire un fauteuil, et s'assied vis-à-vis le portrait. Elle descend dans sa conscience, et en l'examinant, elle croit consulter sa mère, elle croit recevoir ses conseils..... Cette voix secrète que jamais l'on n'inter-

rogea vainement, lui répondit : *Fuis, Helmina, fuis pour long-temps et sans délai, ce dangereux séjour...... Si tu balances, tu te perdras...... Ce n'est qu'en exécutant une résolution ferme et courageuse que tu pourras te fortifier.... Ose compter sur ton courage, la vertu donne toujours la force d'accomplir ce qu'elle commande...... Fuis, Helmina.* Oui, s'écrie Helmina, avec enthousiasme, oui, j'obéirai, j'y suis résolue, je partirai ce soir..... En disant ces paroles avec autant de feu que de vérité, elle regarde le portrait de sa mère, un attendrissement délicieux se mêle à ses regrets : tu vis encore pour moi, dit-elle, c'est toi qui viens de parler au cœur de ton Helmina, je ne me jetterai plus dans ces bras maternels, où je trouvois un si doux refuge... Mais c'est toujours toi qui m'inspires, je n'en saurois douter ; ah ! ma seule consolation, désormais, sera de me laisser guider par toi.....

Helmina, ranimée, fortifiée, sortit de la chambre, dans l'intention de dire à son père qu'elle desiroit aller à Hirschberg, le

jour même, pour y faire quelques emplettes. Cette première permission accordée, elle comptoit, lorsqu'elle seroit à la ville, trouver différens prétextes pour y rester, d'autant mieux que son père, desirant vivement qu'elle sortit de sa solitude, n'y mettroit aucun obstacle. Helmina avoit une parente à Hirchberg, et son projet étoit d'aller chez elle. En traversant le corridor, elle se rappelle plus distinctement un souvenir qu'elle venoit d'écarter avec tant de courage... Elle avoit pris, avec Nelson, l'engagement de rester.... Que pensera-t-il?.... ne faudroit-il pas du moins le faire prévenir?..... mais comment, par quel moyen?.... Ces pensées la troublèrent, elle ralentissoit sa marche, afin de se donner le temps de réfléchir... son cœur se serroit...... elle s'arrêta sur le haut de l'escalier, et resta là, immobile pendant quelques minutes.... Tout-à-coup elle entendit la voix de madame Sulmer qui la demandoit; cette visite qui l'empêchoit de parler, dans ce moment, à son père, lui causa une joie secrète; elle se hâta de descendre, et fut rejoindre madame Sul-

mer. Cette dernière lui dit qu'elle venoit la voir, pour qu'elle n'apprît pas par un autre, qu'elle avoit couru un très-grand danger dans la matinée : elle conta, qu'étant allée de très-bonne heure à Warmbrunn, pour y prendre les eaux, ses chevaux, conduits par un postillon de douze ans, s'étoient emportés, et l'auroient infailliblement jetée dans un précipice, sans M. Nelson qui s'étoit trouvé là, et qui, volant à son secours, en sautant à bas de son cheval, et se précipitant vers sa voiture, avoit arrêté les chevaux, et s'étoit chargé de la conduire à Warmbrunn. Mais que vous êtes bonne, ma chère Helmina, continua madame Sulmer, ce récit vous a fait pâlir!..... Enfin, grâce à la force et à l'agilité de M. Nelson, j'en suis quitte pour la peur...... Ceci m'a fait connoître que ce jeune homme si distrait et si mélancolique est d'une extrême obligeance. Il risquoit beaucoup, dit Helmina d'une voix basse, vos chevaux pouvoient le renverser. Assurément : aussi cette action m'a-t-elle donné pour lui une véritable amitié. Mais rien n'est égal à sa misanthropie et à sa singula-

rité : il m'a conté qu'il alloit s'enfermer six semaines chez lui, sans en sortir une seule fois, pour faire je ne sais quelles expériences de chimie, dont il est, dans ce moment, uniquement occupé. Je l'ai pressé de venir passer quelques jours chez moi, il s'est obstiné à me répondre que rien dans le monde ne le feroit sortir de sa maison avant le 15 ou le 20 novembre : cela n'est-il pas bizarre?..... Un profond soupir fut toute la réponse d'Helmina. Elle changea d'entretien, elle retint madame Sulmer plus de deux heures; ensuite elle trouva qu'il étoit trop tard pour songer à partir le jour même, elle résolut de ne parler à son père que le lendemain. Cependant cette voix qu'elle avoit interrogée le matin, murmuroit au fond de sa conscience, et répétoit sourdement : *Fuis, Helmina, fuis sans délai*..... Helmina ne pouvoit ni s'empêcher de l'entendre, ni lui obéir..... Elle avoit différé à remplir son devoir, et toutes ses résolutions étoient ébranlées. De nouvelles pensées fixèrent bientôt ses incertitudes. Elle se représenta Nelson, comptant sur l'espèce d'engage-

ment qu'elle avoit pris, et s'enfermant chez lui..... Certaine de ne pouvoir le rencontrer, pourquoi l'affliger par un départ dont il auroit le droit de se plaindre, et qui ne pourroit paroître à ses yeux que le plus injuste caprice?.... Ne suffisoit-il pas de ne point le voir, et de n'avoir aucune correspondance avec lui?..... L'amour répondit à ces questions que se faisoit Helmina; lorsqu'on le consulte, on s'est soumis d'avance, à ses décisions. Helmina resta. Elle entendit parler de la retraite singulière de Nelson, elle rechercha cet entretien, elle s'informa adroitement de tout ce qui le regardoit, elle sut qu'il pleuroit un père qu'il avoit passionnément aimé. Cette conformité de sentimens et de situation acheva de la séduire. Nelson, banni de sa présence, fut, dans tous les instans, présent à sa pensée; mais se reprochant, avec une profonde terreur, une passion coupable dont chaque jour sembloit accroître la violence, elle perdit entièrement le repos et le sommeil, et sa santé affoiblie déjà depuis la mort de madame B***, s'altéra si visiblement, qu'elle causa de vives inquiétudes à tout

ce qui l'entouroit. Ces tristes détails accablèrent Nelson : lorsqu'on éprouve une crainte déchirante, il est affreux de rester dans l'inaction, et de n'avoir aucune démarche à faire pour prévenir le malheur qu'on redoute; agir alors est un besoin, même avec une foible espérance de succès. Nelson, ne pouvant ni voir Helmina, ni consulter les gens de l'art sur son état, formoit mille desseins contradictoires; tantôt il vouloit lui écrire, et tantôt il projetoit de retourner à Dresde.... Plus d'une fois, l'idée de l'enlever s'offrit à son esprit.... Je fuirai avec elle et Coraly, disoit-il, nous irons habiter un coin ignoré de la terre.... j'aurai à soutenir sa colère, ses reproches, ses larmes..... je ne lui cacherai point mes propres remords, pour m'en faire supporter l'horreur, elle oubliera les siens... nous pleurerons, nous gémirons ensemble; mais nous nous verrons, nous serons réunis pour jamais, et elle vivra.... que dis-je?... Helmina vivroit dans l'ignominie!.... Qui? moi! je souillerois la réputation et la vie d'Helmina!...... Oh! quelle idée généreuse d'honneur et de gloire pourroit me rester

si Helmina étoit avilie!..... La passion que je ne puis surmonter, est justifiée par son objet; quelle en seroit l'excuse; si Helmina cessoit d'être le plus touchant modèle de la perfection!... Ah! c'est l'exaltation même de la vertu qui produisit en moi ce délire d'imagination qui m'a perdu! Mon cœur ne pouvoit s'égarer qu'en s'élevant, et comment peut-on séparer de l'amour l'enthousiasme de l'admiration?..... O mon Helmina!.... ce n'est point un sentiment vulgaire qui m'attache à toi! oui, ta vertu m'est aussi chère que ton amour..... Nelson pensoit ainsi dans de certains momens, et dans d'autres les craintes que lui causoient les principes d'Helmina, ne lui faisoient que trop connoître que son cœur nourrissoit, en secret, les plus coupables espérances.

Cependant Helmina vint prendre, pendant trois semaines, les eaux de Warmbrunn; c'étoit se rapprocher de Nelson; elle parut se ranimer. Les médecins se vantèrent d'avoir rétabli sa santé: Nelson le crut, et forma la résolution courageuse de passer l'hiver à Warmbrunn. Helmina

partit enfin, avec son père, pour Hirchberg. Son absence n'empêchoit jamais que l'offrande des fleurs ne fût portée, chaque matin, au tombeau de sa mère; Helmina avoit imaginé de se faire suppléer, durant ses voyages, par une enfant de quatre ans, nommée Léna, filleule de sa mère, et fille de son jardinier. C'étoit l'innocence qui remplaçoit la vertu. Nelson, parfaitement instruit de tout ce qui regardoit l'objet de toutes ses pensées, n'ignoroit pas ce détail. Deux mois après le départ d'Helmina, il apprit que la petite Léna venoit de tomber malade de la rougeole, et que, par conséquent, elle ne pouvoit plus aller au cimetière. Le lendemain, une heure avant le jour, Nelson y porta l'offrande accoutumée, qu'il déposa sur le tombeau, et il revint à Warmbrunn, sans que personne l'eût rencontré. Il fit régulièrement ces voyages secrets, trouvant un charme inexprimable à remplir un devoir qu'Helmina s'étoit imposé, à s'associer à ses actions, à s'identifier avec elle par sa conduite, ainsi que par ses sentimens; le mauvais temps, la pluie, la neige, rien ne sus-

pendit ces courses nocturnes ; d'ailleurs, il se disoit : Helmina devinera quelle est la main invisible, la main inconnue à tout le monde ; qui rend cet hommage à la mémoire de sa mère..... Quelles fatigues une telle pensée ne lui auroit-elle pas adoucies !.... Avec quel plaisir il cultivoit ces fleurs, devenues utiles par l'emploi qu'il en faisoit !.... L'absence même lui parut supportable. En restant à Warmbrunn, il avoit un but et une occupation, il remplaçoit Helmina. Cette dernière, en effet, reconnut facilement Nelson, lorsqu'elle apprit que, malgré la maladie de Léna, un bouquet de jasmin et de réséda se trouvoit toujours, chaque matin, sur la tombe de madame B***. On lui parla beaucoup de cette singularité, Helmina répondit simplement que sa mère ayant été la bienfaitrice de tous les infortunés de ce canton, l'offrande des fleurs étoit, sans doute un hommage de reconnoissance ; il est doublement touchant, ajouta-t-elle, puisque la main qui le rend veut rester cachée..... Ce fait extraordinaire fit, pendant quelques jours, le sujet de toutes les conver-

sations; ensuite on s'en occupa si peu que Nelson auroit pu, sans inconvénient, se dispenser de prendre autant de précautions pour n'être pas découvert. Il se levoit tous les matins à cinq heures, montoit à cheval, et partoit; et quoiqu'il fût communément revenu avant la naissance du jour, il ne put se dispenser de mettre dans sa confidence un ancien postillon dont il étoit parfaitement sûr, et qui seul soignoit ses chevaux de selle dans une écurie séparée. Ce domestique savoit que son maître sortoit régulièrement tous les matins, mais il ignoroit le but de ces courses secrètes. Sur la fin d'une nuit froide et sombre du mois de février, Nelson partit à cinq heures un quart. A peine fut-il sur le grand chemin, que le vent redoublant avec furie, il eut beaucoup de peine à conduire son cheval, la grêle qui survint fut un embarras de plus, cependant il ne s'arrêta point. En arrivant au cimetière, il se hâta de déposer son offrande; ensuite, comme la pluie tomboit en torrens, il se mit à l'abri, sous le porche d'une église voisine. Là, tournant

ses regards vers l'Orient, du côté de la ville d'Hirchberg, il se représenta Helmina, réveillée par la tempête, et pensant à lui..... Elle sait, dit-il, que je suis ici.... Elle s'attendrit..... O mon Helmina! ne me plains point..... je le bénis cet orage qui fixe tes pensées sur moi; ce vent impétueux qui te fait frissonner, en t'arrachant au sommeil, vient de te rendre à l'amour..... Cette obscurité profonde qui m'environne, me cache la distance qui nous sépare....... Je suis seul avec mon imagination, c'est être avec toi...... je te vois, je t'écoute, j'entends, je recueille tes soupirs..... et je préfère les ténèbres de cette nuit orageuse, à l'éclat du plus beau jour...... Hélas! condamnés l'un et l'autre au silence, nos tristes amours n'osent éclater que dans l'ombre! Je hais la clarté du soleil qui n'a jamais, à mes yeux, brillé sur ton visage.... Ce fut aux doux rayons de l'aurore que je te vis pour la première fois; ce fut durant la nuit que j'entendis ta voix enchanteresse...... Je ne puis m'occuper de toi qu'avant la naissance du jour..... Cette lumière brillante

qui semble égayer tous les êtres, m'importune et m'attriste; alors, il faut dissimuler et feindre; alors, je dois sécher mes larmes..... Cet astre éblouissant, ennemi du mystère, refroidit mon imagination, et ne me rappelle rien : qu'ai-je vu dans tout l'univers? un seul objet. Je n'ai plus qu'un souvenir; tout ce qui ne me le retrace pas, est pour moi sans charme et sans intérêt....... aimer et gémir, voilà mon existence! Si d'odieuses distractions m'arrachent quelques instans à mes douleurs, ma vie n'est plus qu'une insipide végétation, la souffrance peut seule la ranimer... Le malheureux Nelson se seroit oublié plus long-temps dans cette mélancolique rêverie, s'il n'eût pas commencé à discerner la pointe blanchâtre de l'obélisque du tombeau; la crainte d'être surpris près du cimetière, le fit remonter à cheval, et il s'éloigna promptement.

La triste Helmina n'avoit pas été reveillée par l'orage, car elle se levoit toujours à l'heure où elle supposoit que Nelson sortoit de chez lui; alors, elle ouvroit une fenêtre, elle examinoit le temps, elle

suivoit Nelson dans sa route, et elle ne fermoit sa fenêtre qu'à la pointe du jour. Elle avoit beaucoup plus souffert de la tempête que Nelson, elle fut, le reste du jour, plus malade qu'à l'ordinaire; cependant, vers le soir, elle sortit, elle alla dans quelques boutiques, et s'arrêta longtemps chez un marchand d'estampes. Au moment où le jour, tombant tout-à-fait, ne répandoit plus qu'une foible lueur, Helmina alloit se lever pour sortir, mais elle se trouva clouée sur sa chaise, en voyant entrer subitement deux personnes qu'elle n'hésita pas à reconnoître, malgré l'obscurité. C'étoit madame Sulmer et Nelson...... Mon dieu! qu'avez-vous donc? dit madame Sulmer à Nelson, qui chanceloit et se heurtoit contre une table qu'il n'apercevoit pas. Nelson recule, hésite, revient sur ses pas, bégaye quelques mots insignifians, et madame Sulmer voyant, à son tour, Helmina, s'avance vers elle, en lui demandant de ses nouvelles. J'ai beaucoup souffert cette nuit, dit Helmina, d'une voix timide; l'orage m'a fait tant de mal!...... — Comment, vous avez peur

de la grêle et du vent! — Oui. pendant la nuit..... En disant ces mots, Helmina se lève, elle demande son domestique et sa voiture; madame Sulmer lui propose de l'emmener; Helmina la prend sous le bras, et sort; Nelson, de l'autre côté, donne la main à madame Sulmer..... La voiture s'avance, madame Sulmer y monte la première; ensuite Helmina salue Nelson qui lui offre un bras tremblant pour la soutenir; Helmina s'appuie en vacillant; son pied, mal assuré, tourne, glisse et retombe sur le pavé; dans ce moment, son bras s'abaisse, et sa main, sans gant, se trouve dans celle de Nelson..... Il la soutient avec saisissement, sans oser la presser, sans même en avoir la pensée; un sentiment inexprimable de respect le rend immobile... Il touche la main d'Helmina!..... Helmina est appuyée sur lui, il respire l'odeur embaumée de ses cheveux!..... Oh! combien, pour les âmes délicates et passionnées, la crainte, le mystère et la vertu donnent de prix aux plus légers incidens! Quelle faveur d'une femme légère et sans principes, pourra jamais exciter la sensation délicieuse

qu'éprouva Nelson dans cet instant?..... Il est frappé d'étonnement, il semble que le bonheur dont il jouit surpasse tout ce que son imagination a pu lui offrir, ou lui faire désirer!....... Vous êtes-vous blessée? demande madame Sulmer. Helmina veut répondre, la parole expire sur ses lèvres, elle sent tressaillir la main brûlante de Nelson..... Enfin, elle monte en voiture, elle avance la tête hors de la portière; la voiture part.... Nelson la suit des yeux; bientôt il la perd de vue, mais il en entend encore le mouvement; il reste là tant qu'il peut distinguer, dans le lointain, ce bruit qu'il ne sauroit confondre avec un autre; et lorsqu'il cesse de l'entendre, il pousse un profond soupir.... Une illusion ravissante vient de s'évanouir, il n'en a goûté le charme que pour mieux connoître son amour, et sentir plus vivement son malheur. Il rentre dans la boutique; il voit, sur le comptoir, plusieurs estampes mises à part, et on lui dit que mademoiselle B*** vient de les choisir, et les a laissées pour qu'on les fît encadrer. Nelson les examine toutes; il vouloit deviner les pensées qui

avoient déterminé le choix d'Helmina. Après cet examen, qui fut très-long, il demanda pour lui les mêmes estampes, qui lui convenoient d'autant mieux que tous les sujets en étoient mélancoliques et touchans. Nelson les acheta; ensuite il remonta dans son cabriolet, et retourna coucher à Warmbrunn.

Cependant la santé d'Helmina s'affoiblissant chaque jour, on fit une nouvelle consultation de médecins, dont le résultat fut accablant; ils déclarèrent qu'Helmina touchoit au dernier degré de consomption; néanmoins ils montrèrent beaucoup d'espérance de la guérir, et ils lui ordonnèrent les eaux de Pyrmont. Nelson fut instruit de tous ces détails par madame Sulmer, et les remords les plus pressans mirent le comble à son désespoir. La crainte de perdre celle qu'il adoroit, et dont il étoit sûr d'être aimé, en ranimant son repentir, lui ouvrit les yeux sur la folie de sa conduite. Enfin, dit-il, je ne suis venu ici que pour empoisonner sa vie, et pour l'abréger!.... J'ai trahi mon secret, j'ai triomphé de sa raison, j'ai subjugué son cœur, et je

la conduis au tombeau!... Qu'auroit fait de plus un homme sans principes, un vil séducteur?... Si l'on doit juger de nos actions par leurs résultats, quel est le nom que je mérite?... La foiblesse peut donc être aussi funeste que la scélératesse? Cette réflexion terrible épouvanta Nelson; son ardente imagination lui peignit Helmina mourante!.... Ce fut alors qu'il connut tous les tourmens que peut causer une passion violente qu'on n'a jamais réprimée. Il se jugea sans indulgence, et il se fit horreur; il s'avoua qu'en venant à Warmbrunn, il avoit eu le dessein et l'espoir confus, non-seulement de connoître la malheureuse Helmina, mais de lui inspirer le sentiment qu'il éprouvoit, et qu'enfin il auroit tout tenté, avec le temps, pour la séduire... Grand Dieu! s'écrioit-il avec terreur, elle n'auroit trouvé de sauve-garde ni dans mon honneur, ni dans ma probité; je restois là pour la perdre!... J'étois aimé, je le savois, et au fond de l'âme, j'attendois tout de l'amour, du temps et du hasard; la mort seule pouvoit m'enlever ma victime;... la tombe étoit son unique asyle!... Helmina, oh! cesse de me

craindre.... Oh! reviens à la vie, dussé-je vaincre cette passion qui fait mon existence, et qui, malgré mes remords, m'est plus chère que le jour!... Hélas! le plus grand malheur pour moi ne seroit pas ton oubli; ta vie et ton repos seroient ma consolation! mais si je cessois de t'aimer, que deviendrois-je?... Cette idée est affreuse, insensée; c'est pour moi celle du néant!..... On peut s'armer de courage quand la vie est un tourment, mais comment la supporter lorsqu'elle n'est plus qu'un fardeau!..... Oui, je dois tout sacrifier à la tranquillité d'Helmina, je dois m'éloigner, je partirai, je la fuirai pour toujours!.... loin d'elle j'aurai le droit de conserver mon amour avec moins de remords!....

Un événement imprévu força Nelson, peu de jours après, d'accomplir, en effet, ce dessein formé tant de fois vainement. Ursule reçut des lettres de Dresde, qui lui apprirent que son père étoit dangereusement malade. Ursule voulut aller rejoindre son père; il étoit impossible de combattre cette résolution; d'ailleurs, Helmina partoit pour les eaux de Pyrmont; ainsi, Nel-

son consentit au voyage de Dresde, et il accompagna sa femme. Ce ne fut pas sans un affreux déchirement de cœur, qu'il s'arracha de Warmbrunn; quoiqu'il se dit à lui-même qu'il n'y reviendroit plus, il n'eut le courage ni de vendre, ni de louer sa maison; il y laissa même un concierge et quelques autres domestiques. Il eut la consolation, avant son départ, d'apprendre qu'Helmina se trouvoit beaucoup mieux. Il partit, et fut poursuivi par ces vaines pensées, ces craintes sinistres que produit toujours une conscience agitée. D'ailleurs, le souvenir d'Helmina se trouvoit naturellement uni, dans son imagination, à des idées funèbres qui le frappèrent, et qu'il prit pour de funestes pressentimens. Durant la route, il n'apercevoit jamais un cimetière, ou des sépulcres, sans se rappeler vivement Helmina, et bientôt il ne lui fut plus possible de se représenter Helmina, sans voir, en même temps, une tombe à côté d'elle....... Ces deux idées, devenues pour lui inséparables, le plongèrent dans une si profonde mélancolie, que souvent sa raison en parut altérée. On le voyoit tressaillir, et tout-

à-coup fermer les yeux en pâlissant, et avec une expression effrayante....... Dans d'autres momens, ses paupières se mouilloient de larmes, ensuite son regard devenoit fixe, il n'entendoit point, ne répondoit plus,... et lorsqu'il sortoit de cette pénible rêverie, son air sombre, son abattement et son oppression, ne montroient que trop ce qu'il avoit souffert! Il se plaignoit de maux de nerfs; sa femme ne soupçonnoit rien de plus, et lorsqu'il retomboit dans cet état singulier, Ursule, sans inquiétude et sans émotion, disoit : *Il a ses vapeurs*, et elle lui préparoit tranquillement de l'eau de fleur d'orange ou de l'éther.

Nelson, en arrivant à Dresde, trouva son beau-père à l'extrémité, d'une fièvre maligne, à laquelle, peu de jours après, se joignit le pourpre. Nelson, alors, voulut employer son autorité, pour empêcher Ursule d'entrer dans la chambre de son père; mais elle avoit déjà le germe de cette affreuse maladie; elle perdit son père, et, presqu'aussitôt, elle fut obligée de se mettre au lit, et elle ne s'en releva plus. Son danger excita toute la pitié de Nelson;

ndant, il repoussait vainement une
ée involontaire, qui se présentant sans
vaguement, lui causoit une impres-
qui ressembloit à un affreux délire;...
tion si pénible pour une âme sensible
néreuse, où, malgré la pureté de nos
tions et la droiture de notre conduite,
u intime et secret de notre cœur n'est
d'accord avec la justice et avec nos
ns ! et c'est ainsi qu'une passion con-
à notre devoir, alors même qu'elle
éprimée, peut, en mille occasions,
qu'elle dure, souiller nos sentimens
tre conscience. Même en résistant à
nchant coupable, on est criminel dès
a la foiblesse de le nourrir; alors, nos
tions et nos désirs sont en opposition
nos devoirs les plus sacrés; quand il
oit craindre et s'affliger, nous éprou-
les mouvemens contraires; tout ce que
montrons de vertueux n'est qu'une
, nos vrais désirs sont des crimes;
'ordre naturel de la morale est bou-
é pour nous, ce n'est que par un ef-
ue nos actions en offrent l'image,
cœur n'y acquiesce plus, il n'est plus

en harmonie avec les cœurs innocens et purs, il sympathise souvent avec les plus vicieux par ses mouvemens involontaires. La contrainte, le silence, la dissimulation, la force d'agir, malgré ses impressions, sont les seules vertus qui lui restent. Tel est le profond abaissement où réduit la passion illégitime qu'on n'a pu vaincre, en supposant même qu'elle n'eût jamais influé sur la conduite. Affranchissons-nous de cet empire affreux; ah! le seul, le vrai bonheur sur la terre, c'est de pouvoir descendre dans son cœur, de l'interroger sans crainte et de l'écouter sans rougir!...

Nelson, pour se délivrer d'un remords insupportable, se conduisit comme l'époux le plus fidèle et le plus tendre; non-seulement il veilla sa femme, mais il ne sortit pas un instant de sa chambre, il la servit comme une garde. La maladie d'Ursule étoit contagieuse, Nelson en sentit les premières atteintes quelques jours avant d'y voir succomber Ursule, qui mourut le treizième jour. Nelson, ayant déjà une fièvre brûlante, ne quitta sa femme que lorsqu'elle eut rendu le dernier sou-

pir; alors on le porta dans un autre appartement. Quand il se vit couvert de pourpre, il trouva une sorte de douceur à penser qu'il avoit pris cette maladie en soignant sa malheureuse femme; c'étoit une expiation de cette idée dominante qu'il ne pouvoit écarter : *je suis libre!* Sa maladie fut plus longue que celle d'Ursule, et parut devoir se terminer de même. Un délire continuel le priva de sa connoissance pendant plus de douze jours. Le bruit de sa mort se répandit, plusieurs gazettes allemandes publièrent cette fausse nouvelle qui, parvenant jusqu'à Pyrmont, porta le dernier coup à l'infortunée Helmina...... Elle fut désabusée, huit jours après, mais la mort étoit dans son sein....

Nelson revint à la vie, et sa première pensée, en reprenant sa connoissance, fut de se répéter : *je suis libre!.....* On lui remit une lettre, de vieille date, de madame Sulmer, mais qui disoit qu'Helmina avoit parfaitement soutenu la fatigue du voyage, et que les médecins des eaux répondoient de sa guérison. La santé

de Nelson se rétablit promptement, et il se hâta de terminer quelques affaires importantes, afin de retourner à Warmbrunn. Le changement de sa situation produisoit en lui une agitation pénible par son excès : quoique libre et sûr d'être aimé, une invincible inquiétude rendoit son émotion presqu'habituellement aussi douloureuse qu'elle étoit violente. Il faut n'avoir rien à se reprocher, pour s'abandonner avec sécurité au charme si doux de l'espérance. Nelson ne croyoit pas que le ciel pût protéger un amour qu'il avoit dû réprouver si long-temps. Il s'occupoit, dans tous les instans, du bonheur auquel il pouvoit désormais prétendre, mais plus il se le représentoit vivement, moins il se flattoit d'en jouir; c'étoit pour lui un tableau enchanteur, et non un espoir. La veille de son départ pour Warmbrunn, il reçut de Walsain une lettre qu'on lui renvoyoit de Silésie, et qui contenoit ce qui suit :

De Montpellier, ce.......17.

« Enfin, mon cher Nelson, je puis » rompre le silence que je m'étois im-

» posé ; je voulois ne t'écrire que lorsque
» je serois devenu raisonnable, et la rai-
» son ne s'acquiert pas dans un jour. O !
» mon ami, que je me félicite d'avoir
» eu la force de m'arracher de Warm-
» brunn aussitôt que j'eus perdu l'espé-
» rance ! combien j'étois tenté d'y res-
» ter ! combien j'étois effrayé de l'idée
» d'employer, contre un amour si violent,
» le remède douloureux d'une fuite pré-
» cipitée ! Les gens dominés par une pas-
« sion malheureuse, sont communément
» comme ces malades qui n'ont pas le
» courage de se soumettre au traitement
» rigoureux qui les guériroit : ce n'est
» jamais que par foiblesse que l'on con-
» serve un penchant déraisonnable. Le
» mot *constance* est profané lorsqu'on l'ap-
» plique à la folie. Je partis désespéré,
» privé de désirs et d'espérances, conser-
» vant des souvenirs qui me déchiroient
» le cœur; je ne voyois plus d'intérêt dans
» ma destinée, je n'envisageois plus d'a-
» venir : que la course de la vie est in-
» sipide et fatigante quand on la fait sans
» avoir un but ! A trente ans exister

» sans projets, lorsqu'on sait penser et
» sentir, c'est errer au hasard dans un
» désert aride !..... Le voyage sembloit
» aggraver mon chagrin; comment se dis-
» traire en songeant que chaque pas éloi-
» gne, et pour toujours, de l'objet qu'on
» adore !..... J'éprouvai un redoublement
» de douleur en entrant sur les frontières
» de la France, je venois d'abandonner
» la patrie d'Helmina! je n'entendois plus
» parler qu'un langage qui n'est pas le
» sien. Oh! comme je me trouvai isolé,
» étranger au milieu des hommes qui n'é-
» toient pas ses compatriotes !.... Je tom-
» bai malade à Nancy, je fis là beau-
» coup de réflexions sur mon effrayante
» solitude, et je résolus de me chercher
» un compagnon de voyage, sensible et
» malheureux comme moi, et de plus,
» privé de toute ressource du côté de la
» fortune, car je voulois devenir son con-
» solateur et son ami; c'étoit enfin former
» un dessein, et de ce moment, mon
» existence me parut moins malheureuse.
» Je m'occupai de cette idée, mon ima-
» gination en fit un roman touchant, et

» je cessai de végéter. Le soin de découvrir cet ami devint pour moi une occupation intéressante, et bientôt le seul but de mes voyages. On trouve facilement des infortunés quand on les cherche, mais j'étois difficile sur le choix ; j'en vis un grand nombre que je plaignis du fond de l'âme, que je soulageai, et parmi lesquels je ne rencontrai cependant point celui que je désirois associer à mon sort. Cette recherche me fit connoître des victimes du plus affreux malheur, si touchantes et si résignées, que je commençai à regarder mon abattement et ma tristesse comme une foiblesse inexcusable. Je vis aussi des infortunés que les passions avoient précipités dans des égaremens déplorables; je vis des cœurs nés pour la vertu, en regretter la perte, je vis leurs remords déchirans, et je me dis : *voilà le vrai malheur ;* grâce au ciel, j'en suis exempt. Je n'ai rien à me reprocher, mon amour est pur et légitime, et quand la raison m'ordonna d'y renoncer, je n'ai point balancé, j'ai tout

» employé sans délai pour me vaincre. O!
» Nelson, quelles peines pourroient n'être
» pas adoucies par un tel retour sur soi-
» même!.....

» Enfin, je trouvai, au bout de six
» mois, dans une province de France,
» l'ami dont mon cœur avoit besoin. Il
» étoit jeune, intéressant, passionné, dé-
» sespéré, et dans le plus cruel abandon...
» Après avoir pris toutes les informations
» nécessaires, je fus le trouver dans le
» réduit obscur qu'il habitoit, c'étoit le
» soir. Je frappe à sa porte, il vient m'ou-
» vrir, et je vois un jeune homme dont
» la physionomie, pleine d'expression, an-
» nonçoit à-la-fois de l'âme, de l'esprit
» et une profonde douleur. J'entre, et,
» à la lueur d'une chandelle, je le re-
» garde fixement. Qui êtes-vous? me dit-
» il d'un ton brusque. —Ton ami. —Vous
» vous trompez, je n'en ai plus. — Je
» veux le devenir. — Que voulez-vous de
» moi?—Ta confiance. —J'ai appris à me
» défier de tous les hommes. — Confie-toi
» à ceux qui souffrent. A ces mots, son re-
» gard farouche s'adoucit, il m'examina un

» instant en silence, ensuite, me tendant
» la main : oui, dit-il, tu connois la dou-
» leur, j'en vois les traces sur ton visage,
» assieds-toi là; et il me montra une chaise,
» il s'assit lui-même vis-à-vis une petite
» table, il appuya sa tête sur ses mains, et
» ses pleurs coulèrent. Viens, lui dis-je;
» désormais tu ne seras plus seul, nous
» vivrons, nous pleurerons ensemble. —
» Qui t'a donné l'idée de te charger de moi?
» —Ton malheur et le mien. — On t'a dit
» peut-être que j'avois jadis des talens,
» je n'en ai plus. Mon esprit est affoibli,
» mon courage épuisé, et mon âme flé-
» trie est incapable d'éprouver un nou-
» veau sentiment. N'attends rien de moi,
» pas même de la reconnoissance; on ne
» pourroit que me tirer de la pauvreté,
» et ma misère est le moindre de mes
» maux. Laisse-moi. — Ne me repousse
» pas. Je suis malheureux. — Mais qu'at-
» tends-tu de moi? — La compassion
» que tu m'inspires. — Si tes peines sont
» causées par l'ambition ou par la va-
» nité, je ne te plaindrai point. — Non,
» c'est une affection malheureuse qui fait

» mon tourment. — Eh bien ! je suis à
» toi....

» Telle fut ma première entrevue avec
» l'infortuné Luzanne : je l'emmenai chez
» moi, et je lui annonçai que nous voyage-
» rions; il y consentit avec une morne in-
» différence. Nous partîmes pour l'Espa-
» gne. J'obtins bientôt sa confiance et son
» amitié. Il me conta son histoire ; et pour
» l'engager à vaincre sa douleur, je me
» trouvai une force de raisonnement que
» je n'avois jamais eue pour combattre la
» mienne. En le consolant, je me persua-
» dai moi-même, je lui donnai l'exemple
» du courage que je lui demandois; nous
» nous attachâmes mutuellement l'un à
» l'autre, et c'est ainsi que je suis parvenu
» à recouvrer le repos et la tranquillité.
» Enfin, mon cher Nelson, je me marie,
» j'épouse une personne pour laquelle je n'ai
» point de passion, mais que j'ai jugée sans
» partialité, sans enthousiasme, et qui,
» j'en suis sûr, fera mon bonheur. J'aurai
» le droit de dire à mes enfans, qu'il faut
» devenir sage pour devenir heureux, et je
» les persuaderai.

» Adieu, mon ami, donne-moi de tes » nouvelles, reprenons une correspondance » qui, désormais, sera pour moi plus in- » téressante que jamais; car un cœur dé- » gagé de toute passion, peut seul ap- » précier et sentir tout le charme de l'a- » mitié ».

Cette lettre produisit sur Nelson une impression profonde et terrible; il y trouvoit, presqu'à chaque mot, la condamnation de sa foiblesse et de ses erreurs. Il se mit en route avec un trouble qui ne fit qu'augmenter à mesure qu'il se rapprochoit de Warmbrunn. L'infortuné pressentoit le coup mortel dont il alloit être frappé.

En arrivant à Warmbrunn, il apprend qu'Helmina, de retour des eaux de Pyrmont, est revenue mourante, et qu'elle touche aux derniers jours de sa vie, quoiqu'elle eût encore la force de se lever et de se rendre tous les jours au tombeau de sa mère.

Nelson, anéanti par cette affreuse nouvelle, ne versa pas une larme, ne fit pas une plainte; il demeura dans un état effrayant de stupeur, jusqu'au moment où

il reçut un billet d'Helmina, qui contenoit ces mots :

« Puisque je peux vous voir et vous en-
» tendre sans crime, je veux vous parler!
» je serai demain dans le cimetière, à cinq
» heures du matin.

» HELMINA ».

Le malheureux Nelson reprit toute l'énergie de son caractère passionné, en voyant cette écriture, ce nom chéri, tracé par une main défaillante...... L'impétuosité de son désespoir l'auroit porté, sans doute, à quelqu'extrémité funeste, s'il n'avoit pas voulu se trouver au triste rendez-vous qu'on lui donnoit. Oui, dit-il, avant de perdre cette existence abhorrée, je dois voir expirer Helmina; mes yeux, avant de se fermer pour jamais, doivent se fixer sur Helmina mourante ; mon oreille doit entendre son dernier gémissement !.... alors, seulement, mon sort sera rempli !.... En parlant ainsi, son sang bouillonnoit dans ses veines, une sombre fureur, en y portant le feu dé-

vorant d'une fièvre ardente, sembloit avoir détruit sa sensibilité; sans pousser un seul soupir, il se retraçoit les images les plus déchirantes ; il se plaisoit à les rassembler toutes, afin d'acquérir le droit de maudire sa destinée avec plus de véhémence ; son cœur ulcéré ne pouvoit s'attendrir, et n'éprouvoit que l'affreux besoin de se livrer aux transports d'une rage insensée ; sa haine pour la vie l'emportoit sur son amour même !....

Le soir Coraly, avant de se coucher, vint, suivant sa coutume, dans la chambre de son père ; Nelson frémit en la voyant. Cette enfant lui rappeloit l'idée d'un lien sacré qui l'attachoit encore à la vie ; il la repoussa d'un air farouche. Coraly, effrayée, crut avoir fait une faute involontaire ; elle se jeta à genoux, et, joignant ses deux petites mains ; Pardon, papa, dit-elle en sanglotant. . . . Cette action touchante amollit le cœur de Nelson, sans y porter de consolation.... Il sentit mieux sa douleur en perdant cette espèce de force artificielle qui, du moins, préserve de l'attendrissement.... Il prit Co-

raly dans ses bras, en versant un torrent de larmes amères. Les pleurs et les douces caresses de cette enfant chérie, achevèrent de le pénétrer du plus tendre sentiment, et, en même temps, ce mouvement si naturel lui inspira la plus douloureuse pensée... Oui, dit-il, si je puis vivre pour toi, ce sera pour recevoir ton dernier soupir; oui, l'horreur de te survivre me seroit réservée !.... A ces mots, il la posa dans un fauteuil; ensuite il sonna, et la fit emporter. Cette nuit affreuse se passa, pour lui, dans toutes les angoisses d'une douleur profonde et violente, que nulle espérance n'adoucit, et que portoit au comble l'idée désespérante que son funeste amour conduisoit Helmina dans la tombe, et qu'elle eût vécu paisible, s'il eût rempli ses devoirs. Enfin il se disoit encore, qu'Helmina, avant de le connoître, ayant eu le plus grand éloignement pour le mariage, auroit certainement toujours été libre à l'époque de la mort d'Ursule...... Cette réflexion accablante lui causoit un tel remords, que non-seulement il ne trouvoit aucune espèce d'excuse à sa conduite, mais

qu'il n'en pouvoit plus concevoir l'imprudence et la folie. Oh! combien le repentir est déchirant et terrible, quand la faute qui le produit nous a coûté le bonheur ou le repos de notre vie! Si l'imagination pouvoit d'avance nous en représenter toute l'horreur, nous serions préservés des égaremens causés par les passions!....

Quoique Nelson eût compté toutes les heures de cette longue et déplorable nuit, il vit poindre le jour avec effroi... Les pensées les plus affligeantes, qui l'avoient successivement tourmenté, revinrent en foule s'offrir en même temps à son imagination; dans ce moment, mille traits aigus percèrent à-la-fois son cœur; il tomba sur une chaise : Oh! si cette agonie, dit-il, étoit celle de la mort!... Il resta un instant sans mouvement; ensuite essuyant son front baigné d'une sueur froide : Que deviendrai-je donc, reprit-il en approchant du cimetière,... et lorsque je la verrai pâle, défigurée, mourante.... à cette même place où, l'année passée, dans ce même mois, elle m'apparut, pour la première fois, avec l'éclat et la fraîcheur

de la jeunesse et de la santé. !. . . Cependant il faudra me contraindre : irai-je la retrouver pour hâter ses derniers momens ?. . . . En disant ces paroles il se leva, fut demander son cheval, et partit. L'idée qu'Helmina se flattoit sur son état, et la crainte de l'éclairer à cet égard, eurent assez de pouvoir sur lui pour relever sa force et son courage ; et afin de se maintenir dans cette disposition, il tâcha de ranimer, dans son âme déchirée, quelques foibles lueurs d'espérance. Il se répéta que les médecins se trompoient si souvent, et qu'Helmina étoit si jeune, que sa guérison pouvoit encore être possible. Il ne s'attacha qu'à cette pensée, et repoussa toutes les autres. . . . . A cinq heures précises, il entend marcher, il frissonne, il jette les yeux sur la barrière, et son sang se glace dans ses veines, en apercevant Helmina. . . . . Ce n'étoit plus cette figure brillante, dont l'élégance, la démarche légère et l'éblouissante beauté charmoient et frappoient tous les yeux ; c'étoit l'ombre d'Helmina, toujours touchante et belle encore, mais décolorée,

languissante, se traînant lentement dans ce séjour de la mort, supportant avec peine l'éclat du jour naissant, et paraissant prête à s'enfoncer dans la tombe autour de laquelle elle erroit en silence.... Un banc circulaire de gazon environnoit le tombeau; Helmina s'en approche; Nelson, immobile et debout, la regardait fixement, avec des yeux égarés, où se peignoient la terreur et le désespoir.... Helmina lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle; il obéit machinalement, il n'avoit plus sa tête..... Ces deux amans infortunés, qui ne s'étoient jamais adressé la parole, vont enfin se parler pour la première fois, et c'est pour se dire un éternel adieu!.... Une difficulté de respirer, causée par la maladie, et que l'émotion rendoit extrême, empêchoit Helmina de rompre le silence... son sein haletant, sa pâleur, ses yeux éteints, sembloient annoncer qu'elle alloit exhaler le dernier soupir... Nelson, éperdu, pousse un gémissement lamentable, il étend son bras derrière Helmina; elle se laisse aller sur sa poitrine, en disant: Oh!

qu'il est doux de se reposer là sans
mords !.... Le son, toujours harmon
de cette voix touchante, pénètre jusq
fond du cœur de Nelson, et, en le
chirant, y porte néanmoins une sens
délicieuse ; Helmina le regarde avec la
sublime expression de la tendresse ;
respire encore pour l'aimer, il la
dans ses bras, et le charme d'un ar
mutuel, goûté sans contrainte pour la
mière fois, est plus puissant qu'un
affreux, et que la mort même ; il trion
un moment de la douleur !... Hel
paroît se ranimer, ses joues se col
d'un léger incarnat, ses yeux se rem
sent de larmes, et pour elle, c'étoit
venir à la vie..... elle se soulève
posant la main sur la tombe : Nel
dit-elle, voilà toujours le terme inévi
de tous les sentimens les plus heureu
A ces mots, Nelson fondant en pleur
jette à ses genoux, Helmina lui tend
main tremblante qu'il presse contre
cœur..... Nelson, reprit Helmina,
ici que l'amour, sous les traits touc

de la pitié, séduisit notre raison. Ce tombeau me rappelle tous les sentimens et toutes les douleurs que j'éprouvai durant la vie ... C'est ici que Nelson vint souvent remplacer Helmina ; c'est ici qu'il doit désormais la remplacer encore.... Que ces fleurs funéraires soient toujours cultivées pour être déposées sur ce marbre... Je vous laisse un devoir à remplir, c'est m'assurer du soin que vous prendrez de vos jours... Me le promettez-vous?... Oui, s'écria le malheureux Nelson, oui... j'obéirai..... Oh! rassure-toi, mon Helmina. Le crime d'un lâche et d'un impie ne terminera point la vie qui te fut consacrée.... Le ciel, n'en doute pas, par un prodige affreux, prolongera, pour ma juste punition, cette existence abhorrée... je vivrai... je supporterai mes souffrances, elles sont à-la-fois pour moi un devoir, une expiation, un hommage..... mais non, le sort nous réunit, ah! pourquoi rejeter l'espérance ?....

Helmina secoua doucement la tête, deux larmes s'échappant de ses yeux, brillèrent

sur ses longues paupières; en même temps un sourire languissant, d'une douceur touchante, embellissoit encore son angélique phisionomie. Ne nous abusons point, dit-elle.... mais le ciel, avant de nous arracher pour jamais l'un à l'autre, nous a donné quelques instans de bonheur.... nous avons pu nous voir, nous parler et nous aimer sans remords.... Oh ! mon ami, je te laisse un doux souvenir, et du moins, il te sera permis de me pleurer....

Dans ce moment, le ciel couvert de nuages, s'obscurcit encore, le vent s'éleva, et la pluie commença à tomber... Nelson frémit, il détache son manteau qu'il jette sur les épaules d'Helmina.... L'orage les forçoit à se quitter ; Helmina met un genou en terre devant la tombe, elle élève ses deux mains innocentes vers le ciel, elle paroît faire une prière fervente... Dans ce mouvement, ses beaux cheveux se détachent et couvrent son sein et ses épaules ... Un éclair ouvrant tout-à-coup la nue, répand sur son visage un vif éclat de lumière, sa beauté parut alors

rayonnante et céleste, c'étoit celle d'un ange. Oh ! s'écrie Nelson, c'en est fait, son ame sublime s'élance vers le ciel !.... Helmina !... A ce cri terrible et déchirant, Helmina se lève et se jette dans ses bras, elle appuie ses lèvres froides et décolorées sur la bouche brûlante de Nelson.... O sensation inexprimable qui rassembla les tourmens et le bonheur d'une longue existence ! instant rapide, où l'ame éprouva tout ce qu'elle peut ressentir, où le plus violent désespoir se confondit avec la volupté d'une sensibilité profonde et passionnée, où le cœur connut toute sa puissance pour aimer, jouir et souffrir.... Ce triste et premier baiser fut chaste comme la mort, et pur comme la sainte amitié.... Dégagé des sens pour ces amans malheureux, l'amour, enfant infortuné de la mélancolie, sans desir comme sans espérance, n'avoit plus rien de terrestre que les regrets superflus et la douleur..... La pluie redoublant avec impétuosité, Ludovic accourut au secours de sa maîtresse, il s'approcha d'elle pour la soutenir; mais Nelson, en le repous-

sant, prit Helmina dans ses bras, et la porta dans la voiture qui l'attendoit à cent pas du cimetière.... La voiture part.... Nelson, resté sur le bord du chemin, la regarde fixement, et à mesure qu'il la voit s'éloigner, il sent ses forces défaillir; elle emporte son bonheur, ses desirs, un reste d'espoir et sa vie...... Elle entre dans une sombre forêt de sapins et de cyprès, elle disparoît...... Un tressaillement douloureux, semblable à la dernière convulsion d'une longue agonie, fait chanceler Nelson, il tombe anéanti au pied d'un arbre...... Ses facultés restent quelques instans suspendues...... Mais, baissant ses yeux appesantis sur la terre, il aperçoit la trace des roues de la voiture d'Helmina; ses pleurs recommencent à couler, ses idées reviennent...... Grand dieu! s'écrie-t-il, elle étoit mourante, et je ne l'ai pas suivie!..... existe-t-elle encore?..... A ces mots il se relève, et se précipite sur les ornières formées par les roues, c'est là le sentier qu'il veut suivre, mais épuisé par des mouvemens si violens, ses genoux

tremblans se heurtent et fléchissent, un nuage épais couvre ses yeux, il retombe sans connoissance au milieu du chemin..... Infortuné, repose-toi, jouis quelques instans de l'insensibilité!.... Quand tes yeux se r'ouvriront, tu ne reconnoîtras plus cet univers dont tu viens de perdre l'aspect, tout sera changé pour toi, tu ne retrouveras qu'un immense désert, et le malheur sans espérance..... Helmina n'est plus, elle vient d'expirer dans les bras de son père.

Nelson resta sans mouvement près de deux heures, couché dans la poussière; enfin, des paysans passèrent, et le portèrent dans une chaumière voisine. Là, il reprend l'usage de ses sens.... il se trouve au milieu d'une famille éplorée... Il ne peut méconnaître l'accent de la douleur, on gémit, il écoute... On regrette une bienfaitrice qui vient de mourir... Nelson frémit, on nomme Helmina, et pour la seconde fois, un évanouissement profond l'arrache au sentiment affreux de ses maux!... De funestes secours lui ren-

dirent promptement sa connaissance. La famille villageoise l'entouroit et gardoit le silence ; on n'entendoit que le son lugubre de la cloche de la paroisse, qui frappoit lentement la sonnerie funèbre consacrée à la mort !.... Nelson accablé, terrassé, paroît offrir dans ce moment le modèle d'une parfaite résignation ; mais il fait mieux que se soumettre au malheur, il s'y dévoue !.... Il s'étonne seulement d'exister encore ; quoi ! dit-il, recouvrer à-la-fois la vie et la raison !... Il peut à peine se soutenir, on lui donne une espèce de cariole dans laquelle il monte avec un conducteur, pour retourner chez lui. Lorsqu'il arriva dans sa maison, il fallut le porter dans sa chambre, on le mit au lit ; il y passa douze jours entre la vie et la mort. Durant ce temps, M. B*** fit enterrer les restes de sa malheureuse fille dans le tombeau de son épouse. Si la sensible Helmina eût prévu que ses cendres seroient réunies à celles de sa mère, elle n'auroit point eu la cruauté de charger l'infortuné Nelson de porter chaque jour

l'offrande de fleurs sur ce tombeau ! . . . . Ne se croyant pas si près de sa fin, elle avoit compté partir pour Hirchberg après son entrevue avec Nelson, afin de mourir et d'être enterrée dans ce lieu . . . .

Cependant Nelson, malgré tous ses vœux secrets, fut rendu à la vie par les soins d'un habile médecin. Il apprit que la sépulture de madame B*** étoit devenue encore celle d'Helmina ; il se traîna dans le cimetière, il se prosterna sur la tombe, il y déposa les fleurs funéraires, et il n'expira pas sur le marbre qui renfermoit les cendres d'Helmina ! . . . Depuis ce jour, tous les matins avant l'aurore, des fleurs arrosées de larmes couvrent la tombe d'Helmina. Prodige effrayant de la constance du malheur, Nelson vit encore ! . . . . Loin de le consoler, sa fille n'est pour lui que l'objet d'une inquiétude déchirante ; il est persuadé qu'il la perdra. Son imagination, jadis si vive, est éteinte : il n'a plus que deux pensées terribles ; il se répète : *Je fus l'assassin d'Helmina, et je verrai mourir Coraly !* Le passé ne

lui présente qu'un seul souvenir, qu'une image désespérante, et tout l'avenir n'est pour lui qu'un funeste pressentiment !....

Vous, écrivains superficiels et corrupteurs, qui, faute de connoître le cœur humain, osez faire l'éloge des passions; allez méditer sur le tombeau d'Helmina; songez à ces amans infortunés, et si vous êtes susceptibles de pitié, rétractez-vous.

LE CHATEAU
DE KOLMÉRAS.

LE CHATEAU

DE KOLMÉRAS.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

J'AI toujours passionnément aimé les romans, et dès ma première jeunesse j'eus la tentation d'écrire les mémoires que je donne enfin au public ; mais malgré la singularité des événemens de ma vie, je ne trouvois point dans mon histoire les matériaux nécessaires pour faire ce qu'on appeloit alors un bon roman, tels que ceux de mesdames de Lafayette, de Grafigni, de Richardson, de madame Riccoboni, etc. Mes aventures (dont les plus surprenantes se sont passées dans le château de Kolméras) ne m'offroient ni caractères à peindre, ni développement de sentimens, ni résultats moraux ; je renonçai au projet de les faire imprimer. Quelle fut ma joie, dix

ans après, en voyant ce genre perfectionné par l'invention *des châteaux!* En fait de châteaux, m'écriai-je avec transport, je ne crains personne; et sur-le-champ j'écrivis mes mémoires. Cependant je dois rappeler au lecteur que, racontant une histoire véritable, je n'ai pu rendre cet ouvrage tel que je l'aurois desiré à certains égards, mais j'en publierai incessamment un autre qui a pour titre *le Château de Bentheim.* J'ose dire que le plan en est superbe; il offre une enfilade d'appartemens gothiques qui contient plus de quarante pièces, sans compter les cabinets. Ce château, bâti sur le roc, et situé sur le sommet d'une montagne, a cinq étages et les dépendances de tout château fait avec génie, telles que caves, grand souterrain, petit souterrain, chapelle ruinée, caveaux, tombeaux, prison, cimetière dans lequel j'ai placé un petit précipice; c'est la seule chose qui soit de mon invention, car je n'ai pas eu la gloire de le composer; je l'ai trouvé tout fait, et tout délabré sur la route d'Hambourg à Deventer.

Ce château réunit tout ce qu'un auteur

peut desirer. Il a été assiégé en 1794 ; ses murs sont criblés de coups de canon, plusieurs de ses chambres sont encore teintes de sang, ses cours sont remplies d'ossemens humains, etc. En le parcourant, je remerciai le ciel que madame Radcliff n'eût pas fait ce voyage avant moi ; elle n'auroit pas manqué de s'emparer d'un si beau canevas de roman. Enfin, grâce à mon étoile, il m'appartient, et j'avoue qu'il n'est pas difficile de faire une belle chose sur un fond aussi riche. Le château de Bentheim ayant une surface immense, et un nombre prodigieux d'escaliérs en colimaçons, j'ai divisé mon ouvrage en cinq tomes, c'est-à-dire un pour chaque étage, et ce n'est pas trop. Le château de Kolméras ne me présentoit pas les mêmes avantages ; malheureusement il est presque neuf, et il ne s'y est pas commis un seul meurtre ni un seul crime. Les littérateurs sentiront qu'il n'est pas agréable de travailler sur un tel sujet, et je me flatte qu'ils sauront apprécier le mérite de la difficulté vaincue.

CHAPITRE II.

Une première passion.

QUE j'envie ceux qui ont eu le bonheur de naître dans ces beaux climats qui fournissent, dès les premières pages d'une histoire, l'heureuse occasion de dépeindre un site majestueux et pittoresque ! Pour moi, je suis né dans la province la moins *romantique* de la France, la Picardie ; triste pays, disgracié de la nature, où l'on ne trouve ni volcans, ni rochers, ni précipices, où l'on ne voit que du blé, des pommiers et des champs d'artichaux... Je perdis le comte d'Olbac, mon père, dès mon enfance, et je fus élevé par ma mère, dans une petite terre à quatre lieues de Noyon. Ma mère qui n'avait jamais eu d'amour, étoit néanmoins la personne du monde la plus romanesque ; elle croyoit fermement aux passions formées dans un clin-d'œil, et faisant le *destin de la vie*. Elle croyoit aux sympathies, aux pressentimens ; et quant *aux revenans*, elle faisoit, à cet égard, une

distinction assez subtile. Imaginer, disoit-elle, que tous les morts reviennent pour effrayer les vivans, c'est une idée *de servante*, et c'est ce qu'on appelle *croire aux revenans*. Mais penser qu'il n'est pas impossible que ceux qui nous ont passionnément aimés, puissent, après la mort, par une permission divine, nous manifester leur immortalité, c'est une opinion qui n'a rien d'absurde, quand on croit que l'ame nous survit. Ce raisonnement me parut aussi touchant que savant, d'autant plus que ma mère l'appuyoit de preuves, en me contant plusieurs *manifestations* qu'elle avoit eues de mon père et de ma grand'mère. D'après ces conversations, je n'eus pas la simplicité, comme le peuple, de croire aux revenans, mais je crus aux apparitions, deux choses fort différentes, comme on vient de le voir. Ma mère qui ne lisoit que des romans, m'inspira, par son exemple, un goût passionné pour cette lecture, que je ne quittois que pour faire de la musique. J'avois une espèce d'instituteur qui savoit fort mal le latin, mais qui jouoit très-bien du violon. Il me donna ce talent qui a eu

beaucoup d'influence sur le reste de ma vie.

A dix-huit ans j'entrai au service, et cette année même, je passai l'hiver à Paris, chez madame de Volny, ma tante, et sœur de ma mère. Madame de Volny avoit un fils unique plus âgé que moi de deux ans. Amédée (c'étoit son nom) étoit un aimable jeune homme qui devint bientôt mon ami intime. Il aimoit autant la danse que j'aimois la musique; mais ce goût le fixa dans la bonne compagnie, car les beaux bals et les fêtes brillantes ne se donnent que là, tandis que l'on peut entendre une musique ravissante dans les sociétés les plus mal composées et les plus dangereuses. Un musicien de ma connoissance me proposa de me mener à un petit concert d'amateurs, où j'entendrois, me dit-il, une jeune demoiselle qui chantoit comme un ange. J'y consentis, et j'entendis, en effet, mademoiselle Sophie, jeune personne très-jolie qui avoit une voix délicieuse et un talent supérieur. Je jouai aussi du violon, je fus applaudi, et le suffrage de la charmante Sophie m'enivra d'orgueil et de joie. Le concert se donnoit chez un vieux garçon nommé

M. Désormeaux. Il nous retint tous à souper, et je me trouvai à table à côté de Sophie. Je me rappelai alors tout ce que j'avois lu, et tout ce que ma mère m'avoit conté sur les passions nées subitement, sur *les coups de foudre*, et je sentis *que mon heure étoit venue.*

Sophie, âgée d'environ vingt ans, s'en donnoit dix-sept, et comme elle avoit des manières extrêmement enfantines, je crus facilement qu'elle étoit aussi jeune. Une tante de quarante ans, assez belle encore, et *amie intime* de M. Désormeaux, la produisoit dans le monde. J'obtins la permission d'aller chez madame d'Elberg (c'étoit le nom de cette tante). J'y fus très-accueilli, j'y faisois de la musique tous les soirs. La société qui se rassembloit dans cette maison n'étoit ni brillante, ni aimable, mais je n'y voyois que Sophie. Eperdument amoureux, je n'avois point encore déclaré mes sentimens, quoique je me fusse trouvé plus d'une fois tête à tête avec elle, car madame d'Elberg étoit le Mentor du monde le moins vigilant et le moins sévère.

Sophie aimoit les fleurs, et avec l'aide

d'une serre chaude et d'un bon jardinier, l'amour força l'hiver à produire pour elle de superbes orangers et les plus beaux rosiers. Un jour, sachant que Sophie étoit à l'Opéra avec sa tante, je fis remplir de fleurs son cabinet de musique, j'en entourai sa harpe sur laquelle je posai, en outre, une gerbe de roses, et j'attachai, sur une branche, un petit billet qui contenoit ces mots : *Offrande de l'amour aux talens et à la beauté.*

Cette déclaration fut reçue avec une sensibilité qui acheva de me tourner la tête. J'obtins l'aveu du plus tendre retour, et je pris l'engagement solennel d'unir mon sort à celui de Sophie, me flattant que ma mère approuveroit ma passion. D'ailleurs, j'avoue que je n'aurois pas été fâché de rencontrer quelques obstacles, afin d'avoir la gloire de les vaincre, et de parcourir avec un peu d'éclat et de célébrité, la carrière intéressante d'un héros de roman.

Ce fut précisément à cette époque que ma mère arriva subitement à Paris. Elle avoit reçu des lettres de son cousin-germain, le baron de Kolméras, qui revenoit

de Saint-Domingue avec une fortune considérable, après cinq ans d'absence. Ma mère l'avoit toujours tendrement aimé, et elle venoit l'attendre à Paris. Le baron, en partant, avoit laissé dans son château de Kolméras en Bretagne, sa femme et ses deux filles encore dans l'enfance. La baronne mourut trois ans après, et les deux jeunes personnes restèrent sous la garde d'une gouvernante. Le baron exprimoit dans ses lettres le desir de me donner pour épouse l'aînée de ses filles nommée Stéphanie, et qui n'étoit alors que dans sa quinzième année. Ces nouvelles me consternèrent. Le baron arriva sur la fin du mois de mars. Il revenoit de Kolméras. Il étoit enchanté de ses filles; et, avec sa franchise naturelle, il reparla du projet d'une union qu'il desiroit passionnément. Le lendemain de son arrivée, il m'invita à déjeuner chez lui, et ce fut uniquement pour me vanter sa Stéphanie. Comme je l'écoutois avec un air glacial, il me questionna, et je lui dis, avec candeur, que mon cœur n'étoit plus à moi. Oh, oh! reprit-il en riant, tu as été bien

pressé de le donner. A ton âge, déj
intrigue ? — Ce n'est point une intr
c'est une passion insurmontable. —
père, jeune homme, que ce n'est ni
une femme mariée, ni pour une c
tisanne ? — La personne que j'aim
libre, et aussi vertueuse, aussi bell
pure. — Sa naissance est-elle hon
— Oui, son grand-père étoit capito
Toulouse. — A-t-elle de la fortune
Non. — Depuis combien de temps la
nois-tu ? — Depuis trois mois. — Eh
écoute. C'est avec peine que je renon
au projet de te donner ma Stéph
mais je suis riche, elle est charman
ne me sera pas difficile de lui tro
un mari. S'il ne t'est pas possibl
contribuer à mon bonheur, moi, je
toujours faire le tien. Si dans un a
as les mêmes sentimens, je te pro
d'obtenir le consentement de ta mèr
me chargerai des frais de la noce, je
rai celle que tu aimes, je lui donnerai
rante mille francs, mais j'exige que t
songes à l'épouser qu'après y avoir r
chi durant une année entière. Ce disc

de mon oncle m'auroit inspiré beaucoup de reconnoissance, si je l'eusse cru sincère; mais, la tête remplie de tous les romans que j'avois lus, je me rappelai les ruses, les stratagêmes des *pères* et des *oncles* pour désunir les *amans*, et je ne vis dans la proposition de mon oncle qu'un artifice qui cachait quelque projet secret contre mon amour. Cependant, comme je n'avois à cet égard aucune certitude, je ne pus me défendre de lui accorder ce qu'il desiroit, et je me promis bien de me tenir sur mes gardes, afin de me garantir des piéges qu'il pourroit me tendre.

L'hiver venoit de s'écouler, et M. Désormeaux, cet ami de la tante de Sophie, m'invita à passer quelques jours dans sa maison de campagne à Auteuil. Sophie devoit être de la partie; ainsi, j'acceptai avec ravissement. Là, j'eus la liberté de voir Sophie sans contrainte. Je l'informai du refus que j'avois fait d'épouser mademoiselle Stéphanie de Kolméras. Sophie me témoigna de l'inquiétude à ce sujet. Je fis, pour la rassurer, une romance très-passionnée. Comme le refrein de cette

romance joue un grand rôle dans cette histoire, il faut que le lecteur le connoisse. Le voici :

De l'insipide Stéphanie
Pourroit-on devenir l'amant,
Après avoir aimé Sophie ?

Je composai l'air de cette romance, qui plut tellement à Sophie, qu'elle la chantoit tous les jours en s'accompagnant de la harpe.

CHAPITRE III.

De grandes aventures.

Au bout de huit jours, je retournai à Paris, ivre de bonheur et d'amour. J'aimois avec tout l'enthousiasme et toute la bonne-foi que l'on peut avoir à dix-huit ans, avec une tête romanesque et un cœur sensible. Sophie devoit rester encore trois semaines à la campagne. Je lui écrivois deux ou trois fois par jour ; je ne pensois qu'à elle, et je brûlois de retourner à Auteuil.

Un matin, mon oncle entra dans ma chambre ; et sans aucun préambule, il me

parla brusquement de Sophie, pour me dire qu'il avoit pris sur elle des informations, et qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que sa tante étoit une femme entretenue, et que la nièce n'avoit pas une meilleure conduite. Ce discours ne me fit d'autre impression que de me confirmer dans l'opinion que le baron avoit formé le dessein de me brouiller avec celle que j'adorois. Je ne répondis que par un sourire ironique. — C'est un fait, continua le baron, votre Sophie n'est point petite-fille d'un *capitoul;* c'est une aventurière et une vile courtisane. Je sais que vous êtes sa dupe, et j'ai bien senti que vous ne m'en croiriez pas sur ma parole. Voici donc ce que j'ai fait : Sophie, à votre insu, est depuis trois jours à Paris. Je me suis fait présenter hier chez elle sous le nom supposé d'un baron allemand, et j'ai obtenu d'elle la promesse de venir souper tête à tête avec moi, ce soir, dans une petite maison que l'on m'a prêtée à Bagnolet. Je vous propose de vous y rendre à neuf heures du soir, et j'imagine que, lorsque vous y verrez arriver Sophie, vous aurez, de cette créature,

l'opinion qu'on en doit avoir. — Oui, repris-je d'un ton ferme, j'irai ce soir à Bagnolet. — Fort bien, mon ami, dit mon oncle, je vois à ton flegme que tu ès déjà guéri d'une passion avilissante, cela fait honneur à ton caractère. Adieu, à ce soir. — En disant ces paroles, mon oncle me quitta. Il se trompoit beaucoup sur mes sentimens; je n'avois pas cru un seul mot de tout ce qu'il venoit de me dire. J'imaginai sur-le-champ qu'il n'avoit engagé Sophie à se trouver à ce rendez-vous qu'en lui disant son véritable nom, et en l'attirant sous quelque prétexte que j'ignorois, et qui sans doute avoit rapport à moi; et je trouvois assez simple que Sophie eût cette confiance pour l'oncle de son amant, qu'on lui avoit peint comme l'homme le plus respectable, comme celui dont j'attendois le plus. Mon oncle imagine, me disois-je, que persuadé que Sophie le prend pour un baron allemand amoureux d'elle, je la croirai la plus vile des créatures, aussitôt que je la verrai paroître seule chez lui, à cette heure indue, et que, sans autre explication, je romprai avec elle; mon oncle con-

noîtra que je ne suis pas tout-à-fait si niais qu'il le pense. La lecture et les réflexions peuvent suppléer à l'expérience. Je partis à huit heures pour Bagnolet; j'étois à cheval, j'y arrivai avant neuf heures. Mon oncle me conduisit dans la chambre à coucher, afin de me faire cacher dans un petit cabinet qui tenoit à une alcove. Au bout de quelques minutes, nous entendîmes une voiture. C'est elle, dit le baron, je crois qu'il te suffira de la voir entrer : mais si tu veux l'écouter, tu es le maître de te cacher dans ce cabinet. Non, répondis-je froidement, je vais l'attendre ici. La porte s'ouvrit, Sophie parut, et s'avança lestement; mais tout-à-coup jetant les yeux sur moi, elle pâlit et recula d'un pas en arrière.... Je n'attribuai ce mouvement qu'à la joie inopinée de me revoir. Je fus me jeter à ses genoux : chère Sophie, m'écriai-je, on veut vous perdre et nous séparer! mais on le veut en vain..... j'ai pénétré facilement un artifice si grossier. On ne m'a point persuadé que vous ayiez cru venir chez un étranger. Vous connoissiez mon oncle. Eh bien ! ma Sophie, il vous ten-

doit un piége affreux!...... — Com:
monsieur, interrompit Sophie en s'a
sant à mon oncle, vous avez voulu r
ma réputation? — A ces mots, mon
immobile et stupéfait d'étonnement
colère, nous regarde fixement to
deux sans répondre..... Et Sophie se
nant vers moi : — Venez, mon che
guste, me dit-elle, arrachez-moi de
odieuse maison. En disant ces parole
me prit sous le bras, et nous sortîme
cipitamment. Quand nous fûmes e
ture, je contai à Sophie tout ce que n
dit mon oncle. Après ce récit, Soph
son mouchoir de sa poche et s'en c
le visage en sanglotant. — O ciel! s'
t-elle, à quels dangers l'innocence e
posée! et que serois-je devenue sans
pénétration? — Il est vrai, repris-je
je ne suis pas facile à tromper. —
sait mieux que moi? dit Sophie;
poursuivit-elle, quel monstre que ce
de Kolméras!.... — Non, répondis-
n'est point un monstre; tous les père
tuteurs et les oncles sont capables de
duplicité, pour brouiller deux ama:

s'aiment en dépit des projets et de l'ambition de lenrs familles. J'ai lu trente histoires de ce genre; mais ce qui est très-neuf dans la nôtre, c'est que je n'ai point été la dupe du stratagême de mon oncle. Ordinairement, l'amant ou la maîtresse conçoivent des soupçons affreux, et se brouillent sans s'éclaircir. — Aussi, repartit Sophie, vous avez pu voir la surprise et la confusion de votre oncle. — Oui, répondis-je, et j'avoue que j'en ai joui.

Le lendemain de cette aventure, mon oncle, furieux contre moi, partit pour son château de Kolméras, après avoir instruit ma mère de tout ce qui s'étoit passé entre nous. Je fus sermonné par ma mère, par ma tante, et même par mon cousin Amédée; je ne m'en étonnai point. Voilà, me disois-je, des incidens auxquels j'ai dû m'attendre. Il y a long-temps que je prévoyois *la conjuration de famille*, nous y voici : cet événement annonce de grands orages, mais l'amour et la constance triompheront de tout.

Je voyois toujours Sophie en secret. Un jour je la trouvai en pleurs; elle me dit

qu'elle étoit sûre que ma famille prenoit des mesures pour la faire enfermer, et qu'on sollicitoit une lettre-de-cachet contre elle. Mon effroi fut extrême. Alors Sophie me proposa de fuir. J'avois déjà pensé mille fois à un enlèvement, et elle n'eut pas de peine à me faire consentir à ce qu'elle desiroit. — J'ai, me dit-elle, un oncle négociant à Rotterdam, qui vient d'arriver des Indes; il me recevra à bras ouverts : c'est là qu'il faut me conduire. Vous me déposerez chez mon oncle; il est immensément riche; il n'a point d'enfans, je suis sûre qu'il fera tout pour moi; et l'argent changera peut-être les dispositions de votre famille à mon égard. Mais je ne puis promettre d'engager par lettre mon oncle à faire les choses que nous pouvons desirer, il faut que je le voie, que je lui parle; il faut partir pour Rotterdam. — J'applaudis à ce projet. Tout fut convenu en un instant; une seule chose m'embarrassoit : Sophie m'avoua qu'elle avoit quelques dettes, et elle ajouta qu'elle avoit trop de délicatesse pour partir furtivement sans les payer; qu'ainsi, avant tout, il falloit lui trouver

cent louis. Je vous les emprunterai sans scrupule, me dit-elle, parce que mon oncle vous les rendra aussitôt que nous serons à Rotterdam. Je promis formellement de trouver les cent louis, sous vingt-quatre heures. Je commençai par vendre ma montre et quelques autres bijoux. Amédée me prêta vingt louis; j'empruntai encore à d'autres personnes, et un vieil usurier me compléta la somme de quatre mille francs, car il falloit me réserver quelque argent pour aller à Rotterdam.

Je portai les cent louis à Sophie, et nous convînmes que je l'enlèverois le jour même à minuit. J'avois tout préparé, et à l'heure indiquée, je me trouvai à la barrière, avec une chaise et des chevaux de poste. J'étois à cheval, parce que je n'avois pas voulu emmener un domestique. Je vis un fiacre arrêté; je m'en approchai, en disant : *Est-ce vous?* A ces mots, le fiacre s'ouvrit, j'en vis descendre une femme couverte d'un voile blanc; elle monta dans la chaise de poste, et nous partîmes au grand galop. Je pris les devans, afin de faire préparer les chevaux aux postes, ce que je fis

toute la nuit : nous étions convenus qu
ne m'arrêterois que lorsque nous aur
passé la frontière. Nous allions comm
vent, j'étois toujours en avant, à une l
de la chaise de poste, et après une co
très-fatigante, j'arrivai à Quiévrain.
étant hors de France, je descendis de
val, afin d'attendre Sophie. Au bout d
demi-heure j'aperçois la chaise de po
je vole à sa rencontre, la chaise s'arr
je m'en approche, j'en ouvre la porti
je monte, je me place à côté de la bell
gitive, toujours voilée; et après a
baissé les stores, je la supplie de rel
son voile...... Qu'on se représente, s'il
possible, ce que j'éprouvai, en voyant
grosse main, noire comme de l'encre,
tacher ce voile, et me découvrir une vil
négresse africaine qui, depuis trois n
servoit Sophie. Je restai pétrifié.... La
gresse qui savoit à peine le français, a
un langage enfantin, et un grasseyen
d'un ridicule extrême avec sa figure n
rielle; elle me sourit agréablement, en
disant : *Moi être ton maîtresse......* Q
devenue Sophie? m'écriai-je, outré de

reur. La négresse, épouvantée, fit un mouvement pour sortir de la chaise; je l'arrêtai afin de la questionner; j'appris seulement que Sophie elle-même avoit substitué sa négresse à sa place, en lui persuadant que j'étois amoureux d'elle, et en lui recommandant de monter dans la chaise de poste sans parler, et d'y rester voilée jusqu'à la frontière. Ce détail suffisoit; car il ne pouvoit me laisser de doutes sur la perfidie de Sophie, et j'avois beau chercher dans ma tête un nœud romanesque, un sens mystérieux à cette aventure, qui pût justifier Sophie, je n'en trouvois point.

CHAPITRE IV.

La mort d'une courtisane.

Je laissai la négresse et la chaise de poste à Quiévrain; je revins à franc étrier à Paris. En y arrivant, je courus à la maison de Sophie, où j'appris qu'elle étoit partie pour l'Angleterre avec un musicien qu'elle aimoit éperdument depuis six semaines. Afin d'avoir cent louis, elle m'avoit pro-

posé l'enlèvement pour lequel elle savoit que j'avois de grandes dispositions; et pour fuir elle-même avec son amant, pour se mettre à l'abri de mes poursuites, elle avoit imaginé l'ingénieux expédient de me donner sa négresse..... Confus, désespéré, harassé de fatigue, je fus me jeter aux pieds de ma mère, en lui protestant que je renonçois pour jamais à l'amour. Ma mère me pardonna et m'envoya coucher. Je dormis douze heures, ce qui n'est pas trop romanesque pour un amant trahi. Je me levai avec une courbature si terrible, que je pouvois à peine me soutenir, ce qui donna lieu à ma mère de faire une dissertation touchante sur les effets terribles d'une première passion; car elle se garda bien d'attribuer l'état où j'étois, à la course rapide que je venois de faire à cheval..... Au reste, elle ne se trompoit pas en me supposant malheureux : j'étois humilié, j'avois le cœur déchiré, et le plus profond mépris ne pouvoit effacerde mon imagination le souvenir de l'indigne objet que j'avois si passionnément aimé. Peut-on passer en un instant de l'amour à l'indifférence ?

Tant de liens attachent à l'objet qu'on préfère, que le mépris ne sauroit les rompre tous. Je n'adorois plus Sophie, mais je trouvois toujours un charme dangereux à me rappeler sa figure, ses talens, le son de sa voix, sa conversation, sa gaîté, l'égalité de son caractère..... Je me répétois, elle est perfide, elle est vile; mais je me disois aussi, nulle femme n'est aimable comme elle... C'est encore là de l'enthousiasme, et tant qu'il dure on n'est pas guéri. Je partis pour mon régiment, j'y restai cinq mois, je m'y conduisis sagement, et je revins à Paris, chez ma tante, pour y passer l'hiver. Ce ne fut pas sans une vive émotion que j'appris que Sophie, de retour à Paris, avoit débuté à la Comédie Italienne. Elle logeoit dans une rue voisine de la mienne; elle étoit établie dans le bel appartement d'un grand hôtel garni dont les fenêtres donnoient sur la rue. Je la rencontrai plusieurs fois dans une voiture très-brillante; elle étoit entretenue par un chevalier de Kernosi qui se ruinoit pour elle. J'eus de violentes tentations d'aller lui reprocher sa perfidie; cependant je sentois que je m'avi-

lirois en m'occupant ainsi d'elle, et je me promis de combattre sérieusement une foiblesse qui n'avoit plus d'excuse. J'étois à Paris depuis deux mois, lorsque j'appris que cette fille, dangereusement malade, se mouroit d'une fluxion de poitrine. Je m'informois tous les jours de ses nouvelles, et le troisième jour au soir, on me dit qu'elle étoit à l'extrémité. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais poussé par un mouvement irrésistible, je sortis à pied sur-le-champ. L'idée qu'elle étoit mourante, sembloit me donner le droit d'aller chez elle sans rougir. J'y volai. En approchant de sa maison, je vis ses fenêtres ouvertes, je frissonnai, et j'entrai.

Je rencontre une servante, je l'interroge, elle me répond brusquement : Ma foi, je ne sais pas si elle vit encore; qu'est-ce qui se soucie de ces filles-là?.... A ces mots, je m'avance vers l'escalier; je le monte. Je m'arrête au premier, j'entre, je ne vois personne, toutes les portes étoient ouvertes, je traverse deux antichambres, et je me trouve dans la chambre à coucher.... Il n'y avoit ni garde, ni prêtre, ni domes-

tique..... L'auguste religion étoit inconnue là; jamais l'amitié n'y parut; l'amour venoit de fuir avec le plaisir et la volupté..... La mort seule remplissoit ce vaste appartement.... Le jour étoit tout-à-fait tombé, et l'on n'avoit même pas laissé une lampe dans cette chambre abandonnée, mais elle recevoit une assez grande clarté d'un réverbère placé en face d'une des fenêtres ouvertes.... J'avance en chancelant..... Le premier objet qui me frappe, est une harpe sans cordes, posée contre une table... Tous mes sens s'émurent, je me rappelai la figure séduisante que j'avois vu tant de fois tenir entre ses bras cette harpe harmonieuse.... Tout étoit en désordre dans la chambre, plusieurs meubles entassés les uns sur les autres en occupoient une partie. Près de l'alcove se trouvoit une toilette élégante à moitié renversée, autel fragile de la beauté, d'où s'exhaloient toujours les parfums les plus délicieux... des fleurs fraîches encore, dispersées dans des vases, un habit de bal couvert de festons de roses et jeté sur un canapé; des masques brisés, épars sur le parquet; tout annonçoit dans

ce lieu, que la mort avoit surpris et saisi sa victime dans les bras de la folie et du plaisir.... Je lève les yeux, je frémis.... Je vois l'alcove, j'y touche..... L'intérieur en étoit entièrement recouvert de glaces qui, peu de jours auparavant, multiplioient l'image d'une beauté brillante, voluptueuse, et qui maintenant n'offroient plus que l'effrayant tableau de la destruction.... Les rayons du réverbère s'y réfléchissant avec éclat, formoient un foyer de lumière dans lequel mon œil découvrit, avec horreur, la figure inanimée, répétée mille fois, de la malheureuse Sophie!... Tu n'es donc plus! m'écriai-je, ces yeux brillans sont éteints et fermés pour jamais.... cette bouche enchanteresse et trompeuse ne s'ouvrira plus, on n'entendra plus cette voix de Syrène.... Quel usage as-tu fait de tant de charmes réunis!.... Le vice abrégea ta carrière, tu n'éprouvas dans tes derniers momens qu'un funeste abandon, tu ne laisseras qu'un souvenir flétri par le mépris..... Infortunée!.... du moins une larme de pitié tombera sur ton lit de mort... En disant ces paroles mes pleurs coulèrent, et les regards attachés sur

le triste objet que j'avois sous les yeux, je sentis mes genoux trembler et fléchir : craignant de me trouver mal, je m'arrachai enfin à ce terrible spectacle, je m'éloignai du lit funèbre; mais en retournant précipitamment sur mes pas, je heurtai rudement la harpe; elle tomba en faisant un bruit harmonieux qui me causa le plus affreux saisissement; il produisit sur mon oreille l'effet d'une musique mélodieuse.... Je crus entendre Sophie..... Dans la situation où j'étois, cette illusion eut un tel pouvoir sur mes sens, que je fus au moment de m'évanouir; je m'appuyai contre une table, et respirant à peine, je restai là quelques minutes immobile.... Je fus un peu ranimé par une grande rumeur que j'entendis dans la maison; c'étoient les gens de justice qui venoient mettre les scellés. Je rassemblai mes forces, et côtoyant lentement la chambre, je cherchai la porte pour sortir. Dans ce moment, le commissaire et sa suite, conduits par une femme-de-chambre qui tenoit une chandelle allumée, arrivèrent dans l'appartement. Quand ils entrèrent dans la chambre, je m'avançai vers eux en

poussant une table qui se trouvoit sur mon passage. A ce bruit, la femme-de-chambre épouvantée jette un cri perçant, et laisse tomber la lumière qu'elle portoit, et qui s'éteint. Tout le monde s'émeut et recule, et moi, profitant de cette terreur et de l'obscurité, je descends chez l'hôte qui me connoissoit, et qui me fait ouvrir la porte de la maison.

CHAPITRE V.

Un coup de théâtre.

Ce dernier événement me laissa une profonde mélancolie. Mon oncle qui étoit alors à Paris, et qui m'avoit accordé mon pardon, m'emmena avec lui dans nos provinces méridionales où quelques affaires l'appeloient. Il m'obtint un congé qui me dispensa d'aller cette année à mon régiment. Ce petit voyage me fit du bien. Je cherchois, de bonne foi, à me distraire : je parvins, au bout de sept ou huit mois, à recouvrer la tranquillité; mais je conservai une foiblesse qui ne venoit que de l'imagi-

nation frappée, et qui, loin de diminuer, s'accrut avec le temps. Depuis la mort de Sophie, j'avois évité, avec le plus grand soin, d'entendre jouer de la harpe; la vue même de cet instrument, lorsque par hasard je l'entrevoyois en passant devant la boutique d'un luthier, me causoit un trouble inexprimable. J'aurois pu facilement, par l'habitude, me blaser sur une telle sensation; mais, au contraire, je ne fis nul effort pour vaincre cette répugnance, et elle devint une véritable manie, car, au bout de huit mois, il ne m'étoit même plus possible d'entendre prononcer de sang-froid le mot *harpe*, et d'en voir une dans un tableau, sans détourner aussitôt les yeux. A cette folie près, que je m'étois plu à nourrir, parce qu'elle me paroissoit intéressante et romanesque, j'étois devenu paisible et raisonnable. Mon oncle parfaitement content de ma conduite, me reparla de sa fille, et me vanta tellement ses charmes, son esprit et son caractère, qu'il m'inspira le desir de la connoître. Mais, comme je n'avois point renoncé à l'ambition de devenir un héros de roman, je ne voulus point faire con-

noissance avec mademoiselle de Kolméras d'une manière commune. D'ailleurs, si le baron m'eût mené dans son château, il m'auroit présenté à sa fille comme l'époux qu'il lui destinoit; et avant de me prêter à ses vues, et de prendre un tel engagement, je voulois juger par moi-même si l'amour paternel n'aveugloit pas le baron Je me rendis à mon régiment au mois de mai; j'y passai trois mois. J'obtins de mon colonel un congé de deux mois, et je partis pour la Bretagne. Arrivé près du château de Kolméras, je m'établis dans une chaumière où je fus reçu comme un voyageur fatigué qui ne pouvoit continuer sa route. J'étois à cheval, et je me donnois pour un marchand de chevaux. J'appris avec plaisir que le baron étoit absent, et qu'il ne reviendroit que dans quelques jours. J'espérois que je verrois mesdemoiselles de Kolméras à la promenade dans les environs du château; mais on me dit que dans l'absence de leur père, elles sortoient très-rarement de leur parc. Alors je formai la résolution de gagner l'un des gens du château. Mesdemoiselles de Kolméras, sous la garde d'une

vieille gouvernante, étoient servies, en outre par deux domestiques très-jeunes; l'un nommé Charlot, âgé de dix-sept ans, et l'autre une petite fille de quinze, appelée Babet. On me conta encore qu'une servante venoit de mourir, ce qui donnoit lieu à beaucoup d'histoires de revenans dont la vieille gouvernante et les valets de basse-cour du château étoient fort effrayés. Cette circonstance me fit naître l'idée de jouer le personnage de revenant, afin de me glisser dans le château, et d'en écarter à mon gré les importuns. Je gagnai le petit Charlot, qui, malgré la simplicité d'un enfant qui n'étoit jamais sorti de cette province éloignée, me parut très-intelligent. Il m'introduisit un soir dans le château, et me cacha dans sa chambre. Affublé d'un grand drap blanc, je parcourus tranquillement tout le château dès le soir même, pour en bien connoître la distribution. Je ne m'embarrassois pas de rencontrer les domestiques, ils s'enfuyoient tous à mon approche, en poussant des cris aigus. Je ne voulois point effrayer mesdemoiselles de Kolméras; je n'approchai point de leur appartement, et

après avoir fait ma ronde dans le château, je fus me coucher dans la chambre de Charlot, qui me donna un assez bon souper. Le lendemain Charlot me dit que j'avois jeté dans le château la plus terrible épouvante, mais que les domestiques avoient déjà débité tant de contes sur les apparitions de la servante, que mesdemoiselles de Kolméras ne croyoient pas un mot de tous les récits qu'on leur faisoit de la nuit dernière. A midi, Charlot me plaça derrière une porte à laquelle nous avions fait un trou, au travers duquel je vis parfaitement, et de très-près, Stéphanie, l'aînée des deux sœurs. Je fus ébloui et charmé de sa figure; elle étoit mille fois plus belle que Sophie, et elle avoit de plus encore, un air de modestie et des graces naturelles qui auroient embelli la laideur même. Hortense, sa sœur, sans être aussi régulière, avoit une figure piquante remplie d'agrément. Ces deux charmantes sœurs logeoient ensemble au rez-de-chaussée, à côté de l'appartement de leur père. Charlot vola une clef du cabinet du baron, afin de m'y enfermer durant le jour. La fenêtre de ce cabinet don-

noit sur un parterre dont Stéphanie cultivoit les fleurs. Caché derrière une jalousie, j'eus le plaisir de la contempler tout à mon aise, car elle passa l'après-dîner dans le parterre. Devenu éperdument amoureux, il me survint une inquiétude qui me troubla beaucoup. Il étoit impossible que Stéphanie n'eût pas su que deux ans auparavant j'avois refusé de l'épouser. Je craignois qu'irritée de ce refus, elle n'eût pris contre moi d'insurmontables préventions; et avant de me montrer, je résolus de m'éclaircir sur ses sentimens. Je lui écrivis la lettre la plus passionnée, et je chargeai Charlot de la lui remettre quand elle seroit seule. Sur le soir, Charlot m'avertit que deux valets de basse-cour, le jardinier et la cuisinière devoient se réunir dans la galerie pour y veiller, parce que le jardinier, esprit fort, nioit les apparitions, n'admettoit que les *esprits follets*, et ne croyoit point aux revenans. Je voulus éprouver la force d'ame du jardinier; et dans ce dessein, je me rendis dans la galerie qui étoit éclairée par une lanterne suspendue au plafond. Charlot m'y laissa seul. Je m'enveloppai dans mon drap;

je grimpai sur une table de marbre, et je me tins là immobile. Au bout de quelques minutes, j'entendis ouvrir doucement une porte, et ma surprise fut extrême en voyant paroître un fantôme blanc, tout semblable à moi. Il ne m'aperçut pas d'abord. Il fit quelques pas, et s'assit sur un canapé, toujours sans me voir. J'imaginai dans l'instant que ce revenant étoit un rival; et dans cette pensée, m'élançant tout-à-coup vers lui. Qui es-tu? m'écriai-je d'une voix terrible. — Qui es-tu toi-même? répondit-on du même ton. — Je suis ton ennemi! — Avez-vous une épée? — Un amant marche-t-il sans cela! — Suivez-moi. — A ces mots, je découvris mon visage; et aussitôt le revenant, mon adversaire, vint se jeter à mon cou, et je reconnus mon cousin Amédée.— Et qui t'amène ici? lui dis-je. — Rassure-toi, répondit-il, je n'y viens point pour Stéphanie, c'est Hortense que j'aime. — A cette assurance, j'embrassai Amédée avec transport. Dans ce moment, les domestiques arrivèrent; nous fondîmes sur eux, et tous prirent la fuite en criant que nous étions une douzaine. Après cet

exploit je regagnai le cabinet du baron, où je me renfermai avec Amédée, qui me conta que son régiment étant en garnison à Dinan, ville à une lieue de Kolméras, il étoit venu se promener aux environs du château, et que les contes d'apparition lui ayant donné l'idée que j'avois eue, il s'étoit introduit le matin dans le château, avec le secours de la jeune Babet, sa confidente. Mais, plus heureux que moi, sa déclaration étoit faite : Hortense savoit que son père devoit, à son retour, lui présenter Amédée comme son mari futur, et elle consentoit à lui parler le soir dans la galerie, où elle devoit se rendre avec sa sœur et Babet.

CHAPITRE VI.

Evénemens inattendus, et incidens du plus grand genre.

Il étoit neuf heures et demie du soir, lorsque Charlot vint me rejoindre dans le cabinet; il fut étrangement surpris de me trouver un compagnon. Babet avoit eu autant de discrétion que lui; elle avoit aussi gardé le secret d'Amédée. Ce der-

nier me quitta pour aller à son rendez-vous, en me promettant de revenir dans le cabinet m'en rendre compte. Charlot me dit qu'il n'avoit pas encore remis ma lettre à Stéphanie. Je l'en grondai vivement, et je le renvoyai avec l'ordre exprès d'aller la lui donner sur-le-champ. Au bout d'un quart d'heure, Charlot revint tout essoufflé, il paroissoit hors de lui, et en entrant dans le cabinet, il se jeta sur une chaise, en s'écriant : Je n'en puis plus!...... Qu'as-tu donc, Charlot? demandai-je, qu'est-il donc arrivé?.... — Ah! monsieur, une chose terrible!...... que vous ne croirez pas.... — Quoi donc? — Monsieur, il y a dans le château un vrai fantôme!..... — Quel conte me fais-tu là? — Oui, monsieur, un vrai lutin; ou, pour mieux dire, une lutine, car c'est l'esprit d'une femme.... — Tu as donc connu cela à sa malice?..... — Et à sa jalousie. — Laissons là cette folie. Qu'as-tu fait de ma lettre? — Monsieur, la lutine ne veut pas que je la donne; elle m'a dit d'une voix épouvantable : *je te le défends*....... — Ici je perdis patience, et

je fis une telle frayeur au pauvre Charlot, qu'il se leva, en me disant, qu'en dépit de tous les revenans du monde, il alloit porter ma lettre. — Mais, à propos, ajouta-t-il, voici un chiffon de papier que le fantôme m'a commandé de vous remettre. — En disant ces mots, il posa le papier sur ma table, et sortit en courant. J'imaginai sur-le-champ que ce spectre étoit un tour que Babet ou quelqu'autre domestique jouoit à Charlot. Cependant, voulant voir ce que contenoit le papier qu'il m'avoit laissé, je m'approchai de la table, je le pris et je le déployai. Mais à peine eus-je jeté les yeux sur les premières lignes, que je fus saisi d'un tremblement universel, et je tombai dans un fauteuil... C'étoit une lettre d'amour que j'avois écrite jadis à Sophie, et dans laquelle, pour dissiper ses inquiétudes, je parlois de Stéphanie avec le plus grand mépris... Honteux de l'effroi que je venois d'éprouver, je tâchai de pénétrer ce mystère. Je me creusois en vain la tête pour y parvenir, quand tout-à-coup je tressaillis... J'entendis distinctement près de moi les

sons d'une harpe... Un seul accord, mais frappé avec force, et qui retentit jusqu'au fond de mon cœur :.... cet accord éclatant et terrible, me parut absolument semblable au bruit que fit en tombant la harpe de Sophie, dans cette nuit affreuse où je la vis sur son lit de mort... On se rappelle que j'avois évité, depuis cette époque, d'entendre jouer de la harpe; et l'on ne sera pas étonné du trouble inexprimable que j'éprouvai dans ce moment, où tout sembloit se réunir pour rendre cette impression plus profonde..... Je voulois me persuader que c'étoit une illusion. Mais, que devins-je quand cette harpe invisible, recommençant à jouer, me fit entendre l'air du refrein de la romance que j'avois faite autrefois pour Sophie, dont j'ai déjà cité ces paroles :

De l'insipide Stéphanie
Pourroit-on devenir l'amant,
Après avoir aimé Sophie?

La harpe s'arrêta.... Dans ce moment, Amédée et Charlot entrèrent. Ils furent frappés de ma pâleur. Amédée me demanda ce que j'avois. Au lieu de répon-

dre, je le quastionnai sur son rendez-vous. Il me dit qu'il avoit vu les deux sœurs, qu'il n'avoit pas osé apprendre à Stéphanie que j'étois caché dans le château, mais qu'on lui accordoit la permission d'y attendre le baron, qui arriveroit le lendemain, et que les deux sœurs lui permettoient de passer la nuit dans un petit pavillon séparé du château par une des cours. Amédée ajouta qu'il falloit que j'y vinsse avec lui; que Charlot avoit enfin donné ma lettre, et que sûrement j'en aurois la réponse le lendemain matin. Après ce récit, je demandai à Charlot quelle étoit la personne, dans le château, qui jouoit de la harpe. — La *harpe?* reprit Charlot, qu'est-ce que cela? Est-ce un jeu? — Quoi! il n'y a point de harpe ici? — Non, monsieur. — C'est donc un piano? — Pas davantage. — Vos jeunes maîtresses jouent-elles de quelqu'instrument? — D'aucun; mais je joue de la guimbarde; voilà le seul instrument qu'il y ait dans le château... — Cela est inconcevable... Ici, je frisonnai et je restai la bouche entr'ouverte, en regardant fixe-

ment Charlot avec des yeux égarés. . . . La harpe se faisoit entendre, et jouoit toujours le funeste refrein. . . . . Charlot et Amédée se mirent à rire, en me demandant à qui j'en avois. — Comment, dis-je d'une voix étouffée, vous n'avez pas entendu ?... — Quoi ! — Une harpe ? — Quelle idée ! dit Amédée, et comment peux-tu t'imaginer qu'il y ait un joueur de harpe dans un château au fond de la Bretagne.... Comme il disoit ces paroles, la jeune Babet entra pour nous dire que ses maîtresses se couchoient, qu'elles nous prioient d'aller dans le pavillon, et qu'elles nous recevroient le lendemain matin à déjeûner. Babet parloit encore, lorsque la harpe recommença l'éternel refrein. — Ecoutez, écoutez ! m'écriai-je. — Tout le monde fit silence ; la harpe jouoit encore. Quand elle eut cessé : — Eh bien ? dis-je. — Eh bien ! répondit Amédée, je n'ai rien entendu. — Ni moi non plus, ajouta Charlot. — Moi, dit Babet, j'ai entendu le sifflement du vent, et voilà tout. — A ces mots, aussi impatienté qu'ému, je m'avançai vers la porte. Sortons d'ici,

́criai-je. J'étois, en effet, charmé de
́loigner de ce fatal cabinet; rien au
nde n'auroit pu me déterminer à y
ser la nuit. On nous conduisit dans le
rillon. On nous donna une chambre à
ıx lits; je l'avouerai, j'en fus charmé;
tes les histoires *de manifestations* et
pparitions miraculeuses, que m'avoit
is contées ma mère, revenoient en foule
frir à mon imagination troublée,... et
ois bien aise d'avoir un compagnon
'ant la nuit. Je me craignois sur-tout
i-même; car j'étois dans cette situation
emblable à la folie, où l'émotion et le
uble des sens ne permettent plus de re-
ısser des idées bizarres et de vaincre
: terreur extravagante. On nous apporta
ouper, et comme nous n'étions plus
hés, Charlot nous servit. Au milieu
souper je me levai tout-à-coup; la
pe jouoit le refrein fatal... Amédée
gronda sérieusement, en m'assurant
: je devenois visionnaire..... Quand
arlot fut retiré, j'instruisis Amédée de
cause de mon trouble; en lui parlant
la romance qu'il ne connoissoit pas, il

me soutint toujours que cette prétendue musique n'existoit que dans mon imagination ; alors je lui montrai la lettre que j'avois reçue ; il avoua que rien n'étoit plus extraordinaire. Nous nous epuisâmes en conjectures sur cet événement ; enfin, Amédée, vaincu par le sommeil, cessa de me répondre et de m'écouter. Il se jeta sur son lit et s'endormit profondément. Je restai assis auprès d'une table, je tirai de ma poche un livre, et je me mis à lire avec beaucoup de distraction. J'étois placé vis-à-vis une petite porte de la chambre, recouverte d'une portière de tapisserie. Je crus entendre un léger bruit, je levai les yeux, et je vis la portière se mouvoir et s'agiter doucement ; je posai mon livre sur la table, je fus du côté de la porte pour l'examiner ; au moment où j'en approchois, le rideau se tira, et me découvrit une harpe décorée d'une guirlande de roses, à laquelle étoit attaché un papier qui contenoit ces mots écrits de ma main : *Offrande de l'amour aux talens et à la beauté.....* C'étoit ma première déclaration d'amour à Sophie, c'étoit sa harpe...

Je m'élançai vers le lit d'Amédée pour le réveiller, et lui faire voir ce nouveau prodige. Aussitôt il se lève, nous nous retournons. Tout avoit disparu, et le rideau étoit fermé. Je regardai derrière, et je ne trouvai qu'une porte qu'il me fut impossible d'ouvrir. J'allai dans le corridor, je visitai tout, je ne vis rien... Je rentrai dans la chambre; aussitôt que j'y fus, mes jambes tremblantes se dérobèrent sous moi, je tombai sur un canapé. Dans cet instant, la raison, le courage, tout cédoit au nouveau prestige qui bouleversoit toutes mes idées. Une voix douce et terrible, la voix de Sophie, accompagnée de la harpe, chantoit la romance... Je ne pouvois ni me lever, ni appeler Amédée. Saisi d'étonnement, glacé de terreur, j'étois fixé à ma place, il sembloit qu'une puissance invisible m'y retînt. Tous les couplets furent chantés avec l'expression la plus touchante... Enfin la musique cessa; mais toujours oppressé, je n'essayai même pas de me lever, je fermai les yeux; un bruit effrayant me les fit rouvrir presqu'aussitôt; je vis alors un panneau de la chambre se détacher; une figure aérienne

couverte d'un voile blanc, parut percer le mur. Elle s'avança lentement près de la table, et s'arrêta là.... Elle tenoit un anneau qu'elle sembloit me montrer; et tournée vers moi, elle chanta en récitatif, avec la voix que je venois d'entendre, ces deux vers qui formoient la devise d'un anneau que j'avois donné à Sophie :

Oui, puisque l'âme est immortelle,
Au-delà du tombeau je te serai fidelle !....

Ensuite l'ombre laissa tomber l'anneau sur la table, la lumière s'éteignit, je me trouvai dans une profonde obscurité, et ne pouvant plus supporter une si violente émotion, je m'évanouis.

CHAPITRE VII.

Nouvelle surprise et dénouement.

En reprenant l'usage de mes sens, je revis la bougie rallumée, et je me trouvai à côté d'Amédée qui m'avoit secouru. Il me dit qu'ayant entendu un bruit extraordinaire, il s'étoit levé, et qu'après avoir été chercher de la lumière, il s'étoit aperçu,

n rentrant dans sa chambre, que j'avois erdu connoissance..... J'écoutai ce récit ans répondre, et sans avoir le désir de lui onter ce qui m'étoit arrivé... Ma raison 'étonnôit en vain, je ne pouvois démentir e témoignage de mes sens... La ferme incrédulité d'Amédée m'ôtoit toute confiance n lui; j'aurois beaucoup mieux aimé, dans e moment, avoir Charlot auprès de moi; l m'auroit écouté avec frayeur, il m'auroit ru. C'étoit sans doute par un sentiment du enre de celui que j'éprouvois, que les rinces et d'autres grands personnages ont ouvent préféré des confidens subalternes t sans lumières, à ceux qui n'auroient pu oncevoir de certaines foiblesses.

Amédée me questionna un moment, ensuite il se remit au lit, et quelques minutes près, je l'entendis ronfler, ce qui me lessa, comme si son imperturbable sommeil eût été à mon égard un mauvais procédé... Je jetai un coup-d'œil timide sur le anneau de boiserie que j'avois vu tomber, l étoit remis à sa place; tout étoit calme, t j'écoutois encore avec saisissement... Je ne levai : je ne pus faire ce mouvement

sans éprouver un redoublement de terreur, j'étois effrayé du bruit que je faisois en marchant. Chaque son, quel qu'il fût, agissoit sur mes nerfs, et produisoit en moi une sensation douloureuse.... Je m'avançai vers la table, et je frémis en découvrant l'anneau fatal posé là par le spectre... C'étoit bien l'anneau que j'avois placé jadis au doigt de Sophie.... Grand Dieu! m'écriai-je, il est vrai, j'ai trahi le serment gravé sur cet anneau; mais Sophie, du sein de la tombe, a-t-elle le droit de me reprocher mon inconstance!... Elle fut perfide, elle fut vile... Non, le ciel n'a pu permettre de tels prodiges, tous ces prétendus phénomènes ne sont que des illusions;... mais comment les expliquer?... En disant ces paroles, je m'éloignai de la table, je fus ouvrir la fenêtre, et je m'établis sur le balcon. La fraîcheur de l'air calma mon sang agité, et après avoir passé là près de deux heures, j'allai me jeter sur mon lit, et je m'endormis. Je fus réveillé, à neuf heures du matin, par le baron lui-même, qui entra gaîment dans ma chambre, en disant qu'il venoit d'arriver. Il nous gronda avec

bonté, Amédée et moi, sur la manière étrange dont nous nous étions introduits dans le château; ensuite il nous embrassa tendrement, en nous appelant ses enfans; et se retournant vers moi : veux-tu, me dit-il, voir enfin ma Stéphanie. Ah! mon oncle, m'écriai-je, n'est-elle pas irritée contre moi? — Je ne l'ai jamais instruit de ta folle passion; elle a su seulement que tu avois de l'aversion pour le mariage. Mais allons, suis-moi, je vais te présenter. A ces mots, mon oncle sortit, et nous le suivîmes. Nous trouvâmes les deux sœurs dans le salon. Stéphanie me parut un ange; son sourire, à-la-fois ingénu et fin, donnoit à sa beauté quelque chose de ravissant. J'oubliai, en la voyant, mes visions, mes terreurs, mes inquiétudes... Elle me reçut avec grâce et sensibilité. Le baron abrégeant les cérémonies, et jouissant de ma surprise et de mon trouble, me fit placer à côté de Stéphanie. On déjeûna; pour moi, je ne pouvois que regarder Stéphanie; elle rougissoit, mais par instinct, et non par un embarras dont la préservoit son innocence même. Ses joues seules se cou-

vroient, de temps en temps, du plus vif incarnat, sans que la blancheur éclatante de son front et du reste de son visage fût altérée. Ce n'est point ainsi qu'on rougit à Paris; là, toujours un peu de confusion se mêle au sentiment qui produit la rougeur; on sait pourquoi l'on est intimidé, ou du moins on s'en doute, et le visage entier se colore. Le charme le plus ravissant de la pudeur ne se trouve qu'aux champs ou dans la solitude, il n'est donné qu'à la beauté naïve, qui s'émeut sans se troubler.

Après le déjeûner, le baron nous conduisit dans le jardin; il me dit de donner le bras à Stéphanie, et d'aller en avant, afin, ajouta-t-il, de causer sans contrainte avec elle. J'obéis avec transport. Quand nous fûmes à deux ou trois cents pas du baron, j'exprimai à Stéphanie tout ce qu'elle m'inspiroit. Elle ne répondit rien. Ce silence m'inquiéta. — Daignez donc me dire, continuai-je, que vous autorisez mes vœux et les projets de votre père?... Vous baissez les yeux, vous vous taisez toujours... Que dois-je penser? Quoi! vous

opposeriez-vous à mon bonheur?... ou votre cœur auroit-il déjà fait un choix?... — Oui, répondit enfin Stéphanie, j'aime, et depuis long-temps... — A ces mots, je fus consterné. — Je suis bien malheureux! repris-je,... mais je renonce au bonheur. Ne craignez point, Stéphanie, que j'abuse contre vous des bontés de votre père... Du moins, donnez-moi les moyens de vous servir. Quel est donc cet heureux mortel que vous me préférez? — Je n'ose vous le nommer, répondit Stéphanie, mais je puis vous montrer son portrait... — Vous avez son portrait? — Oui, le voici, — En disant ces paroles, elle tira de son sein un médaillon qu'elle me présenta. Mais quel fut mon saisissement, en reconnoissant mon portrait dans un médaillon entouré d'émeraudes, que j'avois donné à Sophie!... Grand Dieu! m'écriai-je, c'est moi que vous aimez!.... Mais comment ce portrait se trouve-t-il entre des mains si pures!.... — Il s'y trouve comme l'anneau. — Quoi! cette ombre qui m'apparut hier? — C'étoit moi. — Et cette harpe mélodieuse? — C'étoit la mienne. — Et cette voix céleste? —

vroient, de temps en [illegible] ciel! quel incarnat, sans que [illegible] ntées! de son front et du [illegible] éph altérée. Ce n'est [illegible] à Paris; là, to[illegible] se mêle au se[illegible] J'obéissois a geur; on sa[illegible] vec répugnance et ou du m[illegible] paroles, transporté de entier se[illegible], d'amour et de joie, je tom- sant [illegible] ds de Stéphanie. Le baron, Hor- cham [illegible] Amédée vinrent nous rejoindre, qu' [illegible] baron nous faisant tous asseoir sur un banc : — Je vais, dit-il, vous expliquer, en peu de mots, tous les phénomènes de la nuit passée. Premièrement, j'ai donné à mes filles, il y a six mois, une maîtresse de harpe, que j'amenai de Paris, et j'ache- tai, à l'inventaire de Sophie, la harpe que vous avez vue hier au soir. Le chevalier de Kernosi, dernier amant de Sophie, reçut d'elle le sacrifice de vos lettres et de tout ce que vous lui aviez donné. Comme il est de cette province, je le connois beaucoup; et ce fut à ma prière qu'il obtint de Sophie tous ces gages de votre passion pour elle, et qu'il me les remit. J'ai lu toutes vos

DE

;; c'étoit u
ment, l
le ch
ne

`UE

RES.

..ent à celui
.. de cette ressemblance,
que je vous ai joués cette nuit. Qua..
vîntes ici *incognito*, Charlot en avertit en
secret Stéphanie, qui m'écrivit aussitôt
pour m'en instruire. Je n'étois qu'à deux
lieues; je revins sur-le-champ. Votre dé-
guisement en fantôme me donna l'idée de
vous tourmenter et de venger un peu ma
Stéphanie de vos anciens dédains. J'exigeai
d'elle tout ce qu'elle a fait; elle étoit très-
prévenue en votre faveur depuis deux ans;
j'ai eu besoin de toute mon autorité pour
l'engager à jouer le rôle qui vous a tant
effrayé. Enfin, je donnai le mot à Amé-
déc, à Charlot, à Babet; et tout s'est fait
d'après mes ordres. Désormais, continua-t-
il en me serrant affectueusement la main,
j'espère que tu seras moins romanesque et
plus raisonnable. — Oui, mon oncle, in-
terrompis-je, le bonheur me rendra sage,

C'étoit la mienne. — Juste ciel! quelles indignes paroles vous avez chantées!... — Je vous pardonne, répondit Stéphanie en souriant; si vous m'aimez, vous avez tout réparé; mais ne croyez point qu'un esprit de vengeance m'ait fait agir. J'obéissois à mon père, et c'étoit avec répugnance et chagrin. — A ces paroles, transporté de reconnoissance, d'amour et de joie, je tombai aux pieds de Stéphanie. Le baron, Hortense et Amédée vinrent nous rejoindre, et le baron nous faisant tous asseoir sur un banc : — Je vais, dit-il, vous expliquer, en peu de mots, tous les phénomènes de la nuit passée. Premièrement, j'ai donné à mes filles, il y a six mois, une maîtresse de harpe, que j'amenai de Paris, et j'achetai, à l'inventaire de Sophie, la harpe que vous avez vue hier au soir. Le chevalier de Kernosi, dernier amant de Sophie, reçut d'elle le sacrifice de vos lettres et de tout ce que vous lui aviez donné. Comme il est de cette province, je le connois beaucoup; et ce fut à ma prière qu'il obtint de Sophie tous ces gages de votre passion pour elle, et qu'il me les remit. J'ai lu toutes vos

lettres; c'étoit un moyen de vous connoître parfaitement, je ne devois pas le négliger. J'ai reçu le chevalier de Kernosi dans ce château. Il me dit que Stéphanie, en chantant, avoit un son de voix qui ressembloit extrêmement à celui de Sophie, et j'ai tiré parti de cette ressemblance, dans les tours que je vous ai joués cette nuit. Quand vous vîntes ici *incognito*, Charlot en avertit en secret Stéphanie, qui m'écrivit aussitôt pour m'en instruire. Je n'étois qu'à deux lieues; je revins sur-le-champ. Votre déguisement en fantôme me donna l'idée de vous tourmenter et de venger un peu ma Stéphanie de vos anciens dédains. J'exigeai d'elle tout ce qu'elle a fait; elle étoit très-prévenue en votre faveur depuis deux ans; j'ai eu besoin de toute mon autorité pour l'engager à jouer le rôle qui vous a tant effrayé. Enfin, je donnai le mot à Amédée, à Charlot, à Babet; et tout s'est fait d'après mes ordres. Désormais, continua-t-il en me serrant affectueusement la main, j'espère que tu seras moins romanesque et plus raisonnable. — Oui, mon oncle, interrompis-je, le bonheur me rendra sage,

l'amour et la reconnoissance m'en inspirent déjà le désir.

Quelques jours après, ma mère et ma tante arrivèrent à Kolméras pour les deux noces, celle d'Amédée et la mienne. Je reçus la main de l'aimable Stéphanie : ce dénouement termine presque tous les romans; le mien finit donc là; mais je vais travailler à mon *château de Bentheim*, en invoquant la *dixième muse* inconnue aux anciens, la *muse ténébreuse des châteaux gothiques :* je présenterai des horreurs et une suite de promenades nocturnes, qui surpasseront tout ce qu'on a pu lire jusqu'ici dans ce genre.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX HOMMES DE LETTRES.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX HOMMES DE LETTRES.

THÉOPHILE.

Oui, mon cher Ariste, la différence d'opinions n'altérera jamais l'amitié que j'ai pour vous. Je suis religieux, vous avez le malheur de ne pas l'être ; mais vous convenez que la religion est *belle, consolante, nécessaire*, vous la respectez dans vos écrits : Dieu seul peut vous demander davantage.

ARISTE.

Je ne suis pas dévot, mais je suis convaincu que la morale évangélique peut seule former des citoyens paisibles et des femmes vertueuses; et quand je fais l'éloge de la religion, je parle, ainsi que vous, d'après ma conscience.

THÉOPHILE.

Je n'en doute pas ; la révolution devoit nécessairement éclairer, à cet égard, un aussi bon esprit que le vôtre.

ARISTE.

Cependant, je vous avoue que tout ce déchaînement contre les philosophes me déplaît beaucoup.

THÉOPHILE.

On ne se *déchaîne* pourtant pas contre Socrate, Platon, Épictète, et tous ces fameux philosophes de l'antiquité; au contraire, on les cite, sans cesse, avec éloge. On ne se *déchaîne* même pas contre les philosophes modernes qui ont gardé quelque mesure ; on ne réfute leurs erreurs qu'avec le ton de l'estime...

ARISTE.

Oui, mais...

THÉOPHILE.

Que vous importe ce qu'on peut dire des philosophes impies et cyniques? vous n'a-



vez rien de commun avec eux. Avez-vous jamais admiré de tels excès?

ARISTE.

Non, certes, dans aucun temps.

THÉOPHILE.

Il faut *refaire* ce qu'on a *détruit*, il faut instruire la jeunesse, et les gens du monde qui savent par cœur de scandaleux écrits, et qui (en général) ne savent que cela....

ARISTE.

Depuis long-temps, on a tout dit sur la religion...

THÉOPHILE.

On n'a rien écouté. Il faut *redire* : d'ailleurs, la vérité est comme la nature, elle est inépuisable.

ARISTE.

Je conviens qu'il y a de mauvaises choses dans les livres des philosophes, il faut les laisser, c'est-à-dire les mépriser, et s'attacher seulement à ce qu'il y a de bon.



THÉOPHILE.

Proposez-vous ce *triage* aux jeunes gens qui ont des passions impétueuses? espérez-vous qu'ils mépriseront ce qui favorise leurs penchans, et qu'ils profiteront de ce qui les combat?

ARISTE.

J'admirerai toujours des ouvrages qui ont fait les délices de ma jeunesse.....

THÉOPHILE.

Mais n'y blâmez-vous pas toutes les choses qui attaquent une religion que vous trouvez *nécessaire*, et celles qui tendent à corrompre les mœurs? approuvez donc des critiques utiles qui s'accordent maintenant avec les principes que vous avez; car en les publiant, ces principes, en rendant de tels hommages à la religion, en montrant dans vos écrits une morale très-pure, et le mépris de la licence en tout genre, vous avez abjuré solennellement la philosophie de Voltaire et de Diderot. Vos protestations à cet égard, vos professions de foi, diffament mieux cette fausse philoso-

phie, que tous les discours des gens religieux. La cause des philosophes irréligieux n'est plus la vôtre, du moins si vous êtes conséquent.

ARISTE.

Mais on déchire les tragédies de Voltaire....

THÉOPHILE.

Quand on critique les ouvrages que vous aimez, vous prétendez qu'on les *déchire;* quand on relève les torts, les bévues, et qu'on se mocque justement des sophismes pernicieux de certains auteurs, vous appelez cela des *méchancetés*, des *calomnies*. Mon ami, voila les exagérations et les injustices qui multiplient et qui prolongent les querelles. Quoi donc, les opinions littéraires ne sont-elles pas libres? chacun, sans aucune méchanceté, peut juger, à son gré, les ouvrages imprimés des auteurs morts ou vivans. Quand le critique paroîtroit trop sévère, personne, pour cette seule raison, n'auroit le droit d'attaquer son caractère, pourvu qu'on ne pût lui reprocher de fausses citations. Répondez aux

critiques littéraires, si vous ne les approuvez pas, vous en êtes bien le maître; mais songez que des épigrammes et des injures ne sont pas des réponses. Il n'y a qu'une chose odieuse, inexcusable dans ces disputes, ce sont les personnalités.

ARISTE.

Vous aimez la paix, je le sais.....

THÉOPHILE.

Eh bien?

ARISTE.

Eh bien! convenez que nous ne l'aurons que lorsque les gens religieux cesseront de déclamer contre les philosophes.

THÉOPHILE.

Déclamer! voilà encore une de vos expressions.... répondre à de vives attaques, et seulement quand elles sont répétées, c'est ce que vous appelez *déclamer*....

ARISTE.

Ces vives attaques, je ne les vois pas trop....

THÉOPHILE.

Mais vous les voyez *assez*, avouez-le ?.. Je ne parle pas de ces vils pamphlets anonymes, ennuyeux libelles que vous méprisez, alors même qu'ils sont dirigés contre ceux que vous n'aimez pas ; mais tant d'articles, insérés dans des journaux, d'ailleurs estimables ; tant de brochures, et même de *romans*, doivent engager et forcer les écrivains religieux à parler... Convenez d'une chose, mon ami, c'est qu'à l'époque où nous sommes, au moment de la restauration de la religion, si généralement approuvée par les incrédules même, qui désirent le rétablissement de la morale et des mœurs, il seroit bien imprudent d'offrir, dans des ouvrages d'imagination, des éloges emphatiques de la *religion naturelle*, du divorce, et d'un amour criminel, en renouvelant l'apologie du suicide...

ARISTE.

Qui pourroit nier cela ?

THÉOPHILE.

Supposez qu'un tel ouvrage eût paru

dans le temps où madame de Lafayette écrivoit des romans, que pensez-vous qu'on eût dit ?.. Vous ne répondez rien. Vous vous rappelez que la *Princesse de Clèves*, ce roman que, depuis cent ans, toutes les mères laissent lire à leurs filles, ce roman écrit avec tant de décence, de délicatesse et de goût, fut critiqué avec sévérité, lorsqu'il parut, et sous le rapport de la morale. On soutint que, malgré la pureté de la conduite de l'héroïne, malgré sa constante rigueur pour le duc de Nemours, il étoit *contre les bonnes mœurs*, de la représenter s'occupant, en secret, d'une passion criminelle, en se livrant aux rêveries que ce sentiment lui inspiroit. Le *Cid*, cette admirable tragédie, ne fut critiquée que sous ce rapport; on trouva qu'il étoit *contre les bonnes mœurs* qu'une fille conservât de l'amour pour le meurtrier de son père, alors même qu'elle a le courage d'implorer la vengeance, et de demander la mort de son amant. Voilà où l'on en étoit alors en morale; où en sommes-nous aujourd'hui?

ARISTE.

Ce siècle si moral a vu paroître les *Contes de Lafontaine.*

THÉOPHILE.

Un badinage licencieux ne sert d'autorité à personne. On ne détruit point les fondemens de la morale, en représentant des femmes dépravées sous leurs véritables traits; c'est profaner son talent, c'est faire une chose condamnable; mais les ouvrages véritablement pernicieux, sont ceux où l'on veut sérieusement et emphatiquement diviniser le vice et le crime, et tourner en ridicule la vertu. Ces ouvrages-là n'ont jamais été faits que par des philosophes, et ce projet que vous avez tous, ce projet ridicule de donner un air de *piété* à une femme déiste, comme il montre peu de connoissance du cœur humain.....

ARISTE.

Mais, pourquoi?

THÉOPHILE.

Parce qu'il n'y a point de *piété* sans un culte constant et régulier, et par consé-

quent sans une religion positive. Quelques actes isolés d'une piété vague, ne signifient rien, et même *dramatiquement* ne produisent aucun effet, et ne sauroient toucher. On ne peut se dissimuler (tant la religion est l'attribut nécessaire des femmes) qu'une héroïne athée seroit un vrai monstre; cela seul ne devroit-il pas conduire à penser qu'il est impossible de rendre intéressante une déiste? Le sceptique Rousseau eut assez de goût pour faire cette réflexion: sa *Julie* est pieuse. D'ailleurs, toutes ces prières de *déistes*, ces invocations à l'Être-Suprême, sont non-seulement glaciales, mais elles ont je ne sais quelle pompe emphatique, je ne sais quel air d'hypocrisie qui leur donnent une teinte de ridicule, et qui les rendent toujours fatigantes.

On est bien tenté de penser que la femme qui a secoué le joug de la religion, peut n'avoir qu'une opinion très-chancelante et très-ébranlée sur l'immortalité de l'âme, et sur l'existence de Dieu. Il est du moins très-permis d'avoir peu de *foi* à ses prières. Vous rappelez-vous une scène charmante,

décrite dans les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre ? c'est une jeune fille bien dévote, qui tandis que son amant est sur la mer, durant une tempête, prie au pied d'une croix, placée près du rivage ; dites-moi si cette prière ne vous touche pas mille fois davantage que tous les *hymnes* des déistes ?...

ARISTE.

Tout cela est fort triste.

THÉOPHILE.

C'est selon ; moi (dans un sens), cela me paroît assez gai. Mais, mon ami, votre tristesse me rappelle celle qu'eût Voltaire dans une occasion à-peu-près semblable ; quand le livre *de l'Esprit* parut, il fut très-fâché qu'Helvétius eût approuvé sérieusement l'adultère ; il lui écrivit que cela étoit *trop fort* et révolteroit ; que ces choses-là ne pouvoient se dire qu'avec le ton de la plaisanterie (1). Vous avez tous fait le panégyrique de Voltaire,

(1) Voyez *les Lettres de Voltaire.*

mais vous avez omis dans son éloge le trait selon moi le plus frappant ; c'est que cet homme qui dégrade son talent et son caractère par tant d'écrits scandaleux et méprisables, eut cependant toujours assez de goût pour sentir que la morale est inséparable du sérieux et du sentiment ; quand Voltaire est grave, il est moral. Le génie alors lui tient lieu de principes ; si Voltaire eût voulu faire un roman touchant, jamais il n'eût représenté comme un sentiment sublime, un amour adultère ; jamais il n'eût pris un athée pour son héros. Oh ! s'il existoit, que diroit-il de toutes ces productions monstrueuses, et du style incorrect, extravagant et bizarre que l'on voudroit mettre à la mode, lui qui écrivoit avec tant de clarté, de naturel et de simplicité ?

ARISTE.

Ce qu'il diroit ? je le sais, écoutez :
« L'envie de briller et de dire d'une
» manière nouvelle ce que les autres ont
» dit, est la source des expressions nou-
» velles, et des pensées recherchées... Qui

» ne peut briller par une pensée, veut se
» faire remarquer par un mot. Si on con-
» tinuoit ainsi, la langue des Bossuet, des
» Racine, des Pascal, des Corneille, des
» Boileau, des Fénélon, deviendroit bien-
» tôt surannée. Pourquoi éviter une ex-
» pression qui est d'usage, pour en intro-
» duire une qui dit précisément la même
» chose ? Un mot nouveau n'est pardon-
» nable que quand il est absolument né-
» cessaire, intelligible et sonore. On est
» obligé d'en créer en physique. Mais fait
» on de nouvelles découvertes dans le cœur
» humain ? y a-t-il une autre grandeur
» que celle de Corneille et de Bossuet ? y
» a-t-il d'autres passions que celles qui
» ont été maniées par Racine, effleurées
» par Quinault ? y a-t-il une autre morale
» évangélique que celle de Bourdaloue ?...
» Que seroit-ce qu'un ouvrage rempli de
» pensées recherchées et problématiques ?
» Combien est supérieur à toutes ces idées
» brillantes, ce vers simple et naturel » :

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !

Dictionnaire philosophique de Voltaire, *mot* Esprit.

THÉOPHILE.

Quelle critique parfaite de certains ouvrages nouveaux! Il est plaisant que parmi tous les disciples de la philosophie moderne, on ne puisse compter que trois ou quatre gens de lettres qui aient étudié Voltaire sous les rapports littéraires; vous êtes de ce nombre, mon ami, aussi écrivez-vous avec pureté, élégance et clarté; mais tous les autres enthousiastes de Voltaire n'imitent que le style de Diderot, et certainement le surpassent en galimathias, en extravagance, et ils n'ont ni son talent, ni ses connoissances étendues, ni sa sensibilité. Aucun d'eux n'est en état de faire une pièce aussi intéressante que le *Père de famille.*

ARISTE.

Mon cher Théophile, que l'état actuel de la littérature m'afflige! Ce mauvais goût qui trouve des approbateurs, cette division parmi les gens de lettres, cette partialité des journalistes....

THÉOPHILE.

Après nos discordes civiles, après les

ravages produits par tant de pernicieux ouvrages, comment les gens de lettres ne seroient-ils pas divisés? La parfaite impartialité parmi les journalistes, est, dans tous les temps, presqu'impossible; mais il y a encore de grands talens, et beaucoup de talens aimables; on revient à la morale, les journaux ont un ton décent, nous en avons plusieurs de fort estimables, et même dans tous les partis; enfin, le goût du public n'est point gâté, il juge encore sainement; toutes ces réflexions sont consolantes pour ceux qui aiment sincèrement les lettres.

ARISTE.

Oui, tout pourroit prendre une tournure heureuse, si les dévots vouloient bien ne plus parler contre les philosophes.

THÉOPHILE.

Mais, mon cher Ariste, pourquoi les philosophes ne cessent-ils pas d'attaquer la religion, et sous toutes les formes? Ils agissent en cela contre les vues du gouvernement: dévotion à part, il suffiroit d'être bon citoyen pour se persuader qu'on rem-

plit un devoir en les réfutant. Pourquoi toute critique vous paroît-elle une méchanceté dès qu'elle est faite par l'une des personnes que vous n'aimez pas? et pourquoi, sur les mêmes objets, les critiques les moins ménagées et les plus énergiques vous semblent-elles toutes simples quand elles sont faites par des gens que vous aimez? Si un journaliste religieux, après avoir cité un long passage, en faveur du suicide, extrait de l'ouvrage d'une femme, eût dit: *qu'il faudroit tous les matins réveiller les apologistes du suicide par un coup de pistolet, tiré au chevet de leurs lits, pour leur rappeler le souvenir des malheureuses victimes de ces principes sanguinaires*, vous vous seriez récrié sur l'horreur de cette image (belle et juste, cependant), vous auriez prétendu qu'il faut réfuter une femme avec plus de délicatesse. Diderot, parmi vous, n'a jamais passé pour être méchant. Cependant, après la mort de J. J. Rousseau, dont il avoit été l'ami intime, il a impitoyablement déchiré sa mémoire; il appelle Rousseau un *artificieux scélérat, un homme atroce qu'il faut dé-*

tester, parce que, dans ses Confessions, *il calomnie lâchement ses amis, ses bienfaiteurs, etc. etc.* (1). Il y a du vrai dans tout cela ; mais les dévots ont-ils jamais porté de Rousseau un jugement aussi rigoureux, et s'ils en eussent parlé ainsi, quelle eût été votre indignation ? Si un homme, non religieux, mais qui eût eu de l'éloignement pour la philosophie moderne, (on en a vu beaucoup de tels), eût été aussi méchant et aussi faux que Voltaire, vous l'auriez dépeint sous les traits d'un monstre exécrable. Voltaire n'a-t-il pas voulu donner des ridicules et des torts affreux au roi de Prusse, son bienfaiteur, après l'avoir enivré de louanges (2) ? n'a-t-il pas écrit contre Maupertuis, son ami ; et, avant leur brouillerie, n'appeloit-il pas dans ses lettres, le maréchal de Richelieu, *mon protecteur et mon héros*, et dans des lettres

---

(1) Voyez *Règnes de Claude et de Néron*, par Diderot.

(2) Il écrivoit que Frédéric *étoit un tyran*, qu'il avoit *un mauvais cœur*, qu'il pilloit les vers des autres, etc.

de même date, écrites à d'autres, ne l'appeloit-il pas le *tyran du tripot* (de la comédie) ? n'a-t-il pas fait persécuter la Baumelle, J. B. Rousseau, et tous ses ennemis? n'a-t-il pas calomnié d'une manière atroce tous ceux qu'il n'aimoit pas ? n'a-t-il pas souillé ses critiques par les injures les plus grossières, et par la mauvaise foi la plus révoltante? Qui peut oublier ce petit passage d'une de ses lettres, à son digne ami Damilaville, en lui envoyant un morceau d'histoire manuscrit ? *Nous étions convenus, malgré la loi de l'histoire, de supprimer des vérités : parcourez ce manuscrit, et si vous y trouvez quelque vérité qu'il faille encore immoler, ayez la bonté de m'en avertir.* Ce passage jette *un grand jour* sur les ouvrages historiques de Voltaire. N'est-ce pas aussi Voltaire qui écrivit qu'il voudroit *pouvoir couper la main de l'impudent Omer de Fleury*, la main qui avoit tracé son *infâme réquisitoire* (contre la philosophie irréligieuse)? N'est-ce pas lui qui écrivoit : *Ce n'est pas assez de rendre Fréron ridicule, l'écraser est le plaisir*; et qui écrivit encore : *On dit*

qu'on ôte à Fréron ses feuilles ; mais quand on saisit les poisons de la Voisin, on ne se contenta pas de cette cérémonie ? N'est-ce pas lui qui s'exprimoit ainsi sur la *secte abominable des chrétiens : c'est dommage que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches pour aller détruire, avec le fer et avec la flamme, ces ennemis du genre humain ?... Nos infâmes ennemis se déchirent les uns les autres. C'est à nous à tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se mordent et que nous pouvons les mirer à notre aise.*

Avez-vous montré de l'indignation pour ces sentimens barbares, pour cette basse duplicité, pour cette animosité féroce? et ce même homme écrivit de nombreux volumes d'infamie contre les mœurs ! Cependant vous n'avez trouvé dans tout cela que de la gaîté et de la légèreté. A la bonne heure ; mais citez-moi un seul adversaire de la philosophie moderne, auquel on puisse reprocher de semblables excès ? S'il existoit, les gens religieux l'auroient condamné avec horreur ; et sous quelles couleurs l'auriez-

vous peint ? Certes vous n'avez pas le droit de vous scandaliser, et d'accuser de *méchanceté* des écrivains pleins de droiture, qui critiquent sans ménagement des ouvrages corrupteurs; ce que vous appelez dans ce cas *manque de mesure*, est une franchise courageuse qui sera d'autant plus admirée un jour, qu'elle n'aura pas été commune.

ARISTE.

Voltaire eut de grands torts, mais aussi, quels talens !...

THÉOPHILE.

Si de grands talens donnoient le privilége d'avoir impunément une telle perversité, le génie, loin de mériter l'hommage et l'admiration des hommes, ne seroit plus qu'une puissance infernale et mal-faisante qui ne pourroit inspirer que l'effroi.

ARISTE.

Mais les dévots ne doivent-ils pas souffrir *comme des agneaux ?*

THÉOPHILE.

Je sens bien que vous désirez sincère-

ment cette perfection aux écrivains religieux ; sans doute, ils doivent supporter l'injustice sans aigreur et sans ressentiment, mais ils doivent défendre la vérité avec toute la force de leur raison et de leur caractère...

ARISTE.

On nous annonce de petits contes anti-philosophiques, cela est *effrayant*.

THÉOPHILE.

Je les crois fort médiocres; mais ils vaudront toujours mieux que certaines *nouvelles* philosophiques dont vous n'avez jamais osé parler, et pour cause!

ARISTE.

Et ces petits contes, de quel genre sont-ils ?

THÉOPHILE.

Moitié sentimental, et moitié plaisant.

ARISTE.

Plaisant !... cela n'est guère digne de la gravite de votre cause.

THÉOPHILE.

Vous m'avez cité Voltaire, me permettez-vous de vous rappeler quelques paroles de Tertullien, citées par Pascal ?

ARISTE.

Fort bien; vous vous comparez à Tertullien et à Pascal; je m'en souviendrai.

THÉOPHILE.

Cela fera un fort joli effet dans un *journal*, quoique vous sachiez bien que citer un auteur, ce ne soit pas *se* comparer à lui.

ARISTE.

Voyons donc la citation ?

THÉOPHILE.

La voici : « Il y a beaucoup de choses
» qui méritent d'être moquées et jouées;
» rien n'est plus dû à la vanité que la ri-
» sée, et c'est proprement à la vérité qu'il
» appartient de rire, parce qu'elle est gaie,
» et de se jouer de ses ennemis, parce
» qu'elle est assurée de la victoire : il est
» vrai qu'il faut prendre garde que les

» railleries ne soient pas basses et indignes
» de la vérité, mais, à cela près, quand on
» pourra s'en servir, c'est un devoir que
» d'en user ».

(*Lettres provinciales.*)

ARISTE.

Tertullien a dit cela ?

THÉOPHILE.

Et après avoir cité ce paragraphe, Pascal s'adressant à ses adversaires, ajoute : « Ne trouvez-vous pas que ce passage est
» bien juste à notre sujet ? j'ai exposé sim-
» plement vos passages sans y faire pres-
» que de réfléxions ».

(*Lettres provinciales.*)

ARISTE.

Et avec ces *risées*, ces plaisanteries, que devient *la charité chrétienne ?* vous scandaliserez les dévots austères.

THÉOPHILE.

Ecoutez encore Pascal :

« Etrange zèle qui s'irrite contre ceux
» qui accusent des fautes publiques, et

» non pas contre ceux qui les commettent !
» Quelle nouvelle charité qui s'offense de
» voir confondre des erreurs manifestes,
» et qui ne s'offense point de voir renver-
» ser la morale par ces erreurs ! Si ces per-
» sonnes étoient en danger d'être assassi-
» nées, s'offenseroient-elles de ce qu'on
» les avertiroit de l'embûche qu'on leur
» dresse ? et au lieu de se détourner de
» leur chemin pour l'éviter, s'amuseroient-
» elles à se plaindre du peu de charité
» qu'on auroit eu de découvrir le dessein
» criminel de ces assassins » ?

(*Lettres provinciales*, 11e. lettre.)

ARISTE.

Quel mal nous dirons de vos petits contes.

THÉOPHILE.

Ce sera de votre part une grande inconséquence, car ils sont fondés sur une morale qui est devenue la vôtre, et je suis sûr que vous, particulièrement, vous en approuverez tous les principes. Vous blâmez, ou vous méprisez du fond de l'âme tout ce qu'on y critique. Ah ! si vous re-

nonciez sincèrement à tout esprit de parti, vous seriez enfin d'accord avec vous-même, et combien votre talent y gagneroit !

ARISTE.

Et vous, mon ami, si vous aviez bien voulu ne pas faire tous ces rabâchages anti-philosophiques, vous auriez obtenu la bienveillance de tous les philosophes.

THÉOPHILE.

J'ai préféré votre estime à votre indulgence.

LA

FEMME PHILOSOPHE,

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLOIS.

AVERTISSEMENT.

La Nouvelle qu'on va lire n'est qu'une imitation d'un roman anglois qui parut il y a cinq ans, qui n'a point été traduit, et qui est intitulé *Edmond Oliver*, par Charles Lloyd, deux volumes. Cet ouvrage est estimablë sous tous les rapports : n'en voulant faire qu'une Nouvelle, j'en ai retranché beaucoup de personnages ; j'ai traduit presque littéralement les premières pages, j'ai changé tous les incidens, toutes les scènes du reste, et j'ai fait un dénouement tout-à-fait différent ; mais j'ai conservé la marche générale, les intentions morales, et tous les caractéres. Les personnages que j'ai fait agir se trouvent tous dans le roman anglois, et je les représente tels qu'ils y sont dépeints, à l'exception de *Fanny Miller* que j'ai substituée à une fille publique, qui, dans l'original, ne paroît que dans une taverne. J'ai copié, avec exactitude, le caractère de *Gertrude* (la femme philosophe), parfaitement tracé par l'anglais ; mais n'ayant point l'*élocution passionnée* qui distingue une femme philosophe, je n'ai pu faire parler convenablement *Gertrude*, qu'en empruntant des phrases tirées de plusieurs ouvrages célèbres d'un même auteur. Il m'a paru qu'il étoit plus délicat de ne point nommer cet auteur qui existe, afin de ménager sa modestie. Mais tous les discours de Gertrude, extraits de ces écrits philosophiques, seront en lettres italiques. Au reste, qui ne reconnoîtroit pas dans un ouvrage, écrit d'une manière

si vulgaire, ces passages insérés d'un auteur qui a certainement un style unique, et qui, vraisemblablement, le sera toujours.

Altérer, ou dénaturer le sens d'une phrase que l'on cite, est une absurdité méprisable qu'il est si facile de découvrir, que je n'imagine pas que l'on puisse m'en soupçonner; je n'ai rien fait de semblable dans toute ma vie, Les accusations vagues, dans ce genre, ne méritent pas qu'on y réponde. Cependant, si, par hasard, on doutoit de ma scrupuleuse exactitude, qu'on indique la phrase qui paroîtra suspecte, et alors, je répondrai, en citant l'ouvrage, le volume et la page.

On a fait l'honneur aux Nouvelles que je donne successivement depuis cinq ans, de les traduire dans plusieurs langues, à mesure qu'elles ont paru; mais j'ose me flatter qu'il n'existe pas un seul traducteur en Europe qui soit en état de traduire celle-ci, parce que les discours de Gertrude et de *Robert Doiley*, sont d'une si haute philosophie, que le célèbre Kant lui-même ne les comprendroit pas. On prétend que Newton disoit d'un de ses ouvrages, que *trois hommes*, seulement en Europe, pourroient l'entendre, chose qui parut admirable alors; mais Newton, avec tout son génie, ne put dire *nul ne pourra m'entendre*, et, de nos jours, tant d'auteurs auroient le droit (si la modestie le leur permettoit) de se vanter de cette gloire !..- Voilà, sans doute, le meilleur argument que l'on puisse faire en faveur du systême de la perfectibilité.

LA FEMME PHILOSOPHE,

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

EDMOND étoit fils unique d'un riche marchand de Glasgow, veuf depuis plusieurs années. La sœur de la mère d'Edmond avoit epousé le comte de Cathcart, dont elle eut deux filles; la cadette, nommée Gertrude, de l'âge d'Edmond, prit dès son enfance pour ce dernier un sentiment qui, se fortifiant avec les années, devint enfin une passion violente qu'Edmond partagea, mais qu'il n'osa déclarer, connoissant la hauteur et l'ambition du comte de Cathcart. Les deux amans, privés d'espoir, s'aimoient avec innocence, s'étourdissoient sur l'avenir, et jouissoient délicieusement du bonheur de se voir, et de la douce familiarité que les liens du sang autorisoient entr'eux, lorsque le comte annonça tout-à-coup qu'il alloit par-

tir et s'établir à Londres. Edouard, désespéré, s'affligeoit en silence; mais Gertrude, impétueuse autant que sensible, ne sut ni contraindre sa douleur, ni dissimuler son amour.

Elle avoit de l'esprit, une grande sensibilité, une imagination ardente; n'ayant jamais cherché à modérer ses sentimens, elle étoit entièrement dominée par ses goûts et par ses affections : trop vaine pour s'avouer à elle-même qu'elle n'avoit pas la force de résister à des penchans contraires à son devoir, elle avoit pris le parti de ranger dans la classe des préjugés tout ce qui s'opposoit à ses passions. Son amour pour Edmond lui demandoit le sacrifice des convenances et le mépris de l'autorité paternelle; ainsi elle dédaignoit le préjugé de la naissance, elle se promettoit de désobéir à son père; et loin de sentir qu'elle ne cédoit qu'à la passion, elle s'enorgueillissoit de cette manière de penser. Les foiblesses et les sophismes de l'amour n'étoient à ses yeux que les sages calculs d'une raison supérieure et d'un grand caractère, et ce fut ainsi qu'avec

une belle ame et des vertus, elle fit les premiers pas dans la route de l'erreur, non-seulement sans remords, mais avec autant d'orgueil que d'audace. La veille de son départ, elle eut avec Edmond un entretien particulier, et lui déclarant sa passion, elle lui jura (suivant l'usage) une éternelle fidélité. Edmond, plus timide, parce que l'amour n'avoit pas exigé de lui les mêmes sacrifices, et que par conséquent il conservoit encore des principes; Edmond, malgré sa joie et sa reconnoissance, fut effrayé des résolutions de Gertrude; mais cette dernière, dans un langage passionné, lui reprocha ses craintes; Edmond, séduit et transporté, rougit de voir une femme le surpasser en intrépidité; il admira le *courage* et *l'énergie* de Gertrude, et il répéta mille fois le serment de lui consacrer sa vie. Gertrude partit pour Londres, et, six mois après, Edmond fut envoyé par ses parens à l'université d'Oxford. Edmond, dans cette fameuse école, oublia Gertrude, et corrompit ses mœurs. Au bout d'un an il apprit une nouvelle accablante : son père mourut, et

laissa un testament par lequel il déshéritoit entièrement son fils, pour donner tout son bien à un parent éloigné. Edmont fut obligé de quitter l'université; ruiné, pénétré de douleurs et de remords, sans ressource, sans amis, abandonné de ses compagnons de débauche, le souvenir de Gertrude vint mettre le comble à l'horreur de sa situation. Dans un cœur égaré, mais sensible, le malheur ranime facilement un premier amour, c'est un lien qui rend la vie plus amère, mais qui du moins y r'attache. Sans aucune fortune, et avec une réputation flétrie par les excès les plus licencieux, Edmond savoit trop que Gertrude étoit perdue pour lui sans retour; mais il éprouvoit un charme indéfinissable à retrouver au fond de son ame un sentiment si vif et rempli d'innocence; l'amour et le repentir, en s'y confondant ensemble, s'y fortifioient mutuellement. Il sentoit avec joie que la source pure des plus douces émotions n'y étoit point épuisée; il lui sembloit qu'aimer encore Gertrude, c'étoit retourner à la vertu.

Edmond se rendit à Londres, sans autre projet que celui d'apercevoir encore une fois Gertrude, et ensuite de s'enrôler soldat, quand le peu d'argent qu'il possédoit seroit dépensé. Il loua une petite chambre dans un quartier retiré; il prit des informations sur Gertrude; il apprit qu'elle n'étoit point encore mariée; que le comte de Cathcart venoit de mourir, et que Gertrude, indépendante, maîtresse d'elle-même et libre encore, demeuroit dans la rue même que le hasard lui avoit fait choisir. Les gens sensibles donnent toujours au *hasard* un grand rôle dans leur histoire, ils en font une providence particulière; ils en tirent des pronostics, des présages; il n'en est point pour eux d'insignifians, dès qu'ils ont quelque rapport avec les objets de leurs affections. Se trouver établi dans la rue de Gertrude, n'étoit pas un événement qu'Edmond pût trouver simple et naturel; il en fut aussi frappé, aussi saisi qu'il auroit pu l'être, si Gertrude elle-même fût venue lui annoncer son pardon, et lui offrir sa main. Oui, s'écrioit-il, nous sommes nés l'un pour

l'autre; se retrouver ainsi, c'est être réunis par le ciel même. O Gertrude! avant d'oser prétendre à vous, je dois expier mes erreurs; mais rien ne me coûtera pour vous mériter!.... En prononçant ces paroles, les douces larmes du sentiment et de l'espérance inondoient son visage..... un léger incident venoit de lui rendre tout son bonheur. Au déclin du jour, il sortit pour aller dans la rue contempler la maison de Gertrude. Enveloppé dans un grand manteau, avec un chapeau rabattu sur les yeux, il fut s'établir sur une borne, et, les regards fixés sur l'habitation chérie de sa maîtresse, il passa deux heures dans cette attitude, quoiqu'il n'eût rien aperçu, et qu'il n'eut même pas le plaisir de voir s'entr'ouvrir la porte ou l'une des fenêtres. On étoit sur la fin de juin, le *watchmann* annonçoit *dix heures;* la nuit calme, mais sombre, ne laissoit plus distinguer les objets; on allumoit les réverbères, et Edmond, plongé dans la plus profonde rêverie, étoit toujours immobile sur sa borne, qui se trouvoit placée à l'angle d'une maison, de sorte qu'Edmond

avoit une rue derrière lui. Tout-à-coup il entendit marcher sur le trotoir de cette rue ; plusieurs personnes venoient de son côté, et il distingue le petit cliquetis que produisent sur la pierre unie des trottoirs, les talons d'une femme...... son oreille devient attentive ; on s'approche ; bientôt il entend le bruit d'une robe de taffetas ; ce bruit annonce une démarche leste et légère : c'est une jeune personne qui s'avance. Edmond s'émeut..... Un domestique, portant une lanterne, dépasse l'angle du mur auprès duquel Edmond est assis ; ce domestique est suivi d'une femme qui donne le bras à un homme ; sa robe flottante s'accroche à l'une des boucles de souliers d'Edmond ; il se lève en tressaillant ; la jeune personne, effrayée, fait brusquement un mouvement de côté, en s'écriant : Ah ! mon dieu, que j'ai eu peur !.... Au son pénétrant de cette voix, Edmond retombe éperdu sur la borne..... Il ne se trompoit pas, c'étoit en effet Gertrude. Il la vit rentrer dans sa maison. L'homme qui lui donnoit le bras, y entra avec elle ; cet homme avoit une tournure

jeune, brillante. Le malheureux Edmond, glacé par cette apparition, fixoit les yeux sur la maison de Gertrude; non plus avec délice, mais avec l'œil sombre et perçant de la jalousie. Tout le premier étage de la maison s'illumine subitement; Edmond vit entrer Gertrude et le jeune homme dans le salon; tous les deux ouvrirent une fenêtre, et s'assirent sur le balcon. Ils paroissoient s'entretenir avec vivacité. Edmond trouvoit dans leur attitude et dans tous leurs gestes l'expression de l'intelligence et de l'amour.... L'infortuné croyoit les entendre, et son imagination leur donnoit le langage le plus passionné!... Enfin, au bout d'une petite demi-heure, une belle voiture vide s'arrête devant la porte de la maison. Le jeune homme prend congé de Gertrude, il saisit une de ses mains et la baise, ensuite il sort, il monte dans la voiture, il met la tête à la portière, pour voir encore une fois Gertrude, qui lui dit *adieu*, en ajoutant : *à lundi*. La voiture part; Gertrude quitte la fenêtre qui se referme; les lumières s'éteignent. Edmont suit en idée Gertrude, qu'il suppose retirée dans sa

chambre à coucher. Infidelle! dit-il, va goûter le repos que j'ai perdu sans retour! mais le désespoir et la vengeance veillent à ta porte! ..... *A lundi*..... Non, *jamais!*..... si j'existe. Edmond, en disant ces paroles, entendit à côté de lui un profond gémissement. Oh! comme le soupir d'un infortuné pénètre au fond d'un cœur navré de douleur! comme il est accueilli par la touchante sympathie!...... Edmond se retournant : Qui es-tu, dit-il, toi qui parles dans ma langue, qui es-tu? A cette question, une figure de femme couverte de lambeaux déchirés, se traîne avec effort, et s'approche d'Edmond, en disant : *Je suis une infortunée!*...... Oh! viens, s'écrie Edmond, assieds-toi là, près de moi, nous pleurerons ensemble!...... La femme s'assied en fondant en larmes; Edmond la regarde, et à la lueur du réverbère, il distingua, malgré son effrayante pâleur, qu'elle étoit jeune et belle..... Réponds-moi, dit-il d'une voix entrecoupée; connois-tu le plus déchirant de tous les maux? as-tu aimé? — Oui, et je fus abandonnée!...... O compagne de malheur!

s'écria Edmond, en versant un déluge de pleurs!.... A ces mots, il tire de sa poche une guinée, et la lui donne. L'inconnue la reçoit d'une main tremblante. Homme généreux, dit-elle, ajoutez à ce bienfait qui me sauve la vie, celui de me dire votre nom. — C'est le nom d'un malheureux, d'un être obscur, oublié, trahi!...... — Il m'en sera plus cher; ne me refusez pas. — Edmond Olivier! — O Providence!.... En faisant cette exclamation, du ton le plus pathétique, l'inconnue tombe évanouie sur les genoux d'Edmond. L'embarras d'Edmond fut extrême; aussi touché que surpris, il se décide à ne point abandonner cette infortunée créature. Il étoit à deux pas de son logement; il prend dans ses bras l'inconnue sans connoissance, et la porte dans sa maison. On fut étrangement surpris de voir rentrer Edmond, chargé d'un tel fardeau. Son hôtesse étoit bonne et compatissante; elle applaudit à cette action. Edmond porta l'inconnue dans sa chambre, et la posa sur son lit. L'hôtesse et les servantes lui donnèrent les secours nécessaires; elle r'ouvrit les yeux en di-

sant : *Edmond Olivier!......* Mais bientôt on connut qu'elle n'avoit pas sa tête; on lui trouva de la fièvre. Il étoit minuit; il fut décidé qu'elle passeroit la nuit dans la chambre d'Edmond; une servante resta près d'elle. Edmond coucha dans un petit cabinet voisin. Aussitôt que parut le jour, Edmond se leva, et passa dans la chambre de l'inconnue; elle étoit toujours en délire. Un chirurgien vint la voir, et déclara que l'on ne pouvoit, sans exposer sa vie, la transporter dans un hôpital. Eh bien! dit Edmond, qu'elle reste ici, je la soignerai. En effet, sans calculer ses moyens, il lui donna une garde, et il invita le chirurgien à revenir deux fois par jour. Malgré le vif intérêt que lui inspiroit cette jeune infortunée, Edmond s'occupoit toujours de Gertrude, et de ses projets de vengeance, et sur-tout de l'idée de troubler le rendez-vous donné pour *lundi*, c'est-à-dire, le lendemain. Il sortit pour aller faire des questions dans le voisinage, sur Gertrude. La femme d'un épicier ne l'instruisit que trop de tout ce qu'il vouloit savoir; elle lui apprit

que Gertrude aimoit un beau jeune homme, nommé Robert Doiley; que quelques arrangemens de famille avoient retardé ce mariage, qui devoit se faire dans trois semaines. Edmond, désespéré, ne put savoir où demeuroit son rival; mais il se promit de l'attendre le lendemain à la porte même de Gertrude. Le soir, Edmond erra encore dans la rue et s'arrêta long-temps devant la maison de Gertrude; il ne vit rien, et il rentra chez lui à onze heures. La garde de l'inconnue lui dit que le chirurgien la trouvoit beaucoup plus mal, et qu'il jugeoit son état mortel. Edmond, profondément touché, s'approcha du lit de la malade, toujours sans connoissance, et dans l'intention de ne point se coucher, afin d'aller s'établir au point du jour, auprès de la maison de Gertrude; il dit à la garde de se reposer sur un canapé, et il s'assit auprès du lit de la malade. Au bout d'un moment la garde s'endormit. Edmond, les yeux fixés sur l'inconnue, la contemploit avec attendrissement. Infortunée, dit-il, c'est sans doute l'oubli, l'abandon d'un ingrat, qui te prive du

jour..... A travers les ombres de la mort, on voit encore sur ce visage défiguré, l'empreinte douloureuse d'une funeste sensibilité!...... Fleur languissante et flétrie par le souffle brûlant des passions, tu vas tomber avant le temps, tu n'as brillé qu'un matin; la courte durée d'un orage fut celle de ta vie!..... Descends en paix dans le seul asyle du repos!..... Un être plus malheureux que toi, un être sensible conservera ta mémoire obscure. Ai-je besoin de te connoître et de savoir ton nom, pour te plaindre et te pleurer?... Douce victime de l'inconstance, le triste Edmond n'est-il pas ton frère et ton ami? Ah! du moins, les larmes du sentiment couleront sur ton cercueil! Et moi, malheureux! privé d'un père qui me rejeta en mourant, trahi par ce que j'aimois, oublié de tout ce que j'ai connu, quelle main, sur mon lit de mort, soutiendra ma tête défaillante? je n'entendrai point alors les soupirs de l'amitié, et mon dernier regard ne rencontrera qu'un regard indifférent!..... A ces mots, la malade fit un léger mouvement, et, tout-à-coup,

r'ouvrant les yeux, elle tressaillit en voyant Edmond. O mon libérateur! dit-elle, le ciel, sans que vous le sachiez, vous a conduit; je pourrai, sinon m'acquitter avec vous, du moins vous révéler un secret important qui changera votre sort!.... Elle s'arrêta; elle parut vouloir parler; mais ses yeux se refermèrent, et elle retomba dans un profond assoupissement. Edmond, se rappelant le saisissement qu'elle avoit éprouvé lorsqu'il lui avoit déclaré son nom, ne put attribuer au délire de la fièvre ce qu'elle venoit de dire. En même temps, il lui étoit impossible de former la moindre conjecture sur un événement aussi extraordinaire; mais que m'importe? se disoit-il, Gertrude est ingrate, Gertrude ne m'aime plus; ah! son changement a fixé mon sort, nul événement désormais ne peut le rendre heureux.

A six heures du matin, Edmond descendit dans la rue; il se promena sur les trottoirs pendant plus d'une heure. Au bout de ce temps, il vit les fenêtres de Gertrude s'ouvrir, et un moment après,

elle vint s'asseoir sur son balcon. Elle paroissoit sortir de son lit; elle n'avoit, pour tout vêtement, qu'une robe de mousseline blanche, négligemment attachée; ses beaux cheveux, plus noirs que l'ébène, retombant en désordre sur son front et sur ses épaules, rehaussoient l'éclat de sa fraîcheur éblouissante. Edmond ne l'avoit jamais vue si belle. Uniquement occupé du bonheur de la contempler, il ne songea plus à se cacher. Gertrude l'aperçut, et le reconnoissant aussitôt : Edmond! s'écria-t-elle, mon cher Edmond!...... oh! venez, venez!...... Edmond, transporté, se précipite vers la maison; il frappe à coups redoublés, la porte s'ouvre; il s'élance dans le corridor (1), il franchit l'escalier, et Gertrude, qui vole à sa rencontre, se jette dans ses bras. Qui pourroit dépeindre le ravissement d'Edmond? Cet accueil touchant l'affranchit de sa jalousie, détruisit tout ses soupçons, dément, à ses yeux, tous les rapports du

(1) Communément les maisons anglaises n'ont point de cours.

voisinage; il ne lui reste plus que des remords. Il a pu soupçonner Gertrude, il a pu l'accuser! quel crime, quelle injustice irréparable!..... Lorsque Gertrude l'eut conduit dans son *parloir*, il se jeta à ses pieds. O Gertrude, s'écria-t-il, tant de bonté me confond, j'en suis indigne. Ah ! je n'ai jamais cessé de vous adorer ; mais..... Je sais, interrompit Gertrude en souriant et en le forçant de se relever, je sais que vous vous êtes permis, à Oxford, *quelques distractions*, et j'excuse facilement toutes les erreurs qui sont dans la nature. Mais parlons d'une chose plus importante : est-il vrai que votre père vous ait déshérité ? — Oui, par un testament fait dans sa dernière maladie, il a laissé toute sa fortune à John Summer, son premier commis, qui, comme vous le savez, n'étoit son parent qu'à un degré très-éloigné. — Et sous quel prétexte votre père a-t-il fait cette atroce injustice? — Aucun. — Il paroissoit vous aimer tant ! cela est inconcevable. Au reste, cher Edmond, j'ai de la fortune, j'ai des amis, et j'ose croire que vous comptez sur le cœur de

Gertrude. A ce discours, Edmond, pénétré, exprima sa reconnoissance, de la manière la plus passionnée. Gertrude l'écoutoit d'un air attendri, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on annonça Robert Doiley. Edmond, qui ne pouvoit plus voir en lui un rival dangereux, n'éprouva, à sa vue, que le chagrin d'être interrompu. Gertrude se leva : Monsieur Doiley, dit-elle en montrant Edmond, le voilà, je vous le présente ; vous imaginez facilement combien je suis heureuse de le revoir. Ces paroles, prononcées avec une aisance qui ressembloit à l'ingénuité, transportèrent Edmond. Gertrude avoit parlé de lui à M. Doiley, et de manière à lui persuader qu'elle seroit *heureuse* en le revoyant ! Quelle preuve d'amour et de fidélité ! quelle candeur ! Le jeune et brillant Robert Doiley n'étoit que le confident de Gertrude, peut-être, en secret, l'adoroit-il ; mais il connoissoit ses sentimens pour Edmond. Il ne pouvoit avoir la plus légère espérance. Telles étoient les réflexions d'Edmond, et telles devoient être les idées d'un jeune Irlandais nouvellement sorti de

l'université. M. Doiley s'avança vers lui en souriant. Edmond lui serra la main avec attendrissement. Gertrude sonna; on apporta le thé. Gertrude s'assit entre Edmond et Robert, tendant une main à chacun d'eux, et en disant d'un ton sentimental : Ah! que je suis bien placée suivant mon cœur! elle accompagna ces paroles du plus doux regard. Une larme brûlante tomba sur la main que tenoit Edmond, Gertrude fut émue, et soupira. Robert releva gaîment la conversation. Gertrude lui reprocha doucement son enjouement, et elle assura que, pour elle, *la tristesse philosophique étoit d'accord avec son être.* Robert lui répondit avec galanterie; il dit qu'elle avoit *une supériorité en disproportion avec la destinée de son sexe, et une puissance d'analyse qui concentroit, dans un même foyer, les élémens divers de la vie.* Ensuite on parla de littérature, et d'un ouvrage nouveau sur les femmes, Robert critiqua beaucoup; il ajouta que *lorsqu'on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel,*

et jeter sur sa ligne la poussière des aîles du papillon (1). Ce bon mot de Robert amena une dissertation sur les femmes et sur l'amour. Robert prétendit que *l'impulsion de la femme vers l'homme est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte ; raison qui se complique d'une multitude d'élémens divers dans nos sociétés ; élémens qui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe, et la durée de la poursuite de l'autre : espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne* (2).

Après cette savante dissertation, Robert, tout-à-coup, se mit à faire un éloge auquel on ne devoit pas s'attendre, celui de la naïveté. *Oui*, s'écria-t-il, *sans naïveté point de vraie beauté : la naïveté est de tous les états ; on est*

---

(1) Diderot, douzième volume de ses œuvres.

(2) Diderot. *Supplément au voyage de Bougainville.*

naïvement héros, naïvement dévot, naïvement beau, naïvement orateur, naïvement philosophe. (1). *On est un arbre, une fleur, une plante, un animal naïvement. Je dirois presque que de l'eau (en peinture) est naïvement de l'eau, sans quoi elle visera à l'acier poli ou au cristal* (2). Gertrude applaudit *naïvement* cette éloquente définition de la naïveté. Edmond garda le silence; on parloit une langue trop sublime pour lui; mais il regardoit Gertrude, il étoit content d'elle, et par conséquent, charmé de tout, et même des phrases qu'il ne comprenoit pas. Robert, après avoir montré toute sa philosophie et tout son esprit, parla de la promenade à cheval qu'il devoit faire avec Gertrude, après le thé. Alors Edmond prit congé de Gertrude, et sortit de chez elle le plus heureux de tous les hommes. Enivré de son bonheur, il fut y rêver en liberté

(1) *Naïvement* sot, *naïvement amphigouriste.*

(2) Diderot. *Pensées détachées sur la Peinture.*

dans le parc de Kensington, où il s'oublia jusqu'à la nuit. En rentrant chez lui, il retrouva l'inconnue malade dans le même état; il se coucha, et le lendemain, à dix heures, il vola chez Gertrude; elle l'attendoit et le reçut avec la même grace. Edmond, dont le saisissement et la timidité avoient, la veille, contenu les transports, montra beaucoup plus de confiance; il parla, avec enthousiasme, de sa passion et de ses espérances : après l'avoir paisiblement écouté, Gertrude prenant la parole : Mon cher Edmond, dit-elle, je vous ai aimé avec toute l'énergie qui est dans mon caractère, mais votre silence me persuada que vous aviez changé; je m'en affligeai avec une véhémence dont rien ne peut donner l'idée; car j'eusse été capable alors de vous tout sacrifier. J'étois prête à fuir en Ecosse avec vous, à braver, pour vous, tous les préjugés reçus, et la colère d'un père..... Eh! quoi donc, interrompit Edmond, effrayé de ce discours, ne m'avez-vous pas, hier, accordé mon pardon?..... Votre pardon, mon ami, reprit Gertrude, en aviez-vous

besoin? Ne sommes-nous pas invinciblement dirigés et maîtrisés par nos passions et par nos sensations? Se plaindre de l'inconstance, est, de toutes les injustices, la plus stupide. — Mais vous m'aimez toujours? — Je n'ai véritablement aimé que vous, et je sens que cette passion auroit pu faire le destin de ma vie..... — Grand dieu! est-il donc un obstacle?.... — Oui, mon cher Edmond, je ne suis plus à moi..... — Juste ciel, qu'entends-je, cruelle! vous êtes mariée? — Non, mais je me suis donnée....., sans amour, soyez-en sûr; l'estime, une grande conformité d'opinions, le besoin d'un attachement, le sentiment que j'inspirois, celui que je regrettois, voilà ce qui forma cette liaison. J'ai moins cédé à l'*entraînement* de la passion qu'à la reconnoissance; j'ai calculé *les chances* de bonheur que promettoit l'avenir. Ce ne fut pas dans les premiers momens de désespoir que me causa votre oubli; *honte à moi*, si, dans ce temps de douleur et de regrets, j'eusse été capable d'un tel effort; *pouvois-je alors conserver le don de*

de généraliser mes idées, de méditer des abstractions, de me séparer un moment de mes impressions, pour les analyser? On ne trouve que dans un premier penchant, *cette inépuisable source d'idées et d'émotions heureuses que l'amour jette, comme par torrens, dans la vie......... C'est une crise dévorante qui atteint toutes les destinées!* c'est *le complément de l'existence!.......* J'ai payé mon tribut, et je ne cherche plus de bonheur, que celui de l'*être aimant* qui s'attache à moi avec abandon. Je m'étourdis sur l'avenir, hélas! *Il faut perdre la vie en masse*! A l'époque où j'ai connu Robert Doiley, j'étois décidée à me donner la mort. *Les âmes passionnées qui s'abandonnent à leur nature ont besoin d'envisager cette ressource, pour ne pas se dépraver dans le malheur*. La profondeur de mes sentimens imprimoit à toute ma personne, je ne sais quoi de frappant, qui fixa sur moi l'attention de Robert. Au milieu des idées funestes qui m'occupoient, j'avois un courage extraordinaire : *On commence à se*

livrer à un excès par entraînement; mais, à son comble, il amène toujours une sorte de tension involontaire et terrible. Hors des lignes de la nature, dans quelque sens que ce soit, ce n'est plus la passion qui commande, mais la contraction qui soutient. Robert, par ses soins et par sa tendresse, répandit un baume salutaire sur les blessures de mon cœur; ma *tension involontaire* cessa; je ne fus plus soutenue par *la contraction*, et je tombai dans une douce langueur!..... Enfin, que vous dirai-je? n'ayant plus l'espoir de rendre heureux l'être que j'aimois, je me consolai de mon malheur, en faisant la félicité de celui qui n'existoit que pour moi; je cédai sans remords, je me donnois sans infidélité; mais vous êtes bien certain, j'espère, qne notre union *est parfaitement pure;* tous mes amis me rendent cette justice; le monde, dit-on, pense autrement; qu'importe son opinion? J'ai promis d'épouser Robert. Quelques arrangemens de famille le forcent à retarder ce mariage, objet de tous ses vœux; mais,

dans six semaines, je serai son épouse. Il connoît les sentimens que j'ai eus pour vous; trop grand, trop au-dessus des préjugés, pour être jaloux, il m'autorise, cher Edmond, à vous offrir un asyle. Nous vivrons ensemble sans nous craindre, sous la garde sacrée de la vertu, et les sentimens les plus vifs animeront notre existance, sans nous égarer et sans troubler notre repos.

Pendant cet étrange discours, Edmond, pétrifié, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur Gertrude, n'eut pas même la tentation de l'interrompre; l'excès de son étonnemeut le rendoit immobile... Il n'avoit pas compris la moitié de cette longue tirade, et l'air assuré de Gertrude, son sang-froid, son ton à-la-fois pédant, emphatique et nonchalant, lui causoient autant de surprise, que cette singulière déclaration. Comme il gardoit toujours le silence, Gertrude attribua l'état où elle le voyoit au saisissement d'une profonde admiration. Cher Edmoud, reprit-elle, cette franchise, ces procédés qui vous étonnent, ne sont que les résultats de la sensibilité unie à la phi-

losophie ; depuis notre séparation, mes idées se sont bien étendues, et.... Perfide, interrompit enfin Edmond avec l'accent de la fureur, vous me la faites détester, cette philosophie exécrable ! oh, que je la méprise ! elle a corrompu le cœur et gâté l'esprit de Gertrude ! ... Votre changement ne doit pas me surprendre ; j'ai mérité d'être oublié ! ... mais puis-je, sans mourir, voir Gertrude, sans pudeur, sans principes et sans délicatesse!... Gertrude, m'annoncer avec calme qu'elle a pris un amant ! Gertrude, infidelle et parjure, m'offrir un asyle chez le rival qu'elle me préfère ! .... Mais il n'est pas encore votre époux; vous n'avez pu prévoir le ressentiment d'un cœur sensible, profondément blessé ! .... Adieu pour jamais ! .... Je ne pourrai vous oublier ; mais je saurai me venger . ... A ces mots, Edmond se précipita vers la porte ; Gertrude, effrayée, voulut l'arrêter, mais Edmond la repoussa et sortit impétueusement.

Robert avoit dit qu'il retournoit chez lui, pour y prendre des chevaux; Edmond s'y rendit sur-le-champ : il entre, demande

à parler à Robert, et, seul avec lui, il lui déclare qu'il est son rival, et l'invite à le suivre.... Robert, étonné, propose une explication philosophique ; Edmond répond brutalement, et Robert se décide à le suivre. Ils furent dans un endroit écarté près du parc, et là, ils mirent l'épée à la main... Dans ce moment, passe un homme de bonne mine qui s'avance précipitamment vers les combattans, se jette au milieu d'eux et les sépare ; Edmond reconnoît Charles Silney, un jeune homme aimable et vertueux, avec lequel il avoit été intimement lié dans les premiers mois de son séjour à Oxford. Charles Silney, malgré la résistance d'Edmond, lui arrache son épée, le prend sous le bras et l'entraîne. Robert, très-satisfait de ce dénouement, tourne ses pas d'un autre côté et disparoît.

Charles emmène Edmond chez lui, et là, le questionne avec tant d'amitié, qu'Edmond céda sans effort au plaisir si doux d'ouvrir un cœur blessé, fermé depuis long-temps à la confiance ! Il fit le récit détaillé de ses fautes, de ses malheurs, de son amour et de ses peines.

Charles étoit riche, bon, sensible; il fut profondément touché de la situation d'Edmond, et devant partir le lendemain pour l'Italie, il lui offrit de l'emmener avec lui; Edmond accepta avec joie cette proposition. Charles devoit aller coucher à la campagne, à six milles de Londres, et desirant ne poi t se séparer d'Edmond, il conduisit ce dernier dans sa maison; car Edmond, avant de partir, vouloit revoir la malheureuse inconnue qu'il logeoit chez lui, et Charles que ce récit avoit vivement intéressé, monta, avec Edmond, dans la chambre où couchoit cette infortunée. Les deux amis la trouvèrent dans le même état, toujours privée de sa connoissance et de la parole: cependant le son de voix d'Edmond parut la ranimer un peu; elle se retourna, r'ouvrit les yeux, les éleva sur lui, et le sentiment et la joie se peignirent dans ses regards; mais perdant peu à peu cette douce expression, ils devinrent étonnés et fixes... Edmond lui parla, elle ne répondit rien et ferma les yeux. Edmond ne la quitta qu'avec un extrême attendrissement; il fut convenu avec l'hôtesse, que si l'inconnue

recouvroit la santé, elle resteroit en possession du logement d'Edmond, et qu'elle seroit nourrie à la table de l'hôtesse : sa pension fut payée d'avance pour un an.

Edmond quitta Londres, non sans penser douloureusement à la philosophe Gertrude, mais du moins avec la ferme résolution de tâcher de l'oublier. Charles avoit une sœur, veuve depuis deux ans, et nommée madame Melrose, qui logeoit avec lui dans sa maison de campagne. Madame Melrose, âgée de vingt-deux ans, étoit jolie, ingénue, douce et timide. Quelque préoccupé et même quelque affligé que puisse être un homme, il remarque toujours une jeune femme aimable. Edmond trouva madame Melrose charmante; en admirant sa douceur, sa simplicité et sa modestie, combien il maudissoit en secret la philosophie qui peut dépouiller une femme de tant de graces! . . . .

Les deux amis partirent le surlendemain : laissons-les voyager, et retournons à Londres.

Gertrude, instruite par Robert de tout ce qui s'étoit passé entre lui et Edmond,

fut d'abord très-alarmée ; peu de jours après, elle apprit avec plaisir qu'Edmond étoit parti pour l'Italie ; elle l'avoit aimé véritablement : mais séduite par la manière de penser de Robert, lui croyant un génie supérieur et la plus grande passion pour elle, la vanité et sur-tout les raisonnemens philosophiques l'avoient conduite beaucoup plus loin qn'elle n'avoit eu l'intention d'aller. N'ayant point caché à Robert ses premiers engagemens avec Edmond, elle avoit parlé de constance, de fidélité ; .... Robert avoit répondu, que ces *préceptes singuliers* étoient *opposés à la nature, contraires à la raison, et faits pour multiplier les crimes* ; que *rien n'est plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous, et qui commande une constance qui n'y peut être* ; que *l'on est en délire, si l'on croit qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux loix de la nature* (1).

---

(1) Diderot. *Supplément au Voyage de Bougainville.*

L'embarras de répondre, la honte de paroître respecter des préjugés vulgaires, empêchèrent Gertrude de contredire ces maximes qui, d'ailleurs, n'étoient pas tout-à-fait nouvelles pour elles ; car, avec un assez bon fonds de lectures philosophiques, elle avoit, depuis long-temps, les germes de la philosophie, une tête ardente, un desir effréné de célébrité, des passions impétueuses.....

Robert ne manqua pas de la louer à l'excès sur la supériorité de son esprit et sur la force de son caractère; Gertrude voulut se montrer digne de ces éloges flatteurs. On sait combien l'émulation accélère les progrès. Robert, admirant ceux de son aimable disciple, sut profiter de l'enthousiasme qu'il inspiroit... Gertrude, alors, eut un moment de foiblesse, elle laissa entrevoir quelques remords; mais Robert lui rappela les grands principes de la philosophie : *l'être fier*, lui dit-il, *l'être vertueux, ne doit obéir qu'à la morale universelle ! Que signifient ces devoirs qui tiennent aux circonstances, qui dépendent du caprice des loix et de la volonté des pré-*

tres, et soumettent la conscience de l'homme à la volonté d'autres hommes asservis, depuis long-temps, sous le joug des mêmes préjugés (1).? Robert ajouta que l'*adultère, et l'inceste même, ne sont point des crimes; que les législateurs qui sévissent contre ces prétendus crimes, sont des bêtes féroces qui battent la nature, et que la société qui se soumet à leurs loix, n'est qu'un ramas d'hypocrites, ou d'imbécilles en qui le préjugé a tout-à-fait étouffé la voix de la nature, ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits* (2).

Gertrude, enfin, perfectionnée par ces sublimes leçons, parvint à s'élever au-dessus de *tous les préjugés*, c'est-à-dire à ne vivre que pour le plaisir, et à se laisser entièrement guider par ses goûts. Elle avoit pris Robert pour amant, sans l'aimer; mais ensuite elle s'attacha passionnément à

---

(1) D'un ouvrage nouveau.

(2) Diderot.. *Supplément au Voyage de Bougainville.*

lui, quoiqu'elle eût dit le contraire à Edmond. Elle parla de mariage, Robert donna sa parole de l'épouser; mais sous différens prétextes, il éludoit de remplir cet engagement; et enfin il avoit déclaré qu'avant de se marier, il falloit absolument qu'il fît un voyage de six semaines dans ses terres. Les choses en étoient là lorsqu'Edmond partit pour l'Italie. Non-seulement Robert n'avoit jamais eu le projet d'unir son sort à celui de Gertrude, mais il avoit, depuis long-temps, le desir d'en épouser une autre : quoiqu'il aimât beaucoup la philosophie pour lui, il avoit calculé qu'une jeune personne, bien pieuse, et bien sincèrement attachée à tous *les vieux préjugés*, vaut mieux, *pour un mari*, qu'une femme philosophe : en conséquence, il retournoit dans le Devonshire, avec l'intention de demander en mariage la fille d'un de ses voisins, élevée à l'*ancienne manière;* elle avoit d'ailleurs une fortune considérable, et Gertrude, prodigue et dissipatrice, avoit déja prodigieusement dérangé la sienne. Gertrude, ainsi que toutes les femmes philosophes, aimoit par principes le luxe et la

parure ; elle savoit combien il est méritoire de contribuer *à nourrir* les ouvriers des manufactures ; elle *nourrissoit* beaucoup de marchandes de modes et de bijoutiers, et elle avoit contracté des dettes énormes, dont elle ne connoissoit pas la moitié, car elle oublioit toutes celles dont elle égaroit les mémoires. Cependant sa passion pour Robert augmentant chaque jour, elle prit à ce sujet une inquiétude vague qu'elle ne put surmonter ; et un soir qu'elle en étoit plus tourmentée qu'à l'ordinaire, elle lui écrivit un billet conçu dans ces termes :

« Je vous aime ; mais peu de temps s'est » écoulé depuis que ce sentiment règne en » mon ame ; il n'a pas encore renouvelé » mon être ; tous les sentiers ne m'offrent » pas encore la trace de vos pas ; chaque » jour n'est pas encore marqué pour deve- » nir à jamais l'anniversaire d'un de vos » accens ou de vos regards. J'ai dans la » vie, dans l'espace, dans ma pensée, des » retraites pour vous fuir. L'habitude et la » passion, ces deux pouvoirs en apparence » contraires, ne se sont pas réunis pour » m'asservir ; mais si vous laissez mon

» cœur se dire : Robert ne me quittera ja-
» mais, c'en est fait de moi-même.... Ce-
» pendant, comme le cœur de l'homme est
» indépendant de ses propres résolutions,
» je ne vous demande qu'un serment qu'il
» vous sera toujours possible de tenir. Si
» vous pressentez que votre ame est prête
» à se détacher de la mienne, jurez-moi
» qu'avant l'instant où je pourrois le dé-
» couvrir, vous me donnerez la mort....
» L'homme est un être passager qui im-
» plore la durée. Néanmoins, ô Robert,
» c'est la mort que je vous demande, si
» vous devez changer ; car alors, pour
» moi, la vie seroit déshéritée de tout ave-
» nir !.... Je vous ai prouvé mon amour,
» je ne m'en enorgueillis point. Quand
» toutes les facultés de mon cœur sont con-
» sacrées à un seul objet, qu'importent les
» combinaisons du hasard, qui offrent à ce
» dévouement des occasions de se prouver,
» plus ou moins éclatantes ? La passion se
» peint toute entière en elle-même, rien
» de ce qui en dérive ne peut l'égaler, et
» c'est à son foyer sublime que tous ses
» rayons doivent être sentis. Telles sont,

» ô Robert, les idées que m'inspirent la
» conviction solitaire d'une raison médita-
» tive, et les sentimens qui retentissent à
» mon ame. Adieu, j'attends votre ré-
» ponse ».

Les cœurs froids et les esprits médiocres comprendront peu de choses à cette lettre, ils appelleront cela du *galimatias;* mais les philosophes diront que c'est là le véritable ton de la passion; ils sentiront combien il y a de graces et de naturel dans cette manière d'écrire: ce n'étoit pas celle de Voltaire et de J. J. Rousseau, on n'a pris que leurs principes, et quant à leur style, il est reconnu que celui de leurs disciples vaut infiniment mieux. Robert ne répondit point. Au bout de deux mois, Gertrude apprit que Robert venoit de se marier. Pour surcroît de honte et de douleur, Gertrude, malgré ce qu'elle avoit dit sur la *pureté de sa liaison* avec Robert, n'ignoroit pas que, sous trois mois, elle seroit mère... A cette même époque, ses créanciers saisirent tous ses biens; elle fut obligée de quitter sa maison, et même de donner ses diamans et ses bijoux pour sauver

sa liberté ; tous ses domestiques, à l'exception d'une seule femme-de-chambre, l'abandonnèrent à-la-fois, et avec insolence, parce qu'il lui fut impossible de les payer entièrement. Brouillée avec la famille qu'elle déshonoroit, trahie par son amant, délaissée par de faux amis, insultée par des valets, dépouillée de tout, accablée d'ignominie, la malheureuse Gertrude, suivie de la fidelle Betzy, se réfugia dans un petit village aux environs de Londres. Malgré ses torts, sa détresse auroit dû lui rendre une famille. Ses parens eurent la bassesse et la dureté de n'offrir à cette infortunée, ni consolations, ni secours. On va dîner et souper chez ceux qui se conduisent ainsi, lorsqu'ils ont de bonnes maisons ; mais on les condamne, on les méprise, que leur importe ? Les gens heureux ne savent jamais ce qu'on pense et ce qu'on dit d'eux.

Les philosophes modernes enseignent qu'il est impossible de vaincre les passions violentes, ils se font même un mérite sublime de les porter au dernier degré d'extravagance et d'impétuosité ; néanmoins,

ces foibles esclaves de leurs penchans ne parlent que de la force de leur caractère et de leur *indomptable fierté*. Ils ne voient qu'un homme *médiocre* et sans *énergie*, dans celui qui, sachant se maîtriser lui-même, résiste avec persévérance, combat avec courage et triomphe en s'immolant à la vertu. Etrange déraison qui s'enorgueillit de ce qui devroit humilier, et qui, s'enthousiasmant pour la *liberté politique*, ne croit pas à la liberté morale, ou la méprise.

Les femmes foibles que la fausse philosophie n'a point corrompues, savent du moins qu'elles s'égarent lorsqu'elles quittent la route de la vertu, et le repentir peut les y ramener; mais une femme philosophe, *disciple de la nature*, méprise avec arrogance tous les devoirs qu'elle trahit; la religion ne lui paroît qu'une absurdité, et les sermens qu'une chimère et une folie. Elle dit: *Que l'homme d'un jour ne doit point enchaîner l'homme de toute la vie; que l'Etre tout-puissant et souverainement bon, n'a pas besoin que sa créature soit fidelle aux vœux imprudens qu'elle lui a faits*. Ainsi l'homme changeant conti-

nuellement de desseins, de desirs, de sentimens, et ne *pouvant vaincre ses passions*, ne peut sans extravagance *enchaîner son avenir*, et même, *l'homme d'un jour* est absous de droit lorsqu'il manque à la promesse qu'il a faite pour le lendemain; et comme la *nature* n'a jamais ordonné de résister à l'impulsion des sens et à l'amour, il en résulte que la chasteté n'est qu'une simplicité ridicule et même condamnable, puisqu'elle s'oppose *au vœu de la nature*; c'est ce que les philosophes, tout-à-fait sincères, ont solennellement déclaré, et ce que les principes des autres font conclure.

Gertrude, désespérée de la perfidie de Robert, et profondément humiliée de l'abandon de ses amis et de la perte de ses biens, n'éprouvoit aucun remords. Que pouvoit-elle se reprocher? n'avoit-elle pas suivi fidellement les mouvemens inspirés par la nature? Cette philosophie séule peut donner à une femme du calme et de l'effronterie dans le vice, et de la fierté dans le déshonneur. Mais cet orgueil insensé n'avoit pas la puissance de modérer un désespoir impétueux, et de consoler une ame

sensible. Gertrude ne vit plus rien dans l'avenir qui pût exalter son imagination, en enivrant son cœur d'illusions et de passion, et sa vanité de succès brillans; c'étoit pour elle une infortune entière et sans ressource; elle forma un projet sinistre qu'elle se promit d'exécuter aussi-tôt qu'elle auroit mis au jour l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Gertrude habitoit depuis deux mois sa triste retraite, lorsqu'un matin (le dix de janvier), la bonne Betzy entra dans sa chambre en lui présentant un bouquet; c'étoit le jour de la naissance de Gertrude, à laquelle cette attention rappela un souvenir douloureux, celui des hommages et des fêtes brillantes dont elle avoit jusqu'alors été l'objet à cette époque. Que fais-tu? dit-elle à Betzy en poussant un profond soupir; non, Betzy, non, désormais on ne doit plus me donner des fleurs... Va dans le petit bois, coupes-y une branche de cyprès, apporte-la-moi; voilà maintenant le symbole qu'il faut m'offrir.... Betzy, sans rien comprendre à ce langage, obéit. Cependant, l'air solennel et le ton sinistre de Gertrude, lui causoient une sorte d'effroi dont elle ne

pouvoit se rendre compte. Gertrude, comme toutes les personnes qui joignent à la sensibilité que nul principe ne modère une imagination ardente et dépravée, avoit l'esprit faux, et quelque chose d'emphatique dans le maintien; on eût cru, en la voyant, que sa douleur étoit feinte; mais par l'effet d'une longue habitude, l'exagération et l'affectation se trouvoient naturellement dans ses idées, dans son langage et dans ses manières. A force de prétendre à l'originalité et à la sublimité, elle étoit devenue de très-bonne foi, enthousiaste et bizarre.

Betzy descendit dans les champs. Madame Melrose, sœur de l'ami d'Edmond, retirée dans ce même village, se promenoit seule dans le bois; elle étoit auprès du cyprès, lorsque Betzy vint en couper une branche. Surprise de cette action et de l'expression de tristesse répandue sur le visage de cette jeune fille, elle l'interrogea. Betzy, naturellement très-communicative, dit beaucoup plus qu'on ne demandoit. Madame Melrose avoit entendu parler des égaremens de Gertrude; elle vit, par le récit naïf de Betzy, que cette infortunée étoit dé-

nuée de toute ressource, et réduite au désespoir, et elle résolut de l'aller voir le jour même, aussi-tôt que la nuit seroit venue, car elle vouloit cacher une démarche que beaucoup de gens auroient pu trouver imprudente. A six heures du soir, elle se rendit chez Gertrude, et prit le voisinage pour prétexte de sa visite. L'aimable figure de madame Melrose, l'expression angélique de douceur et de bonté qui embellissoit tous les mouvemens de sa physionomie, gagnèrent le cœur de Gertrude: elle montra une vive sensibilité; mais par une fierté estimable dans ce cas, elle n'eut pas l'espèce de confiance que madame Melrose desiroit obtenir; elle ne se plaignit point de son dénuement, ne parla que *des peines de son cœur;* elle déclara très-simplement qu'elle étoit au moment de devenir mère; elle gémit sans détour, de l'inconstance et de la trahison de Robert Doilcy: *Son ame*, dit-elle, *sa voix, son regard, s'emparèrent de mon être. Sans lui, il n'y a plus sur la terre, pour moi, que des couleurs effacées, des images confuses, des ombres errantes.* Il est si distingué par son

esprit, *son génie*, sa figure! Il a un *visage enchanteur* et du *charme dans la taille*(1). Lorsqu'au milieu d'un cercle, il me *saluoit la première, je me sentois fière de cette marque d'intérêt, comme si les moindres signes de sa faveur marquoient à chaque personne, son rang dans la vie*... Lorsqu'il *m'entouroit dans ses bras*, et que *j'avois la tête posée sur son sein, j'éprouvois je ne sais quelle émotion indéfinissable hors de l'existence, au-delà de ses bornes*... Pour mon repos, j'aurois dû le fuir, *mais je ne crus pas devoir briser son cœur par des vertus intempestives*... Il me disoit : *Pauvre créature! fille du ciel! tu es le bonheur, l'oubli de toutes les peines, la magie de la destinée*... Comment résister à ce langage séducteur!.. Mais dans notre dernière

(1) Ces louanges, données par une femme à son amant, auroient paru fort ridicules dans le siècle de madame de Lafayette, et du temps de Richardson; mais on ne connoissoit pas alors l'amour impétueux qu'on éprouve aujourd'hui. Voilà comme une femme *passionnée* doit s'exprimer.

entrevue, combien je le trouvai changé!... *ses yeux n'exprimoient ni l'entraînement, ni l'abandon*.... J'ai quitté Londres pour ne plus errer dans les lieux où j'étois aimée, *dans ces lieux où l'immobilité est là pour attester le changement de tout le reste*.... Ce que j'ai le *plus de peine à supporter, c'est l'absorbation et la fixation sur une seule idée... Enfin, j'ai manqué la vie, et j'ai décoloré mon existence.*

La pauvre madame Melrose, qui n'étoit pas une femme de génie, ne vit dans ce discours qu'un égarement déplorable, causé par l'infortune; elle eut la simplicité de croire que la philosophe Gertrude extravaguoit. Sa pitié s'en accrut; Gertrude la conjura de revenir; elle le promit, et tint parole. Le lendemain, elle trouva Gertrude assise à côté de son feu, et plongée dans une si profonde méditation, qu'elle n'en fut apperçue qu'au moment où elle l'embrassa. Je me livrois à *un enthousiasme rêveur*, dit Gertrude, *et je m'examinois moi-même avec une attention féroce*... Je voudrois vainement pouvoir goûter *la*

satisfaction qui donne la possession de soi, acquise par la méditation..... par une sorte d'abstraction dont la jouissance est cependant réelle, on s'élève à quelque distance de soi-même, pour se regarder, penser et vivre ; et comme on ne peut dominer aucun événement, on les considère tous, comme des modifications de notre être, qui exercent ses facultés et hâtent, de diverses manières, l'action de sa perfectibilité. Ce n'est plus vis-à-vis du sort, mais de sa conscience qu'on se place..... Eh bien ! interrompit madame Melrose en souriant, lorsque dans votre enthousiasme *rêveur*, vous examinant avec *férocité*, vous vous placez à quelques pas de vous-même, pour *regarder vos pensées*, n'êtes-vous pas un peu surprise, ma chère Gertrude? —Ah! sans doute, *je m'étonne moi-même de la constance avec laquelle j'analyse les affections du cœur !...*—Avant tout, ma chère amie, vous feriez bien de vous calmer... — Me calmer!... jamais. *Condamnée à la célébrité, sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire*

juger par mes écrits ... — Quoi! ma chère Gertrude, vous voulez devenir auteur? — Je voudrois faire l'*histoire des mœurs, de l'administration, de la littérature, de l'art militaire de tous les peuples*.. — Une femme, annoncer qu'elle fera l'histoire *de l'art militaire de tous les peuples!* ... — Oui, je ferai tout cela, et bien d'autres choses encore; *mais si les peines du cœur bornoient le cours de ma destinée, je voudrois qu'un autre accomplît le plan que je me suis proposé.* — Un autre! dites donc que vous en chargerez une académie toute entière, et, en outre, cinq ou six généraux d'armées; encore auront-ils bien de la peine à exécuter une si vaste entreprise. — Ce prodigieux travail ne seroit pour moi qu'un jeu; les charmes de l'étude pourroient seuls me distraire de mes peines, *ce sont les jouissances les plus douces qui restent sur la terre aux ames exilées de l'amour;* mais qui peut distraire d'un amour trahi? ... Cependant, il vaut mieux souffrir de l'inconstance; *l'ame alors est moins flétrie que si, sans événemens malheureux, la passion, por*

cela seulement qu'elle est, eût, au bout d'un certain temps, décoloré la vie, après être retombée sur le cœur qui n'auroit pu la soutenir.... L'amour !.... avant de mourir, je veux le peindre....— Quand vous aurez fait vos traités politiques et votre tactique universelle ? — Je peux tout entreprendre à-la-fois ; ma tête ardente et *mon ame orageuse* suffisent à tout ; oui, je peindrai l'amour brûlant, impétueux, enivrant, irrésistible, tel que l'éprouve une grande ame...Dans ces derniers temps, une *femme condamnée à mort avec son amant... présageant peut-être le terme où elle pouvoit perdre l'amour qu'il avoit pour elle, éprouvoit un sentiment féroce et tendre qui lui faisoit obtenir la mort comme une réunion éternelle*; et moi aussi, je suis capable de cette tendre férocité !... *Le sentiment enivre chaque instant, et tant qu'on ne voit, qu'on n'éprouve rien que par un autre, l'univers entier est lui, sous des formes différentes ; le printemps, la nature, le ciel, ce sont les lieux qu'il a parcourus*... Appaisez-vous donc, ma

chère Gertrude, interrompit madame Melrose effrayée de ce délire, songez à ce que vous dites ; comment voulez-vous qu'un amant puisse *parcourir le printemps, la nature et le ciel?*... M'appaiser ! s'écria Gertrude, m'appaiser ! quand je parle de l'amour !....— Mais, mon amie, sans vous retracer ici les préceptes de la religion, songez-vous que la saine philosophie nous enseigne qu'il est lâche et criminel de céder aux passions ?....— C'étoient Platon, Socrate, Marc-Aurèle, Epictète qui prétendoient cela ; *loin de moi ces axiomes impitoyables des ames froides et des esprits médiocres*..... Je n'ai pris pour maîtres qne les philosophes modernes ; et, comme le dit avec tant de charmes l'un de *mes* philosophes, *la sensibilité, espèce d'odorat d'une finesse exquise ; va chercher profondément dans la substance de tout ce qui s'offre à elle, ces émanations fugitives, mais délicieuses, dont la douce impression ne se fait sentir qu'aux seules ames dignes de l'éprouver* (1). *Dans quelque situation*

(1) D'Alembert. *Eloge de Despréaux.*

qu'une profonde passion nous place, jamais je ne croirai qu'elle éloigne de la véritable route de la vertu. J'aimois Robert avec idolâtrie, *avec abandon..... L'amour qui m'unissoit à lui ne peut égarer, ne peut rendre criminelle; il est au-dessus des lois, des opinions des hommes; il est la vérité, la flamme, le pur élément, l'idée première du monde moral; les sentimens qui vous animent tous, n'en sont qu'une empreinte effacée.* A ces mots, madame Melrose, véritablement inquiète de l'état de Gertrude, la conjura de se taire, et lui présenta un grand verre d'orgeat, qu'elle la força de boire, espérant que ce breuvage rafraîchissant calmeroit un peu l'effervescence de son sang enflammé. J'avoue cependant, reprit Gertrude, *qu'il n'y a que les hommes capables de se tuer qui puissent, avec quelqu'ombre de sagesse, tenter cette grande route de bonheur.....* Comment! s'écria madame Melrose, si l'on a de l'horreur pour le suicide, c'est une folie d'aimer? — Oui, et d'ailleurs, je regarde le suicide comme *un acte sublime....* —

Un acte sublime!..... — *Il y a quelque chose de sensible ou de philosophique dans l'action de se tuer, qui est tout-à-fait étranger à l'être dépravé.* — Quelque *chose de sensible?* Mais c'est tout le contraire, c'est l'acte du plus horrible égoïsme : abandonner et désespérer tout ce qui nous aime, que trouvez-vous donc de *sensible* à cela? D'ailleurs, nous voyons dans l'histoire, que les scélérats les plus fameux et les plus atroces se sont tués... Je sais bien que presque tous vos maîtres approuvent le suicide, et que l'un d'eux a dit : *Que les hommes qui se donnent la mort, par dégoût pour la vie, méritent presqu'autant le nom de sages, que celui de courageux* (1). Mais je n'ai jamais entendu dire que ce crime fût un *acte sublime*...... — *Les grands criminels peuvent être intrépides dans le danger, c'est une suite de l'enivrement, c'est une émotion, c'est un moyen, c'est un espoir, c'est une action; mais ces hom-*

(1) Helvétius. *De l'Esprit.* Voltaire aussi approuve formellement le suicide.

mes ne se tuent presque jamais (1) : *soit que la Providence n'ait pas voulu leur laisser cette sublime ressource, soit qu'il y ait dans le crime une ardente personnalité..... qui exclut les sentimens élevés..... Il est bon que les véritables scélérats soient incapables de cette action; ce seroit une souffrance, pour une âme honnête, que de ne pas pouvoir mépriser complètement l'être qui lui inspire de l'horreur.* — O ma chère Gertrude ! vous y penserez, et j'espère qu'à la fin vous sentirez combien ce langage est affreux, sur-tout dans la bouche d'une femme...... A ces mots, madame Melrose épouvantée, se leva; elle fit boire encore à Gertrude un verre d'orgeat; elle recommanda à Betzy de lui faire prendre toute la nuit du petit-lait, ensuite elle quitta Gertrude. Les jours suivans, madame Melrose rendit les mêmes soins à Gertrude : elle n'avoit que trop entrevu les funestes résolutions que formoit en secret cette infortunée, et la pitié, l'huma-

(1) Quand ils le peuvent, ils se font presque toujours.

nité, la religion inspiroient à madame Melrose le désir le plus vif de prévenir, s'il étoit possible, l'horrible catastrophe que les principes et la folie de la malheureuse Gertrude lui faisoient redouter. Un soir, en arrivant chez elle, madame Melrose vit du mouvement dans la maison, et Betzy, tout en larmes, lui conta que la vieille demoiselle, propriétaire de la maison, renvoyoit Gertrude, sans pitié et sans délai, parce que cette dernière n'avoit pu payer un terme échu du loyer. Madame Melrose fut trouver miss Brigitte (c'étoit le nom de la propriétaire); elle paya la somme due; mais miss Brigitte persista, avec beaucoup d'aigreur, dans la résolution de renvoyer Gertrude : elle ajouta que ses principes et l'intérêt de sa réputation ne lui permettoient pas de garder chez elle une personne non mariée, *dans la situation* où se trouvoit Gertrude. Cette austère miss Brigitte avoit quarante-six ans, et un visage qui, dès l'âge de vingt-cinq, avoit mis *sa réputation* à l'abri de tout malheur. Madame Melrose, indignée, se leva, quitta brusquement la prude miss Brigitte, et fut dans

là chambre de Gertrude; cette dernière, immobile et consternée, étoit assise auprès d'une petite table, tandis que Betzy, en pleurant, faisoit ses paquets. Gertrude éprouva un mouvement d'humiliation et d'embarras, en voyant paroître madame Melrose; accoutumée, depuis son enfance, à placer son bonheur dans l'admiration des autres, son orgueil repoussoit la pitié; ce doux sentiment, lorsqu'il se rapportoit à sa fortune actuelle, loin d'être pour elle une consolation, lui paroissoit presqu'une insulte. Madame Melrose vint se jeter à son cou; Gertrude, dont l'âme étoit naturellement grande et sensible, fut profondément touchée; mais l'exaltation de la vanité, et une multitude d'idées fausses, ne lui permettant pas de se livrer à ce qu'elle éprouvoit, elle voulut se montrer impassible, et affectant de sourire : je vais me rendre à Londres, dit-elle. Non, non, interrompit madame Melrose, vous allez venir chez moi, vous y resterez jusqu'à ce que vos affaires soient arrangées, six mois, un an... Y pensez-vous, reprit Gertrude avec une extrême émotion, vous savez l'état où je

suis... — Eh bien, vous ferez vos couches chez moi, je vous soignerai, je ne vous quitterai point, et quand votre santé sera parfaitement rétablie, nous nous occuperons, l'une et l'autre, de vos affaires. A ces mots, deux larmes s'échappèrent des yeux de Gertrude; mais ces larmes se séchèrent aussitôt, en voyant Betzy s'élancer aux pieds de madame Melrose, en s'écriant : Ah! madame, vous nous sauvez la vie!..... Cette action, qui donnoit tant d'importance au bienfait de madame Melrose, blessa l'orgueil de Gertrude. Etes-vous folle, Betzy? dit-elle d'un ton sec. La pauvre Betzy se releva avec une sorte de confusion; et Gertrude, se tournant vers madame Melrose, la remercia froidement, et parut persister dans le dessein de retourner à Londres. Madame Melrose, sans l'écouter, dit à Betzy d'aller chez elle chercher sa voiture. Betzy ne se fit pas répéter deux fois cet ordre, elle sortit en courant, et madame Melrose, embrassant tendrement Gertrude, lui parla avec tant d'amitié, que Gertrude, enfin, accepta sans peine ses offres touchantes.

Gertrude, en admirant la bonté de madame Melrose, fit des réflexions qui la confirmèrent dans l'affreux projet qu'elle avoit formé ; elle laissoit croire, par vanité, qu'elle espéroit pouvoir arranger ses affaires, mais au fond, elle pensoit qu'elle étoit ruinée sans ressource, et qu'alors, après ses couches, elle se retrouveroit dans la plus profonde misère, et avec un enfant !.. Elle imaginoit bien que la sensible madame Melrose ne l'abandonneroit pas; mais elle ne pouvoit supporter l'idée de lui être à charge et de ne subsister que par ses bienfaits. Non, non, se disoit-elle, il vaut mieux se délivrer de tant de peines et d'inquiétudes; il vaut mieux montrer un grand caractère et laisser des regrets, que traîner une vie obscure dans une situation subalterne, et s'exposer à souffrir les humiliations inévitables dans une telle destinée. Madame Melrose est bonne et généreuse, je lui léguerai mon enfant, et ce sera d'une manière si solennelle, que, pour l'intérêt même de sa propre gloire, elle ne pourra jamais abandonner cette innocente créature. Cette idée frappa tellement Gertrude, qu'elle écarta

de son imagination tout ce qui pouvoit du moins la faire hésiter : elle ne songea plus qu'à former le plan de sa mort, à préparer une scène dramatique, à se représenter l'effet qu'elle produiroit; elle jouissoit d'avance de l'étonnement, de l'admiration qu'elle inspireroit; elle pensoit, avec enthousiasme, qu'elle n'avoit plus que ce moyen de fixer sur elle tous les yeux, et de rendre son nom à jamais célèbre; et victime de l'orgueil, elle se préparoit sans terreur à s'immoler, parce qu'elle s'occupoit uniquement de ce qui pouvoit flatter sa vanité. Fixer son cœur et son esprit sur une seule pensée, employer toute son imagination à l'embellir et à lui donner de l'éclat et de l'élévation, telle est la folie de tous les sentimens véhémens et de toutes les passions, et la cause funeste de nos égaremens les plus coupables. Ainsi que les personnes bornées, les gens passionnés ne voient qu'une seule face de l'objet qui les frappe; la passion n'élève l'esprit que par secousses inégales, elle ne l'agrandit point; elle donne souvent de la profondeur sur un point seulement, elle ne donne jamais l'étendue.

Madame Melrose n'ignoroit pas que Gertrude étoit proche parente de ce jeune Edmond qu'elle avoit vu avec intérêt, et qui voyageoit avec son frère; et Gertrude savoit qu'Edmond, après avoir fait, avec Charles Silney, le voyage d'Italie, revenoit dans sa patrie, et qu'on l'attendoit incessamment. Gertrude pensoit toujours à Edmond avec attendrissement, elle désiroit qu'il pût être présent à la scène terrible qu'elle méditoit, certaine de regagner toute son estime, et de lui laisser d'elle un souvenir ineffaçable. Gertrude s'étoit aperçue que madame Melrose parloit d'Edmond avec plaisir; elle imagina facilement qu'elle pourroit s'attacher à lui; cette idée blessoit son orgueil, quoiqu'elle aimât madame Melrose. Si je pouvois me décider à vivre, se disoit-elle, quel seroit mon rôle avec ces deux personnes, Edmond ayant pour moi tout le mépris d'un amant outragé, et madame Melrose éprouvant les inquiétudes de la jalousie? Il faut mourir, tout me l'ordonne : je montrerai un héroïsme si rare dans une femme, et un courage si sublime, que je ferai renaître dans le cœur

d'Edmond des sentimens que madame Melrose n'obtiendra jamais.

Madame Melrose, à la recommandation de son frère, alloit quelquefois à Londres voir cette infortunée recueillie par Edmond, et qu'il avoit laissée mourante et sans connoissance dans son logement. Après une longue maladie, elle avoit enfin repris la santé et toutes ses facultés. Elle demanda Edmond, et parut affligée en apprenant qu'il étoit en Italie. Elle lui écrivit pour le remercier avec les plus touchantes expressions de la reconnoissance, et pour lui annoncer qu'elle avoit un important secret à lui révéler, mais qu'elle ne pouvoit le confier à la poste, et qu'elle attendroit son retour pour le lui dire de vive-voix. Cette jeune personne s'appeloit Fanny Miller; elle étoit plongée dans une profonde mélancolie; et quoiqu'elle parût vivement touchée des bontés de madame Melrose, elle refusa constamment de lui conter son histoire.

Cependant, madame Melrose mettoit tous ses soins à distraire Gertrude de sa douleur, et sur-tout à la ramener aux idées religieuses; mais elle n'avoit nul ascendant sur elle. Gertrude l'aimoit, elle estimoit

son caractère, et en même temps elle ne faisoit aucun cas de son esprit. Une femme qui n'admiroit que la sagesse et la vertu, qui craignoit les passions, et qui pensoit que la raison doit en garantir, ne pouvoit paroître, aux yeux de Gertrude, qu'une personne excessivement médiocre.

Un jour que madame Melrose essayoit, avec ménagement, d'inspirer à Gertrude quelques sentimens de repentir, Gertrude lui répondit que *l'être qui n'a jamais fait de mal à personne, est exempt de fautes au tribunal de sa conscience;* mais, reprit madame Melrose, croyez-vous que nous ne soyions sur la terre que pour n'y pas nuire? Gertrude convint que ce qu'elle venoit de dire n'étoit pas fort réfléchi; elle ajouta qu'elle avoit toujours été bienfaisante, et suivant l'usage des philosophes, elle fit un long éloge de *son âme* et de *ses qualités naturelles*. Cependant, dit madame Melrose, pouvez-vous raisonnablement vous flatter de n'avoir jamais fait de mal par vos discours si peu ménagés et si hardis? Lorsque vous parlez de l'amour avec tant d'enthousiasme, croyez-vous qu'une

jeune personne, foible et sans expérience, puisse vous écouter sans danger?... Quand vous soutenez que le suicide est une *action sublime*, comment ne craignez-vous pas d'être entendue de l'infortuné, tenté déjà de s'ôter la vie? ne frémissez-vous pas en pensant que vous le déciderez,... que c'est vous qui aurez fait verser le sang qu'il répandra, et que sa malheureuse épouse et ses enfans désolés vous accuseront, avec justice, d'avoir été son assassin?.... Gertrude répondit qu'elle ne s'exprimoit ainsi que tête-à-tête avec son amie, et je ne crois pas, ajouta-t-elle avec un sourire dédaigneux, que de tels discours soient dangereux pour vous. Cette opinion m'honore, reprit madame Melrose, et je vous en remercie. L'orgueilleuse Gertrude sourit encore. Madame Melrose hasarda de lui parler de religion, et Gertrude répondit nettement, que *la religion est presque toujours destructive des qualités naturelles* (1)..... *Les qua-*

(1) Cette phrase n'est pas française; mais on a déjà dit que tel est le langage actuel de la haute philosophie.

lités naturelles développées par les principes, par les sentimens de la moralité, sont de beaucoup supérieures aux vertus de la devotion. — Mais quelles vertus naturelles sont donc supérieures à celles que donne la piété? sont-ce la tempérance et la chasteté?..... — Oh! ces vertus-là ne sont point dans la nature : nous ne les comptons point. — Et le pardon des injures? — Est une lâcheté : les grandes âmes sont vindicatives. — L'humilité? — L'humilité est une platitude. Plus on est fier de ses vertus, plus on s'estime soi-même, plus on est grand. — Vous me forcez de [illegible]enir que tous les philosophes sont d[illegible]ros. Du moins, vous nous accorderez la patience et la résignation dans le malheur? — La résignation, dans ce cas, est une foiblesse méprisable. Qui peut s'affranchir, doit briser sa chaîne. La mort délivre de tout. — Et la modération? — C'est l'insipide vertu des esprits médiocres. — La charité? — Elle n'est rien auprès de notre bienfaisance. Enfin, on peut dire, contre la dévotion, que *par-delà ce qui est commandé, tout ce qu'on refuse est légitime; la justice dé-*

gage de la bienfaisance; la bienfaisance de la générosité; et contens de solder ce qu'ils croient leurs devoirs, s'il arrive une fois dans la vie, où telle vertu clairement ordonnée exige un véritable sacrifice (1).... — Mais, ma chère Gertrude, vous dites là des choses incompréhensibles. Est-il donc une plus grande générosité, que celle de rendre le bien pour le mal? est-il une *bienfaisance* plus touchante que celle de donner tous ses biens aux pauvres, et de dévouer sa vie entière aux infortunés? Voilà les actes d'une *charité* parfaite; ils ont été communs dans tou[illegible]siècles; pouvez-vous en citer autant à[illegible]re de la philosophie? La religion a rendu la plus sublime bonté si vulgaire, qu'à peine la remarquons-nous. Qu'eussent dit les anciens sages, s'ils eussent vu, parmi eux, des femmes de tout âge s'associer pour s'enfermer, à jamais, avec des moribonds et des pestiférés, afin de les soigner? Quel eût été leur étonnement et leur admiration? Parce que ces miracles de la

(1) Je me suis assurée, en lisant l'*errata* de l'ouvrage, qu'il n'y a nulle faute d'impression dans ce passage inexplicable.

charité chrétienne sont communs, devons-nous les voir sans émotion et sans vénération?.... — *Il est des biens, des services, des condescendances de tous les instans qu'on n'obtient jamais de ceux qui, ayant tout réduit en devoir, n'ont pu dessiner que les masses.* — Je vous défie de me citer un service que l'on ne soit pas en droit d'attendre de l'homme religieux. Il est vrai qu'une femme pieuse n'aura point de condescendance vile et criminelle: par exemple, elle ne favorisera pas un commerce adultère... — Pour moi, je crois que *celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvemens; celui qu'on pourroit trouver, pour ainsi dire, une créature moins rationnelle, tant il paroît agir involontairement, et comme forcé par sa nature; celui qui exerce toutes les vertus véritables sans se les être nommées à l'avance, et se prise d'autant moins, que ne faisant jamais d'effort, il n'a pas l'idée d'un triomphe: celui-là est l'homme vraiment vertueux.* — Je suis étonnée qu'une grande

métaphysicienne comme vous, confonde ainsi la *vertu* avec la *bonté* parfaite, ou plutôt la bonté idéale. La vertu suppose toujours un effort et un combat, c'est pourquoi les anciens l'ont ingénieusement représentée sous les traits de *la force.* Mais quel est donc cet être qui, pour ne faire que des actions vertueuses, n'a *jamais besoin de consulter ses devoirs?* où l'avez-vous rencontré? L'évangile dit: Que *Dieu seul est bon;* parce que lui seul l'est sans effort et par son essence divine; mais pour nous, croyez-moi, nous avons besoin de loix positives; et s'il faut du courage pour les suivre, cet effort nous fait sentir l'imperfection de notre nature, comment pourroit-il nous enorgueillir? D'ailleurs, chaque chrétien s'applique ces belles paroles d'un des pères de l'Eglise: *Quand Dieu couronne vos mérites, il ne couronne que ses dons*(1). Enfin, permettez-moi de vous citer, sur ce sujet, une réflexion qui me paroît assez frappante:

« Celui qui n'est guidé que par la seule

(1) Saint-Augustin.

» humanité, se permet dans la pratique
» de la bienfaisance, de *préférer*, et par
» conséquent, *d'exclure* à son gré, sui-
» vant ses goûts et ses répugnances; il
» choisit ses bonnes actions. Celui que la
» religion inspire, saisit toutes les occa-
» sions qui se présentent de faire le bien :
» rien ne lui répugne, rien n'est au-dessus
» de son zèle et de ses forces; il ne cède
» point à un attrait particulier, à un instinct
» aveugle; il obéit à des loix positives, in-
» dispensables et sacrées, et même s'il étoit
» forcé de choisir entre deux bonnes ac-
» tions, il préféreroit, sans hésiter, la plus
» difficile à faire; la plus pénible, parce
» qu'il sait qu'elle est la plus méritoire, et
» que d'ailleurs peu de gens s'en charge-
» roient (1) ».

Jugez donc s'il est possible de comparer avec justice, l'utilité de la *bienfaisance* philosophique à celle de la *charité chrétienne!* Cet entretien ne fit aucune impression sur l'esprit de Gertrude : on est

(1) La *Philosophie chrétienne*, par l'auteur de cette Nouvelle.

si profondément attaché à une *morale* qu'on a composée soi-même, d'après ses goûts et son caractère, qu'il n'est plus possible de l'abjurer que lorsque les passions s'affoiblissent, ou lorsqu'une funeste expérience en a fait connoître la fausseté et les horribles conséquences.

Au commencement de la semaine suivante, Gertrude sentit les douleurs de l'enfantement, et mit au monde une fille. Une nourrice, choisie par madame Melrose, prit soin de l'enfant. Gertrude demanda, avec instance, que la nourrice et l'enfant restassent chez madame Melrose, jusqu'à ce qu'elle fût en état de sortir. Madame Melrose y consentit, quoiqu'elle n'ignorât pas combien cette condescendance seroit blâmée par toutes les prudes du village, animées par miss Brigitte; les amis même de madame Melrose n'approuvoient pas son extrême bonté pour une personne déshonorée avec tant d'éclat. Je sens, leur répondit madame Melrose, que cette indulgence, à mon âge, pourroit me faire tort, si j'avois eu d'ailleurs une conduite légère; mais j'ose dire que j'ai tou-

jours montré tant de prudence et de réserve, qu'il est impossible d'attribuer à un manque de décence et de principes, tout ce que je fais pour cette infortunée. Je n'ai pu voir, sans pitié, le délaissement et le profond désespoir de cette jeune et belle créature; malgré ses fautes et ses erreurs, je suis certaine que son âme n'est point corrompue: elle a conservé de la noblesse et de la sensibilité; enfin, j'ai pris pour elle l'amitié la plus tendre, et la religion même m'ordonne de la plaindre, de la secourir, de faire tout pour l'éclairer : quelles promesses ne fait-elle pas à celui qui pourra ramener une âme égarée dans le chemin de la vertu!....

Ces sentimens rendirent inutiles tous les efforts que l'on fit pour détacher madame Melrose de la malheureuse Gertrude. Cette dernière commençoit à se rétablir, et s'étoit déjà levée une fois, lorsque madame Melrose reçut un billet de son frère, daté du port où il avoit débarqué : il lui mandoit qu'il suivroit de près sa lettre. En effet, il arriva le lendemain, en annonçant qu'Edmond viendroit le jour

suivant. Edmond étoit resté à Londres, pour y voir Fanny Miller, cette jeune personne qu'il avoit laissée dans son logement. Il éprouvoit une extrême curiosité d'apprendre enfin cet important secret qu'elle devoit lui révéler. Fanny fondit en larmes en revoyant son bienfaiteur; et pressée par lui de s'expliquer : je sais mieux que personne, lui dit-elle, combien vous êtes généreux ; cependant j'ai besoin que vous me promettiez de ne point solliciter toute la rigueur de la justice contre le crime que je vais vous dévoiler..... Un crime ! interrompit Edmond avec émotion !... Oui, répondit Fanny; mais un crime dont je ne suis point complice. Parlez sans crainte, reprit Edmond, et s'il est question de pardonner, comptez sur moi. Ecoutez-moi donc, dit Fanny : pour vous instruire parfaitement, je suis forcée de vous conter mon histoire ; mais j'abrégerai ce récit autant qu'il me sera possible.

Je suis née à Glascow, d'une famille de négocians, ruinée par différens malheurs. A dix-sept ans, je perdis mes parens : j'avois reçu de l'éducation, mais

n'ayant nulle ressource au monde, je fus obligé de vivre de mon travail. Je me plaçai chez une marchande lingère, parente de John Summer, le premier commis de feu votre père. Ce jeune homme qui, sous un extérieur agréable, cachoit l'ame la plus noire, parut s'attacher à moi; il séduisit sans peine un cœur sensible et crédule; il prétendit que de puissantes raisons de famille l'empêchoient de m'épouser; il me fit les sermens les plus solennels pour l'avenir, et je consentis à quitter la maison où j'étois, pour aller m'établir dans un appartement plus près de lui, et par conséquent dans le voisinage de la maison de votre père. Au bout de quelques mois, Summer me détermina à partir pour Londres, en me promettant qu'il m'y rejoindroit promptement, et qu'alors il m'épouseroit : il fut convenu qu'un de ses amis, qui partoit sous huit jours, se chargeroit de moi, et me conduiroit à Londres, chez une tante de Summer, qui, disoit-on, m'attendoit et me recevroit comme une nièce chérie. Quelques jours après, Summer un matin vint chez moi;

il étoit dans une grande agitation : il me dit que, pour une affaire qui exigeoit un profond secret, et qui ne le regardoit point, il avoit besoin de mon logement pour vingt-quatre heures, et il me demanda d'aller passer ce temps chez une personne de ma connoissance. J'y consentis. Ce mystère m'inquiéta d'autant plus, que depuis long-temps je remarquois dans Summer un changement frappant ; il étoit sombre, agité, distrait et rêveur. Pour éclaircir mes soupçons, je résolus de demeurer secrètement dans mon appartement. Je restai cachée dans un petit cabinet dont la porte vitrée, couverte d'une gaze, donnoit dans ma chambre, et je fermai soigneusement les verroux intérieurs de cette porte. Ce cabinet avoit une autre issue par laquelle je pouvois entrer et sortir sans être apperçue. Sur le soir je vis paroître Summer tenant une lumière ; il la posa sur un secrétaire, dont la partie supérieure étoit ouverte ; le bas formoit une armoire fermée, et dont j'avois gardé la clef. Summer se promena dans la chambre ; il avoit l'air égaré, de temps en temps il regardoit à

sa montre. Au bout d'une demi-heure, un autre homme entra, il s'appelle Blomer, c'est un homme de loi. Summer et lui s'assirent auprès du secrétaire, et Summer prenant la parole : il se meurt, dit-il, et ne passera pas la nuit (il parloit de votre père); nous n'avons plus de temps à perdre; avez-vous fait le testament ? Oui, répondit Blomer, et j'ai parfaitement imité la signature : la voici; et il lui présenta la fausse pièce. Voyons, dit Summer, l'original et le *modèle* que je vous ai donnés. A ces mots, Blomer tire un porte-feuille de sa poche qui renfermoit ces deux papiers; il l'ouvre, pour les jeter sur le secrétaire; les papiers ployés tombent, de manière qu'ils entrent dans une fente, et disparaissent, parce qu'ils tombèrent dans le bas-d'armoire dont j'avois la clef. Ils essayèrent en vain de l'ouvrir; ils étoient pressés. Il faut, dit Summer, en parlant du faux testament, que j'aille mettre cette pièce à la place de celle que j'ai prise; ensuite je reviendrai avec un serrurier r'ouvrir cette armoire, et si, comme je n'en doute pas, j'y re-

trouve le testament original et le modèle écrit de ma main, je vous donnerai le prix convenu. Blomer insista pour avoir sur-le-champ cinq cents guinées, argent comptant, et l'obligation par écrit du reste. Après quelque résistance, Summer céda : il donna l'argent, ensuite il sortit avec son complice. Summer voulant revenir sous trois quarts-d'heure, n'éteignit point la lumière : il la posa dans la cheminée.

Saisie d'horreur de tout ce que je venois d'entendre, je me hâtai d'entrer dans la chambre aussi-tôt que Summer fut parti. J'ouvris le bas-d'armoire, j'y trouvai les deux papiers : l'un étoit le véritable testament de votre père, par lequel il vous institue son unique héritier, l'autre étoit le modèle du faux testament, écrit de la main de John Summer, et dans lequel vous êtes déshérité en sa faveur. Il avoit prêté le vrai testament afin que la signature fût parfaitement imitée, en exigeant de Blomer de lui rapporter ces pièces, afin de les brûler lui-même ; mais la Providence qui déjoue les mesures les mieux concertées du crime, rendit inutile ce complot abominable, et

par l'incident le plus frivole. Je refermai soigneusement l'armoire, je mis les papiers dans ma poche, et je sortis de la maison. Accablée de douleur, je réfléchis au parti que j'avois à prendre; j'avois la foiblesse d'aimer encore l'homme dont je détestois le caractère; je me flattai que je pourrois le ramener à la vertu; je lui écrivis que je voulois lui parler; il ne vint point; votre père étoit mort. On produisit le faux testament qui fut reconnu valable. Summer, occupé à recueillir cette immense succession, m'écrivit qu'il ne pouvoit disposer d'un moment, et m'ordonna impérieusement de partir pour Londres, comme j'en étois convenue avec lui; il renouveloit la promesse de me rejoindre incessamment. Son ami vint me presser : il m'entraîna; je partis bien décidée à ne jamais m'unir à Summer, si je ne parvenois pas à l'engager à vous restituer, de quelque manière, ce qu'il n'avoit acquis que par un forfait. Il fut sans doute étrangement surpris en ne retrouvant pas les papiers dans l'armoire, il est vraisemblable que ses soupçons tombèrent sur Blomer, et que l'inquiétude que

dut lui causer cet incident, l'empêcha de jouir du fruit de son crime. Cependant j'arrivai à Londres. Quelle fut ma surprise lorsqu'alors mon compagnon de voyage me déclara que je ne devois plus songer à Summer dont il me donna une lettre outrageante, dans laquelle il me conseilloit de céder aux sentimens que son ami, disoit-il, avoit pour moi! Ce digne ami d'un scélérat employa tout pour me corrompre..... Je ne pus me soustraire à ses persécutions que par la fuite; je laissai chez lui tout ce que je possédois, et je me sauvai dans un autre quartier. Seule, sans argent, sans ressource, sans protecteur, dans une ville immense qui m'étoit inconnue, j'eus cependant la pensée de déposer chez un homme de loi, les deux papiers importans que la Providence avoit remis entre mes mains; je les avois mis sous une enveloppe cachetée; un notaire les reçut juridiquement, et les serra dans son étude. Je cherchai de l'ouvrage, j'en trouvai, et je vécus ainsi quelques mois; ensuite je tombai malade. A peine convalescente, la femme chez laquelle je demeurois eut la barbarie de me

renvoyer, parce que j'étois hors d'état de la payer. J'errai tristement toute la journée, mais en vain, pour trouver un asyle. J'étois si foible, que j'avois à peine ma tête. La nuit vint, je m'assis sur une pierre; je tombai, je crois, dans un espèce de sommeil. Au bout de quelque temps, un mouvement machinal de frayeur me ranima; je me levai, je fis quelques pas, le ciel me conduisit près de vous..... Ici, Fanny s'arrêta, et ses larmes coulèrent.

Elle tira de sa poche un paquet cacheté, et se jetant aux genoux d'Edmond : ô mon généreux bienfaiteur ! s'écria-t-elle, voilà les papiers qui vous rendront votre fortune; mais ne perdez point le misérable Summer..... Soyez sans inquiétude, ma chère Fanny, reprit Edmond, non-seulement je ne le livrerai point à la rigueur des lois, mais, après lui avoir montré ces deux pièces, je faciliterai sa fuite, je lui conseillerai de passer en France ou en Hollande sous un autre nom, et je lui assurerai les moyens de subsister; et vous, Fanny, vous à qui je devrai mon existence, que n'êtes-vous pas en droit d'attendre de

moi! J'ai fait ce que la seule probité m'eût prescrit, dit Fanny, quand vous n'auriez pas été mon libérateur; tout ce que je vous demande, c'est de me procurer un asyle dans un couvent; c'est là que je veux terminer mes jours. Edmond combattit cette résolution; mais elle étoit inébranlable. Edmond promit qu'il y acquiesceroit si dans quelques mois Fanny étoit dans les mêmes dispositions. Le soir même, Edmond, empressé d'annoncer à son ami Charles Silney cette heureuse nouvelle, partit pour l'aller retrouver à sa maison de campagne. Il savoit avec quelle bonté la douce et sensible madame Melrose avoit recueilli Gertrude. Madame Melrose avoit mandé tous ces détails à son frère, et ces lettres écrites avec une touchante simplicité, étoient pour jamais gravées dans le souvenir d'Edmond. Ce fut avec une émotion inexprimabte qu'il se vit pour plusieurs jours sous le toît où se trouvoient la femme coupable qu'il avoit passionnément aimée, et la femme angélique qui joignoit tant de charmes à tant de vertus.... Il revit Charles avec un plaisir qu'il n'avoit point encore éprouvé; le chan-

gement de sa fortune le lui rendoit plus cher, en autorisant une espérance confuse et ravissante....... Il l'instruisit en peu de mots, de son entretien avec Fanny. Madame Melrose survint. Ma sœur, dit Charles, félicitez Edmond; il a recouvré toute sa fortune. Ah! reprit-elle de premier mouvement, il pouvoit s'en passer..... Elle s'arrêta, mais elle rougit, c'étoit parler encore. Charles prit la parole : il fit l'éloge de la conduite d'Edmond avec Fanny. Grand dieu! s'écria Edmond, est-ce dans cette maison hospitalière qu'une action si simple peut surprendre?..... Vous allez partir pour Glasgow? demanda madame Melrose d'un air timide. Edmond répondit qu'il partiroit sous deux jours, mais qu'il termineroit ses affaires avec toute l'activité dont il étoit capable, afin de revenir promptement. Gertrude ne parut point : on ne parla point d'elle, on y pensa peu, et la soirée se passa délicieusement.

Pendant ce temps, la malheureuse Gertrude, tristement confinée dans son appartement, méditoit les plus funestes projets. Elle savoit qu'Edmond étoit auprès de ma-

dame Melrose, et une jalousie d'orgueil ajoutoit encore à sa sombre misanthropie. Madame Melrose ne vint pas comme de coutume lui souhaiter le bon soir : elle en fut profondément blessée. A onze heures, Betzy, qui remontoit pour se coucher, lui conta que madame Melrose chantoit une romance, en s'accompagnant de la guitare. Gertrude fut saisie d'étonnement et d'indignation, comme si elle eût déclaré son sinistre dessein. Elle renvoya Betzy, et s'enferma seule dans sa chambre; alors, se promenant à grands pas : on chante, dit-elle, on se livre à la gaîté.... et cette femme prétend être mon amie!..... Amour, amitié, bonheur, tout est anéanti pour moi..... Ah! c'est déjà ne plus exister!..... mais demain peut-être on s'occupera de moi, demain on apprendra du moins à connoître l'infortunée Gertrude...... on s'attendrira sur son sort, il ne sera plus temps..... et, après l'avoir négligée, oubliée, on s'honorera d'avoir recueilli ses dernières pensées, on les citera avec admiration, on dira : elle ne fut point une femme ordinaire.

Cette dernière idée qui, de nos jours, a

fait écrire à quelques femmes des extravagances si coupables, acheva d'affermir Gertrude dans son dessein criminel.

Le lendemain matin, Gertrude sortit seule à la pointe du jour : tout le monde dans la maison étoit couché encore.

Il y avoit dans le village un seul apothicaire; Gertrude se rendit chez lui; il venoit d'ouvrir sa boutique; Gertrude entre, s'assied, et demande à parler au maître, il vint : elle lui dit qu'elle étoit l'amie de madame Melrose, qu'elle logeoit chez elle. Vous êtes apparemment lady Cathcart? demanda l'apothicaire. Oui, reprit Gertrude : je dois faire un voyage; j'ai l'habitude, si commune parmi les Anglaises, de prendre de l'opium tous les soirs, j'en voudrois une petite provision. — Pour combien de temps? — Pour trois semaines ou un mois. — Ce que vous demandez formera une dose énorme qui, prise à-la-fois, seroit un poison mortel. Je ne puis la donner qu'à une personne connue. Vous permettrez donc, madame, que mon garçon vous suive jusque chez madame Melrose, afin que je sache, à n'en pouvoir douter, si vous êtes

en effet lady Cathcart : quand on en sera sûr, on vous remettra ce paquet; un nom si illustre doit dissiper jusqu'à l'idée du crime. — Je trouve cette précaution très-simple. Je vous prie, Monsieur, d'arranger les paquets. — Ayez la bonté d'attendre quelques minutes, je vais les aller préparer moi-même. Au bout d'un quart-d'heure, l'apothicaire revint; il donna le paquet à un de ses garçons, qui accompagna Gertrude jusqu'à la porte de madame Melrose, et après avoir questionné le portier, il remit le paquet à Gertrude, qui le reçut d'une main tremblante, et se hâta de regagner sa chambre. Là, elle posa le fatal paquet sur une table, et elle tomba dans un fauteuil. Il y avoit dans sa tête une telle confusion d'idées, qu'elle étoit hors d'état de faire une seule réflexion; mais elle regardoit fixement, avec horreur, ce papier funeste qui renfermoit la mort!..... Elle savoit que l'effet de l'opium est assez lent; elle ne vouloit s'empoisonner qu'à l'instant où elle descendroit chez madame Melrose, afin d'avoir le temps de lui parler avant de mourir. Cependant une terreur machinale

produisant en elle une extrême irrésolution, elle crut éprouver quelques scrupules; elle aimoit mieux se trouver des remords, que s'avouer de l'effroi..... Elle pensa à son enfant, et ses larmes coulèrent; son incertitude s'accrut; elle se leva, fit quelques tours dans sa chambre, et s'arrêta devant sa fenêtre, dont la jalousie étoit fermée;.... tout-à-coup elle entend un éclat de rire.... elle tressaille; dans la situation où elle est, il lui semble qu'un ennemi barbare vient l'insulter; les sons qui expriment la joie sont si discordans à son oreille!...... Cachée par la jalousie, elle s'approche, et regardant sur la terrasse qui étoit au bas de sa fenêtre, elle vit Charles Silney, Edmond et madame Melrose qui se promenoient ensemble. La malheureuse Gertrude fut éblouie de l'éclat brillant de la figure de madame Melrose, qui avoit en effet toute la vive et douce fraîcheur de la jeunesse et de l'innocence. Elle recevoit d'un air riant une branche de lilas que lui présentoit Edmond avec l'expression du respect et du sentiment...... Gertrude se retira brusquement de la fenêtre, pâle, trem-

blante; elle passe devant une glace, et frémit en se regardant, comme si elle eût vu un fantôme!.... Elle retombe dans son fauteuil; elle jette autour d'elle des regards égarés; elle aperçoit sur la table un livre; elle le prend, l'ouvre, et lit ce qui suit: *Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à l'homme, plus grand que la nature, alors qu'il rejette ce qu'il tient d'elle* (1); *alors qu'il se sert de la vie pour détruire la vie; alors qu'il sait dompter, par la puissance de l'ame, le plus fort mouvement de l'homme, l'intérêt de sa conservation.*

Après avoir lu ce passage, Gertrude se ranime, s'enflamme et se décide. Elle se leve; et poussée par l'aveugle furie de l'orgueil, elle délie le paquet funeste, mêle ensemble toutes les doses, en forme un breuvage qu'elle prend ensuite avec précipitation. Alors, exaltée par le crime même qu'elle vient de commettre, et par l'idée de l'effet terrible qu'elle va produire, elle

---

(1) Ainsi, il suffit d'être ingrat pour devenir *plus grand* que son bienfaiteur.

retrouve une force surnaturelle; elle sort de sa chambre, tous ses mouvemens sont animés et rapides; son visage s'est coloré, ses yeux sont devenus étincelans.... Elle s'élance dans l'appartement voisin, elle y prend son enfant, et l'emportant dans ses bras, elle descend l'escalier avec une vîtesse extrême, pour se rendre chez madame Melrose; ses longs cheveux noirs s'étoient dénoués, et retomboient en ondes et en boucles flottantes sur ses épaules et sur sa robe blanche : en cet état, quoique sa beauté fut extraordinaire, elle avoit quelque chose d'effrayant..... Madame Melrose déjeûnoit, assise entre Edmond et son frère, devant une table à thé..... Tout-à-coup la porte s'ouvre avec bruit, Gertrude paroît, fait deux pas, s'arrête et reste immobile : en cessant d'agir et de se mouvoir, elle perd une partie de son courage ; ses yeux égarés se ternissent, la paleur de la mort couvre son visage.... Edmond tressaille, et se lève. Grand dieu! Gertrude, s'écrie madame Melrose, que voulez-vous, qu'avez-vous fait? — *Une action sublime !....* Je me suis délivrée d'un insupportable far-

deau.... je me suis empoisonnée!..... A ces mots, Edmond pousse un cri douloureux, et tombe évanoui sur le plancher; Charles Silney le prend dans ses bras, l'emporte, disparoît, et Gertrude se trouve seule avec madame Melrose. Gertrude, fortifiée par la sensibilité que venoit de montrer Edmond (car c'étoit pour elle un triomphe), s'approche de madame Melrose, et lui présentant son enfant : Mon amie, lui dit-elle d'un ton solennel, je vous lègue ma fille..... Et pourquoi, interrompit madame Melrose, pourquoi me chargerois-je de cette malheureuse enfant quand sa mère l'abandonne? Dois-je éprouver pour elle des sentimens que vous n'avez pas?

A ces terribles paroles, Gertrude pâlissant encore, sentit au fond de son cœur la première angoisse d'un remords déchirant...... Ah! dit-elle, ne rejetez pas le dernier vœu d'une amie mourante!...... Cruelle! s'écria madame Melrose avec véhémence, c'est moi qui fus ton amie! pour toi, j'ai rejeté les conseils de mes parens, j'ai bravé la censure du monde, j'ai risqué de ternir ma réputation, je t'ai recueillie,

je t'ai prodigué les plus tendres soins, quel est le prix que tu me réservois? Tu remplis d'horreur la maison paisible où l'amitié te donnoit un asyle; tu m'enlèves le fruit de tout ce que j'ai fait pour toi; tu m'arraches avec barbarie une juste récompense; tu me perces le cœur en te séparant de moi pour jamais, et ne me laissant pour tout souvenir que les plus funestes témoignages d'indifférence et d'ingratitude!.... — Ciel!...... ma mémoire!... quoi!.... vous la maudirez!.... — Non, mais elle sera méprisable et flétrie aux yeux de tout ce qui sait aimer....

La malheureuse Gertrude, en perdant toutes les illusions de l'orgueil, sentit que son courage et ses forces l'abandonnoient entièrement. Hélas! dit-elle en chancelant, et d'une voix défaillante, je touche aux derniers instans de ma vie!..... je suis criminelle, je fus insensée, mais prenez compassion de cette innocente créature!..... — Tu fus sans pitié pour elle, et sans reconnoissance pour moi!..... — Quel sera donc mon recours?..... — Tu n'en as plus sur la terre; n'as-tu pas brisé volontai-

rement tous les liens de la nature et de l'amitié? — Être tout puissant! c'est donc toi seul que je puis implorer dans ce profond désespoir..... — Et tu viens de l'outrager!.... — Mais il est notre père!..... — Il est aussi notre juge. — Il pardonne au repentir!... En prononçant ces paroles, l'infortunée tombe à genoux, et tenant toujours son enfant, elle éleva vers le ciel ses bras tremblans, en disant : O mon Dieu! ô toi, seul refuge du coupable gémissant, et puni par la justice humaine, toi, père de l'orphelin, pardonne et protége cette enfant...... Gertrude, s'écrie madame Melrose, prosterne-toi, remercie-le ce Dieu bienfaisant, il a veillé sur toi.... tu vivras, tu n'es point empoisonnée..... — Est-il possible! ô ciel!..... — J'avois pénétré ton affreux dessein, celui qui t'a remis le prétendu poison étoit prévenu; tu n'a pris qu'une potion fortifiante..... O ma fille, s'écria Gertrude, en fondant en larmes, et en pressant son enfant contre son sein avec un mouvement passionné : O ma libératrice! amie généreuse et sublime!...... Madame Melrose, baignée de

pleurs, se précipita vers Gertrude, la releva, la prit dans ses bras, l'y tint longtemps serrée; ensuite, la faisant asseoir à côté d'elle : pardonne-moi, lui dit-elle, ma feinte rigueur; elle m'a tant couté! mais je l'ai crue nécessaire pour te faire sentir toute la folie et toute l'horreur du suicide. Gertrude prit les mains de madame Melrose, et les pressant contre son cœur : mon angélique amie, lui dit-elle, tu m'as retirée d'un abîme effroyable, je te dois tout, jouis de tes bienfaits, ils sont immenses, et je puis te payer : la vie que tu as sauvée doit être pure; mon avenir t'appartient, il ne sera point souillé!..... Oh! qui pourroit résister à l'ascendant de la vertu, lorsqu'elle se montre sous ses véritables traits, sous les tiens?..... Oui, j'abjure de funestes erreurs; oui, je ne vivrai que pour justifier ta généreuse indulgence, pour faire honorer ta bonté!..... Ah! sans doute désormais je regretterai toujours l'innocence; mais je m'en orgueillirai de mon repentir, puisqu'en expiant mes égaremens il pourra servir à ta gloire.

A la fin de cette conversation, Gertrude parla d'Edmond; et après avoir fait de lui un éloge touchant, elle exprima le desir qu'elle éprouvoit de tenir à madame Melrose par un lien de plus, en la voyant s'unir à son cousin-germain; madame Melrose répondit avec ingénuité; elle ne cacha point que si le cœur d'Edmond répondoit au sien, elle feroit avec joie le sacrifice de sa liberté.

Tandis que cette scène se passoit chez madame Melrose, Charles Silney, instruit par sa sœur, rassuroit Edmond sur Gertrude, et le remplissoit de la plus profonde admiration pour madame Melrose. Le jour suivant, Edmond, encouragé par Charles Silney, déclara ses sentimens, et obtint l'aveu de ceux qu'il inspiroit; il fut convenu qu'il recevroit la main de madame Melrose à son retour de Glasgow; il partit. Arrivé à Glasgow, il montra au vil John Summer les papiers que lui avoit remis Fanny Miller; Summer se jeta à ses pieds, implora sa générosité. Edmond lui promit une somme d'argent comptant, et de lui donner le temps de s'évader;

mais il exigea de lui l'aveu formel, par écrit, de son crime. Summer, après avoir rempli cette condition, reçut l'argent, prit la fuite, et Edmond rentra dans tous ses biens, en produisant en justice le véritable testament de son père, et les autres papiers. Le complice de Summer étoit mort l'année d'auparavant. Edmond se hâta de retourner à Londres; il y retrouva Fanny, irrévocablement décidée à finir ses jours dans un couvent; il l'envoya dans un monastère, en Allemagne, en lui assurant une pension de deux cents guinées; ensuite, il vola aux pieds de madame Melrose. Gertrude n'étoit plus avec elle. Durant l'absence d'Edmond, Charles Silney ayant pris connoissance des affaires de Gertrude, découvrit que, par des friponneries évidentes, on retenoit à cette infortunée une partie de son bien. Charles avoit du crédit, il menaça d'une procédure; on entra en arrangement, et une jolie terre, dans le Devonshire, fut rendue à Gertrude, qui partit sur-le-champ, après avoir comblé ses généreux amis de toutes les bénédictions de la plus vive reconnois-

sance. Rendue à la vertu par tout ce qui peut y rattacher solidement, l'expérience, le sentiment et la raison, Gertrude expia ses égaremens en se confinant pour jamais dans une retraite absolue. Une femme coupable a tout réparé, lorsque jeune, belle et spirituelle, elle disparoît du monde, et parvient à tomber dans un profond oubli. Chercher l'obscurité, l'obtenir et l'aimer, c'est la véritable expiation des crimes causés par l'orgueil. Edmond épousa madame Melrose; et, après dix ans de mariage, Edmond apprécie mieux encore son bonheur que dans les premiers temps d'une union si fortunée. L'amour dans une femme passionnée s'épuise promptement, ou du moins il est connu tout entier dès qu'il se déclare; mais, dans le cœur ingénu d'une femme sensible et modeste, il se voile de tous les charmes délicats de la pudeur et de la douce timidité; il ne s'exhale point, il se concentre et se cache; il ne peut être suspect, il rougiroit de l'*abandon*; il n'éclate point, il se décèle, il se trahit; il laisse toujours entrevoir plus qu'il n'ose promettre; il n'a point d'artifice, mais plus

il est tendre, et plus il est craintif et retenu; il faut des années pour le bien connoître : cet amour-là dure long-temps...... Il est devenu *gothique* parmi nous, mais Edmond assure que c'est le seul véritable, le seul qui puisse embellir une femme, attacher un époux, et faire le charme de la vie.

LES
ARTISANS PHILOSOPHES.

LES

ARTISANS PHILOSOPHES.

Tout gouvernement qui ne prescriroit pas un culte public, aboliroit la religion; si ce malheur arrive jamais en France, ou ailleurs, qu'en résultera-t-il? que le peuple tombera dans la plus déplorable superstition.

Les Mères rivales (1).

A la pointe du jour, vers le milieu du mois de mai, la diligence de Bruxelles, remplie de voyageurs, continuoit sa route, et s'approchoit de Paris; déjà deux ou trois personnes, avançant la tête hors des portières, cherchoient à distinguer, dans le

(1) J'écrivois ceci en Allemagne, dans l'année 1799. Je n'ai parlé que légèrement dans ce conte, des *tireuses de cartes*. M. Desfontaines, dans une Nouvelle insérée, il y a deux ans, dans la *Bibliothèque des Romans*, a dépeint cette honteuse superstition, d'une manière aussi ingé-

lointain, les tours de Notre-Dame, lorsqu'un gros homme, en bonnet de nuit, leur dit avec humeur : Eh! mon Dieu, tranquillisez-vous, nous arriverons bientôt; ne sentez-vous pas déjà les exhalaisons des marais et des faubourgs?.... Oui, répondit une jeune personne, en tirant un flacon de sa poche, *c'est une horreur!*..... Ah! s'écria une femme de cinquante ans, placée vis-à-vis d'elle, quelle bonne odeur de vieux choux et de fumier! comme cela sent Paris!.... Cette exclamation fit rire tout le monde. Vous riez, dit le gros homme, et moi je m'attendris; c'est là le cri d'une

---

nieuse que plaisante et vraie, et en outre, il a eu le mérite (très-grand en morale) de s'être moqué le premier d'une chose également vicieuse et ridicule; mais il s'est bien gardé de représenter ce tableau avec tous ses détails. J'ai eu la même délicatesse. La peinture entière eût été atroce et dégoûtante; cependant il ne sera peut-être pas inutile de dire ici que beaucoup de *sorcières* modernes ne se bornent pas à tirer les cartes, elles font des opérations *magiques* sur des cœurs de bœuf, dont les résultats, selon elles, doivent faire *tomber en langueur* les amans infidèles, ou les rivales des jeunes filles qui les consultent, etc., etc., etc.

fugitive, rendue à sa patrie! Madame, poursuivit-il en s'adressant à la bonne femme, je parie que vous venez des pays étrangers? — Hélas! oui, monsieur, et après y avoir passé dix ans!... — Vous aviez émigré? — J'avois suivi mes maîtres; j'étois cuisinière du comte de ***; il se sauva avec sa femme; je ne voulus pas les abandonner dans le malheur. — Vous avez bien souffert dans votre exil? — Oh! sûrement: mais je me souvenois de ces paroles: « Demeurez » en paix dans votre douleur, et au temps » de l'humiliation, conservez la patience. » Ayez confiance en Dieu, et il vous tirera » de tous ces maux (1) ». Ces pensées-là me consoloient. — Et vos maîtres, que sont-ils devenus? — Hélas! M. le comte a été tué à la guerre, madame la comtesse est morte il y a six mois..... Ici, Marguerite (c'étoit le nom de l'honnête cuisinière) s'arrêta; ses yeux se remplirent de larmes.... Dans ce moment on apperçut distinctement les clochers; le souvenir du passé s'effaça, on ne songea plus qu'au plaisir de toucher enfin au terme d'un voyage long et pénible.

(1) Ecclésiastique, chap. 3.

A la barrière, Marguerite prit un fiacre, et se fit conduire à l'Estrapade; elle comptoit trouver là sa fille aînée, madame Roger, une couturière; mais on lui dit que, depuis plus d'un an, elle avoit quitté le quartier, et qu'elle logeoit à la Chaussée-d'Antin. Madame Roger étoit remariée en secondes noces; elle avoit mandé, dans le temps, cet événement à sa mère; la bonne Marguerite en avoit conclu que son premier gendre étoit mort, et elle conservoit cette idée, que sa fille lui laissa. Marguerite trouva sa fille dans un appartement où tout annonçoit l'aisance; elle fut bien reçue; elle pleura de joie. Ah! s'écrioit-elle, comme je serois heureuse, si ma pauvre petite Fanchon étoit aussi là!..... Mais, répondit madame Roger, elle est avec une dame si riche et qui l'aime tant!...... — Sûrement, et qui est si généreuse! car dans l'espace de sept mois, Fanchon a pu m'envoyer huit cents francs. — Huit cents francs? — Tout autant; mais la pauvre petite a vendu, pour cela, les belles robes, et tous les bijoux que la dame lui avoit donnés, et tout l'argent qu'elle avoit reçu.

— On roule sur l'or dans cette maison-là, je vous en réponds; sans cela, je n'y aurois pas mis ma sœur. — Je te l'avois confiée..... — Vous en repentez-vous? — Non, certainement, puisque la dame est bonne et vertueuse. Il n'y a que cette Amérique qui me fait de la peine. — Ah! oui, c'est bien loin. — Bien plus loin que l'Allemagne, à ce qu'on m'a dit: cela fait trembler.... Et toutes ces vilaines mers qu'il faut passer. — Oh! que cela ne vous inquiète pas; Fanchon est partie dans une bonne berline avec la dame, et je vous promets qu'elles auront été comme cela jusqu'à l'Amérique. — Ils m'ont dit qu'on est toujours sur mer. — Oui, des petites gens qui n'ont pas de voitures, comme nous allions à Saint-Cloud par la galiote; mais il faut bien qu'on ait fait un grand chemin pour les riches qui veulent aller en poste. — C'est vrai, tu as raison. — Pardi, le seul bon sens dit cela. — Et Fanchon, qui t'a écrit d'Amérique, t'a-t-elle mandé comment elle a fait le voyage? — Non, elle me mande seulement qu'elle est dans une maison superbe, que c'est comme un palais. — Et comment

s'appelle la ville ? — Oh ! ils sont dans un château. — Enfin, dès qu'elle est heureuse, je suis contente.

Marguerite logea chez sa fille, en attendant qu'elle pût trouver une condition. Son nouveau gendre ne lui plut pas ; c'étoit un jeune perruquier, goguenard et moqueur, qui avoit pris, dans les conversations de ses pratiques, des idées très-étendues sur la liberté et *les droits de l'homme*, et beaucoup d'autres principes philosophiques.

Dès le soir même, Marguerite eut avec lui une conversation dont elle fut très-scandalisée ; elle vit sa fille travailler à des robes fort élégantes, et lui demandant pour quelle dame étoient ces beaux habits, madame Roger sourit, et répondit que ces robes appartenoient à une fille entretenue, nommée mademoiselle Aurore, qui demeuroit dans son quartier. Comment pouvez-vous travailler pour ces créatures-là ? dit Marguerite. Et pourquoi donc pas, reprit aigrement le perruquier qui fumoit auprès d'une petite table, l'argent de ces filles-là ne vaut-il pas celui des autres ? et d'ail-

leurs, mademoiselle Aurore est plus vertueuse que bien des femmes qui passent pour être honnêtes. — Plus vertueuse ? — Oui, plus vertueuse : elle fait un bien dans le quartier!.... elle nourrit je ne sais combien de pauvres.... Oui, ajouta madame Roger, elle est très-charitable, c'est vrai. Cela se peut, dit Marguerite ; mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait un infâme métier. On voit le bien que ces filles-là peuvent faire ; mais on ne voit pas le mal qu'elles font, la désunion, la désolation qu'elles causent dans les familles. — Eh bien ! quoi ! elles ont des amans, le grand mal ! les dames de la cour en avoient bien... — On le disoit de quelques-unes ; mais elles n'en convenoient pas, cela n'étoit pas prouvé, et du moins, elles ne ruinoient pas leurs amans. — J'aime mieux une fille qui a un bon cœur et qui donne au malheureux, qu'une dévote qui est avare et méchante. — Une dévote qui n'est pas charitable, est une hypocrite. Les vraies dévotes sont les mères des pauvres. Feue ma maîtresse étoit si bonne ! ... — Toutes les bigotes sont des imbécilles. Madame Roger

trouva cette sentence si plaisante, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire ; une jeune apprentie qui travailloit avec elle, rit aussi malignement en regardant la pauvre Marguerite qui fut déconcertée et pensive tout le reste de la soirée. A six heures, le perruquier sortit pour aller à l'*Ambigu comique*. Un instant après, un petit commissionnaire apporta à madame Roger un roman nouveau ; elle étoit abonnée pour tous les ouvrages de ce genre ; elle se jeta sur ce livre avec avidité, laissa là les robes de mademoiselle Aurore, et se mit à lire jusqu'au souper qu'elle fit tête-à-tête avec Marguerite ; car le perruquier ne revint qu'à minuit. En sortant de table, madame Roger reprit sa lecture, et la bonne Marguerite fut se coucher tristement, en disant : voilà un ménage et un négoce qui ne sont pas conduits à mon gré. Marguerite, inquiète et chagrine, ne put s'endormir ; à une heure après minuit, elle eut soif, et n'ayant point d'eau dans sa chambre, elle se souvint que l'apprentie couchoit à côté d'elle, et se levant, elle passa dans le cabinet de cette jeune fille pour

lui demander un verre d'eau. Marguerite étoit guidée par son bon génie : car Rosine (l'apprentie s'appeloit ainsi), en lisant un roman dans son lit, s'étoit endormie, et sa chandelle allumée avoit mis le feu à ses rideaux. Marguerite effrayée, appelle sa fille ; madame Roger accourt ; Rosine, inondée et souffletée, se réveille ; le feu est éteint : madame Roger, furieuse, éclate en reproches ; Rosine répond avec insolence ; on la menace de la chasser ; le perruquier survient, prend le parti de la jeune Rosine, et dit assez sensément à sa femme : Vous lisez des romans nuit et jour, elle n'a fait que suivre votre exemple. Une nouvelle querelle s'engage, et Marguerite se sauve dans sa chambre. Elle entendit dans la maison, pendant plus de trois heures, des cris, des pleurs et un vacarme affreux ; ensuite, tout devint calme, et tout le monde dormit jusqu'à onze heures du matin. Madame Roger avoit beaucoup d'humeur ; mais elle se radoucit, parce que son mari la mena au théâtre Montansier avec Rosine. Marguerite resta seule toute la journée, ne concevant pas comment, avec une telle

conduite, le ménage pouvoit aller. Le lendemain, il y eut un grand tapage dans la maison : une cuiller d'argent se trouva perdue ; on soupçonna l'apprentie, on accusa la servante : cet événement occupa vivement pendant toute l'après-midi. Marguerite proposa de faire une neuvaine, ou de faire dire une messe, assurant qu'ensuite la cuiller se retrouveroit. Tout le monde éclata de rire. Ah ben oui! s'écria le perruquier, des messes et des neuvaines : c'étoit bon dans l'ancien temps ; il n'est plus question de cela aujourd'hui. Cependant, dit Marguerite, le bon Dieu peut bien faire retrouver une cuiller ; ce ne seroit pas-là un grand miracle. — *L'Être suprême* ne se mêle pas de ce qui se passe ici-bas. — Mais le bon Dieu.... — Je suis sûre de retrouver ma cuiller. J'irai demain chez la mère Bichon ; elle verra ça dans ses cartes. — C'est vrai qu'elle m'a prédit tout ce qui m'est arrivé depuis deux ans. Et à moi aussi, dit Rosine en souriant et en regardant le perruquier. Qu'est-ce donc que la mère Bichon? demanda Marguerite étonnée. C'est, répondit sa fille, une tireuse

de cartes. — Quoi donc, vous croyez à ça? — Dame, il faut bien croire quelque chose.

Marguerite, indignée autant que surprise, se déplaisoit extrêmement chez sa fille; elle hasarda quelques représentations: n'ayant jamais lu autre chose que l'Ecriture sainte, elle en faisoit souvent des citations. Ma fille, disoit-elle, souvenez-vous qu'il est écrit: que « les pensées d'un » homme fort et laborieux produisent l'a» bondance; mais que tout paresseux est » toujours pauvre (1) ». Le Sage dit encore: « N'aimez point le sommeil, de peur » que vous ne tombiez dans la pauvreté; » soyez vigilant, et vous serez dans l'abon» dance (2) ». Madame Roger, devenue tout-à-fait *philosophe*, reçut ces remontrances avec impertinence. Marguerite, malgré sa douceur naturelle, se fâcha. Si tu as de la religion, dit-elle, peux-tu me traiter ainsi? l'Ecriture ne dit-elle pas: « Celui qui craint le Seigneur, honorera » son père et sa mère, et il servira, comme

(1) Prov. chap. 21.
(2) Prov..

» ses maîtres, ceux qui lui ont donné la » vie (1) » ? — Je ne suis plus d'âge à être sermonnée comme ça. — Eh bien ! quand j'aurois tort, l'Ecriture ne dit-elle pas encore : « Dieu vous récompensera, pour » avoir supporté les défauts de votre mère; » il vous établira dans la justice, il se sou» viendra de vous au jour de l'affliction, » et vos péchés se fondront comme la glace » en un jour serein (2) » ? Enfin, as-tu donc oublié cette parole : « Combien est » maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit » de sa mère (3) » ?

Madame Roger ne fut ni convertie, ni même touchée par ces discours ; elle avoit vu, dans ses romans, des maximes très-différentes, qu'elle goûtoit infiniment mieux. Marguerite ne pouvant plus se plaire chez elle, fit, avec activité, des démarches pour se placer ; elle eut envie d'aller au Val, près Saint-Germain, lieu de sa naissance, et où elle avoit passé plusieurs

---

(1) Ecclésiastique, chap. 3.
(2) Même chap.
(3) Même chap.

années chez ses anciens maîtres qui, dans ce temps, y possédoient une maison. Elle y fut en effet, et y arrivant sur le soir, par un sentiment de piété, elle se rendit d'abord au cimetière où reposoient les cendres de son père et celles de la mère de feue sa maîtresse. Elle chercha vainement le monument de cette dernière; la rage révolutionnaire l'avoit profané et détruit, mais elle retrouva l'humble tombe de son père; il n'y manquoit que la petite croix de bois que la pieuse Marguerite y avoit fait planter sur le tertre de gazon. Après avoir fait sa prière, la nuit étant tout-à-fait tombée, Marguerite se leva et sortit du cimetière. Comme elle en passoit la porte, elle eut une vision qui lui causa la plus vive frayeur; elle aperçut tout-à-coup, auprès d'elle, son premier gendre Thibaut qu'elle croyoit mort. Elle fit un cri perçant, et pressant sa marche, elle se mit à courir de toutes ses forces pour éviter le prétendu fantôme qui la poursuivoit. Elle arriva hors d'haleine à son logement; un demi-quart-d'heure après on frappe à sa porte, elle ouvre et recule épouvantée

en voyant entrer Thibaut. Eh! bon Dieu! Marguerite, dit ce dernier, me prenez-vous donc pour un revenant?.... — Mais puisque ma fille est remariée..... — Eh bien! elle a fait divorce...... — Divorce! si donc, c'est impossible..... — D'où venez-vous donc?....... — J'arrive d'Allemagne. — On le voit bien. Le divorce est plus commun parmi nous autres que parmi les riches, nous divorçons pour une querelle, pour une tape, pour une vétille; un homme sera pris de vin et brutalisera sa femme, le lendemain la femme ira demander le divorce. Un autre, marié depuis quinze ans, s'ennuiera de voir sa femme devenue infirme, et divorcera pour épouser *une jeunesse* dont il se sera amouraché. Seigneur, mon Dieu! s'écria Marguerite, est-il permis d'abandonner une pauvre femme dans le temps où elle a le plus besoin de support? Et quand on a profité de sa jeunesse, peut-on la délaisser dans ses vieux jours!...... — Et de même, si le mari devient vieux et goutteux, et que la femme soit jeune encore, la femme le plante là, pour épouser son amoureux. Voilà comme on se com-

porte à présent, et voilà ce qui m'est arrivé. Moi j'aimois votre fille, je n'avois jamais eu que de bonnes façons pour elle, mais je fis une longue maladie; pendant ce temps, elle lisoit des romans; elle alloit aux petits spectacles avec le perruquier qui lui donnoit des billets, et quand je commençai à me lever, elle me signifia qu'elle vouloit divorcer. — Cela se peut-il?..... Il n'y a donc plus ni reconnoissance, ni amitié, ni bonté!.... — Que voulez-vous, nous n'avons plus de prêtres pour nous exhorter. Nos filles et nos femmes, au lieu d'aller à confesse et au sermon, vont à la comédie; au lieu de travailler, elles lisent des romans, et puis le divorce leur permet de changer de mari tant qu'elles veulent; elles en profitent. Autrefois, il falloit se bien conduire dans son ménage, parce qu'on y étoit pour toute la vie, parce qu'il falloit faire ses pâques, et parce qu'on passoit à l'église toutes les fêtes et tous les dimanches....... — Se remarier à la face de son premier mari, que c'est donc effronté!..... — Bah! il y en a qui ont trois ou quatre maris tout vivans..... — Sei-

gneur! qui m'eût dit que ma fille se seroit pervertie comme cela!.... Ah! si j'avois pu prévoir de telles choses, je ne lui aurois pas confié ma pauvre Fanchon. Dieu sait si elle lui aura donné de la religion!... — Quand nous étions ensemble, durant les premières années après votre départ, cela alloit assez bien. Le révérend père Aubry venoit souvent à la maison, il instruisoit et confessoit la petite Fanchon, qui étoit bien pieuse, et jolie comme un cœur. Mais, ensuite, le révérend père Aubry fut obligé de s'enfuir, Fanchon étoit dans sa douzième année. Peu à peu elle oublia son catéchisme, elle perdit son livre d'évangiles, elle fit d'autres lectures, et je m'aperçus qu'elle étoit moins douce et moins laborieuse. Bientôt, elle prit de la vanité, elle devint raisonneuse, elle se querelloit sans cesse avec sa sœur, et puis, tout d'un coup, la bonne intelligence se rétablit entr'elles. Fanchon avoit quinze ans; ce fut alors que ma femme divorça, je ne sais plus ce qui est arrivé depuis. J'ai entendu dire que Fanchon étoit placée auprès d'une grande dame..... — Oui, et elle est en Amérique.

Mais pourvu que cette dame soit bonne et pieuse!.... peut-être bien que les dames d'Amérique croient en Dieu. — Ah! que tout cela m'inquiète!....

Cet entretien causa le chagrin le plus vif à Marguerite: cependant la rencontre de Thibaut ne lui fut pas inutile, Thibaut la plaça dans une bonne maison à Paris, et précisément dans le quartier même où logeoit madame Roger. La famille chez laquelle entra Marguerite, étoit composée d'une riche veuve, nommée madame de Belcour, et de son fils, marié depuis deux ans à une jeune personne aussi intéressante par ses vertus et sa conduite, qu'elle étoit agréable par sa figure et ses talens. On la nommoit Eugénie; tout ce qui la connoissoit l'admiroit et l'aimoit, et néanmoins elle n'avoit pu fixer le cœur de son mari, quoiqu'elle eût pour lui la plus vive tendresse. Le jeune Belcour étoit éperdument amoureux d'une courtisane: c'étoit cette même Aurore dont on a déja parlé, et l'une des pratiques de madame Roger.

Marguerite, née avec un excellent cœur, s'attacha bientôt passionnément à ses deux

maîtresses, qui, de leur côté, étoient charmées d'avoir enfin une cuisinière pieuse et sédentaire qui ne juroit ni ne voloit, et qui ne savoit lire que dans ses Heures; car de tels domestiques se trouvent rarement à Paris, et peut-être que, sans son émigration, Marguerite elle-même n'eût pas conservé toutes ces bonnes habitudes. Ayant servi feue sa maîtresse pendant plus de trente ans, élevée par elle dans une extrême piété, elle avoit étudié la Bible dès sa première jeunesse, et depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de vingt, toujours dans la chambre de sa maîtresse, elle avoit été sa lectrice, et n'avoit jamais lu que des livres de piété. Devenue cuisinière, Marguerite conserva toujours cette bonne habitude, ne se couchant jamais sans avoir lu quelques chapitres des saintes Ecritures. Durant les dix ans d'émigration, les travaux de la cuisine occupant fort peu Marguerite, elle reprit auprès de sa maîtresse l'emploi de lectrice qu'elle continua constamment jusqu'à sa mort. Quand elle avoit fini la Bible, elle la recommençoit, de sorte qu'elle la savoit exactement par

cœur, et elle fit de ses maximes, gravées dans sa mémoire, la base de sa conduite.

Marguerite, chez madame de Belcour, avoit sous ses ordres une petite servante de seize ans, leste, adroite et jolie, nommée Toinette, qu'elle venoit de placer elle-même dans la maison, parce qu'elle étoit la fille d'un homme tombé dans la misère, que feu son père avoit aimé. La bonne Marguerite lui donnoit des secours, et s'étoit en quelque sorte chargée de sa famille; car elle avoit lu, avec fruit, cette parole touchante: « N'abandonnez pas votre » ami, ni l'ami de votre père (1) ».

Mais Marguerite s'apperçut, avec surprise, que Toinette avoit une singulière manie, celle de déclamer continuellement; elle savoit une grande quantité de fragmens de rôles qu'elle débitoit à sa manière, et lorsque Marguerite la questionna sur ce sujet, elle apprit qu'un cousin-germain de Toinette étoit acteur au théâtre des Jeunes Artistes, et qu'une tireuse de cartes avoit prédit à Toinette qu'elle débuteroit, avec

(1) Prov. chap. 37.

éclat, au *Théâtre de la Gaîté*. Toinette qui vouloit remplir sa destinée, tout en récurant la vaisselle, tâchoit de perfectionner son talent; Marguerite voulut la sermonner à cet égard. Toinette répondit que les comédiens étoient des *citoyens* comme les autres Français. Marguerite parla de religion; mais Toinette, à laquelle on n'avoit jamais donné la moindre instruction, ne comprit pas un mot de l'exhortation de Marguerite. Un mois après, Toinette vérifia son horoscope, elle débuta à l'un des petits spectacles, événement qui acheva de rendre célèbre la sorcière qui avoit fait une prédiction si savante.

Marguerite ne fut pas plus contente des deux domestiques de ses maîtresses; ils tenoient les discours les plus étranges, et tous les soirs ils s'amusoient à raconter les tours qu'ils avoient faits à leurs différens maîtres. Quand Marguerite s'étonnoit et se scandalisoit, ils se moquoient de son ignorance et de sa simplicité. Si vous alliez aux spectacles, lui disoient-ils, vous sauriez que toutes ces choses-là ne sont que des gentillesses, qu'il n'y a que cela qui fasse

rire, et que l'on n'applaudit tant les *Frontins* et les *Crispins*, que parce qu'ils aiment le vin et les filles, et qu'ils trompent et volent leurs maîtres. Pardi, c'est une justice que le riche soit toujours dupe de la subtilité du pauvre. Mais si vous lisiez les *Confessions* de Jean-Jacques, vous en verriez bien d'autres. Oh! c'est un livre superbe.... Jean-Jacques étoit un grand homme; eh bien! quand il étoit laquais, il vola, et il accusa une servante d'avoir fait le coup.... — J'espère qu'il a été pendu, ce Jean-Jacques?.... — Qu'elle est donc simple!.... Mais je vous dis que c'étoit un grand homme, un philosophe, son buste est au Panthéon. — Je ne sais pas ce que c'est que les Panthéons et les philosophes, mais je sais que lorsqu'on fait de pareils crimes, on mérite d'être pendu. A ces mots, les deux domestiques éclatèrent de rire, et Marguerite, outrée, les bouda tout le reste du jour.

Le lendemain, il faisoit beau, et quand Marguerite fut revenue du marché, et qu'elle eut préparé son dîner, Lapierre, l'un des deux domestiques, lui proposa

d'aller avec elle dans une église; Marguerite accepta, avec plaisir, charmé de découvrir que Lapierre prioit Dieu quelquefois; car d'après sa conduite et ses discours, elle n'avoit pas imaginé qu'il eût le moindre sentiment de religion. Quand Marguerite fut dans l'église, elle vit des choses qui lui parurent étranges, et après un examen attentif, se tournant vers Lapierre: qu'est-ce donc, dit-elle, que toutes ces simagrées-là? ces gens-là ne sont pas des prêtres? qu'est-ce qu'ils nous déclament donc là? — Paix donc, Marguerite..... — Mais c'est indigne de jouer comme ça la comédie dans une église. — Ce n'est point une comédie, voyez donc comme ils sont graves..... — Pas moins, ils sont risibles avec leurs grandes robes..... — Mais c'est beau ce qu'ils disent.... — Beau, tant que vous voudrez, ils n'ont qu'à dire çà dans leurs chambres, si cela les amuse, ou bien sur des tréteaux; mais en chaire, c'est ridicule..... — Ecoutez donc, v'là qu'on chante l'hymne. — C'est comme un chœur d'opéra. Danseront-ils aussi?..... Adieu, je m'en vas. J'aimerois assez tout çà sur

un théâtre, mais dans une église, c'est affreux. En disant ces paroles, Marguerite se leva et sortit, Lapierre la suivit. Quand ils fûrent dans la rue : eh bien ! dit Marguerite, quels sont donc ces gens-là ; des fous ou des Turcs ? — Ce sont des théophilantropes. — Je savois bien que ce n'étoient pas des chrétiens.... — Pourtant, ils ont dit de bonnes choses. — Pardi, l'évangile a dit tout cela avant eux. Comment croyez-vous plutôt ces hommes-là que le bon Dieu ? Ah ! dame, c'est que si on ne fait pas ce qu'ils disent, on n'est ni damné, ni puni. Voilà une religion commode ! — Oui, et bien utile. Dites-moi Lapierre, avez-vous donc tout-à-fait oublié l'évangile ? — Comment voulez-vous que je m'en souvienne, depuis dix ans qu'on ne nous en parle plus ? — Pour moi, grace à Dieu, je l'ai toujours lu tous les jours ; voulez-vous savoir ce qu'il nous dit à nous autres ? — Eh bien ! quoi ? — Ecoutez : « Que toute personne soit soumise aux » puissances supérieures, car il n'y a point » de puissance qui ne vienne de Dieu, et » c'est lui qui a établi toutes celles qui

» sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose
» aux puissances, s'oppose à l'ordre de
» Dieu, et ceux qui s'y opposent, attirent
» sur eux la condamnation (1) ». — C'est
bon pour les grands, cela, je comprends
bien qu'ils devroient aimer l'évangile. —
Ecoutez encore : « Serviteurs, soyez sou-
» mis à vos maîtres avec toute sorte de
» respect, non-seulement à ceux qui sont
» bons et doux, mais à ceux qui sont d'une
» humeur difficile (2). Serviteurs, obéissez
» avec crainte et respect, dans la simpli-
» cité de votre cœur, à ceux qui sont vos
» maîtres.... Ne les servez pas seulement
» lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si
» vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes;
» mais faites de bon cœur la volonté de
» Dieu, et servez-les avec affection, re-
» gardant en eux le Seigneur et non les
» hommes, sachant que chacun recevra du
» Seigneur, la récompense du bien qu'il
» aura fait..... (3). » — Encore une fois,

(1) Saint Paul aux Romains, chap. 13.

(2) Première épître de saint Pierre, chap. 2.

(3) Epître de saint Paul aux Ephésiens, chap. 6.

tout çà est excellent pour les grands et les riches. Je ne m'étonne plus que nos maîtresses soient dévotes, c'est leur intérêt qu'on croie à l'évangile. — C'est celui de tout le monde, c'est le nôtre aussi. — Y a-t-il donc quelque chose pour nous? — Sûrement. La sainte Ecriture dit aux maîtres : « Que le serviteur qui a du sens vous » soit cher comme votre ame (1) ». — Ah! c'est beau ça. — L'évangile dit encore ; « Et vous, maîtres, ayez de l'affection » pour vos serviteurs. Ne les traitez point » avec rigueur et avec menaces, sachant » que vous avez les uns les autres un maî» tre commun dans le ciel qui n'aura point » d'égard à la condition des personnes (2) ». — Ah! j'aurois bien voulu que le dernier maître que j'ai servi eût cru cela, il ne m'auroit pas tant maltraité. C'est un homme d'un grand génie, mais il ne croit pas en Dieu, il se ruine au jeu et avec des filles, et il regarde ses domestiques comme des esclaves. — Allez, allez, La-

(1) Ecclésiastique, chap. 7.
(2) Epître de saint Paul aux Ephésiens, chap. 6.

pierre, tâchons toujours d'avoir des maîtres pieux, nous nous en trouverons bien.
Cet entretien frappa Lapierre, mais cette impression s'effaça bientôt. Le raisonnement n'est efficace que sur les esprits cultivés; pour les autres, il n'existe que deux pouvoirs véritables : l'habitude qui les domine, et l'exemple qui finit par les entraîner.

Cependant Marguerite, malgré le mécontentement que lui causoient les domestiques, se plaisoit dans cette maison, parce qu'elle chérissoit ses maîtresses. Elle possédoit aussi toute leur confiance, c'étoit elle que l'on chargeoit de toutes les bonnes actions que ses maîtresses ne pouvoient faire elles-mêmes; Marguerite mettoit un grand zèle dans la recherche des infortunés. Elle eut une joie particulière en découvrant une pauvre famille irlandaise chassée de son pays par les malheurs du temps, et tombée dans une affreuse indigence; Marguerite se souvenoit aussi d'avoir souffert dans une terre étrangère, et elle se rappeloit, avec une profonde émotion, ce passage sublime: « Si un étranger habite dans votre pays, et

demeure au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche, mais qu'il soit parmi vous comme s'il étoit né dans votre pays, et aimez-le comme vous-mêmes, car vous avez été aussi vous-mêmes étrangers dans l'Egypte (1) ». Rien n'eût manqué à la satisfaction de la bonne Marguerite, si elle n'eût pas su par ses propres observations et par tout ce que lui contoit mademoiselle Nérine, la femme-de-chambre d'Eugénie, que sa jeune maîtresse n'étoit pas heureuse ; elle remarquoit souvent qu'Eugénie avoit les yeux rouges ; d'ailleurs, elle voyoit que Belcour ne faisoit chez lui que de courtes apparitions ; souvent même, il passoit deux ou trois jours sans y venir, prétendant ensuite qu'il arrivoit de la campagne, mais on savoit qu'il n'avoit pas quitté la maison de mademoiselle Aurore ; ce désordre scandaleux désoloit sa mère, et la triste Eugénie, malgré tous ses efforts, ne pouvoit dissimuler sa profonde douleur. Elle devint grosse, cet événement parut toucher Belcour, il se conduisit mieux pendant deux

(1) Lévitique, chap. 19.

ou trois mois, le cœur sensible d'Eugénie se r'ouvrit à l'espérance; mais bientôt Belcour cessa de se contraindre, et reprit son premier genre de vie. La malheureuse Eugénie retomba dans une mélancolie qui rendoit inquiétant l'état où elle se trouvoit; sa belle-mère qui la chérissoit, fit à son fils les reproches les plus amers. Belcour joignant l'injustice à l'ingratitude, accusa la douce Eugénie d'aigrir contre lui l'esprit de sa mère, il lui fit, à ce sujet, une scène qui acheva d'accabler Eugénie; le soir même elle eut la fièvre, mais voulant le cacher à sa belle-mère, elle ordonna le secret à Nérine qui la veilla toute la nuit. Nérine, indignée contre son jeune maître, ne put résister au besoin d'ouvrir son cœur à Marguerite, cette dernière écouta cette confidence avec douleur et saisissement. Bon Dieu! dit-elle en pleurant, on la tuera, et son enfant aussi...... —Ma foi, reprit Nérine, elle est trop bonne, jeune et jolie comme elle est, de se tant chagriner; si j'étois à sa place, j'aurois bientôt divorcé... —Oh! non, non, Nérine, elle souffre, mais du moins elle ne se repentira jamais,

et avec cela on se console. — Cette indigne Aurore ! que je voudrois la voir à l'hôpital.... — Et il y a des gens qui vantent le bon cœur de ces créatures-là, parce qu'elles font par-ci par-là quelques charités à des mendians..... — Oui, elles ruinent leurs amans, elles sont couvertes de pierreries, et pour n'être pas huées dans leur quartier par la populace, elles donnent de temps en temps quelques écus aux pauvres ; mais si elles étoient réellement charitables, auroient-elles un luxe si effronté ?.. — Comment voulez-vous qu'on soit généreuse quand l'argent qu'on gagne est acquis d'une manière si honteuse ? Quand elles auroient une véritable libéralité, elles n'en seroient pas moins la cause d'une infinité de malheurs .... — Il n'y a qu'à voir nos pauvres maîtresses, que de larmes n'ont-elles pas versées depuis un an ..., — Comment monsieur peut-il préférer une pareille créature à une femme si jeune et si charmante ? — Eh bien ! il n'est pas méchant, tout au contraire ; mais il se figure que sa maîtresse, qu'il paye, l'aime mieux que madame. Ces filles-là, qui sont des créatures *abandon-*

nées (1), n'ont aucune retenue ; monsieur, lui-même, appelle cela de *l'abandon*, à ce que m'a dit Lafleur ; et voilà ce qui lui plaît. Vous sentez bien qu'une honnête femme n'a pas d'*abandon*, et madame paroît froide à monsieur.

Nérine avoit raison : malgré des torts inexcusables avec la femme la plus intéressante, Belcour avoit une belle ame, mais ayant l'esprit gâté par de mauvaises lectures, il s'étoit fait de l'amour une idée aussi folle que dangereuse ; selon lui, le véritable amour, dans une femme, étoit une fièvre ardente, un *délire*, une *ivresse* qui ne pouvoit se prouver que par un *abandon* total, qui ne s'exprimoit que par des extravagances inexplicables, qui rendoit ca-

---

(1) De tout temps ce mot, pour le peuple, a exprimé une femme sans pudeur et sans mœurs. Nos romanciers actuels ont adopté cette expression, et même on peut voir, en lisant leurs ouvrages, qu'ils n'en ont point changé la signification. Cependant, j'ai remarqué dans un roman nouveau un emploi très-neuf de cette expression ; on y dit que l'héroïne a *un sentiment vrai abandonné*. Cela est brillant, car cela n'a jamais été dit.

pable de tout, même de se déshonorer avec orgueil, et de se tuer sans remords. Ce terrible amour paroissoit à Belcour une si belle chose, qu'il le regardoit comme la première des vertus et la source de toutes les autres. Il disoit : *qu'il n'y a point d'enthousiasme dans l'amitié, de dévouement au malheur, de culte envers ses parens, de passion pour ses enfans, dans les cœurs qui n'ont pas connu l'amour. Il peut exister du respect pour ses devoirs, mais jamais de charme, jamais d'abandon dans leur accomplissement, quand on n'a pas aimé de toutes les puissances de l'ame* (1). Belcour qui desiroit qu'il *existât du charme pour ses devoirs*, et de *l'abandon dans leur accomplissement*, s'y préparoit en aimant à la fureur mademoiselle Aurore. Cette dernière étoit dans la première jeunesse, belle comme le jour, vive, passionnée, emportée. Belcour étoit son prêmier corrupteur, et elle n'avoit point encore eu d'autre amant.

(1) Essai sur la fiction, de madame de Staël.

La conversation de Marguerite et de Nérine fut interrompue plusieurs fois par des pauvres qui se présentoient à la porte de la cuisine, et toujours alors Marguerite se levoit pour aller donner quelques pièces de monnoie; Nérine s'étonnant, à la fin, de sa libéralité : ma chère Nérine, dit la pieuse Marguerite, cet argent-là me rapportera plus que celui que je garde, car : « celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt; celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté (1) ». Comme Marguerite disoit ces paroles, elle apperçut une femme arrêtée devant la porte; elle fut à elle, et la femme lui dit mystérieusement à l'oreille : Je ne venois pas vous demander l'aumône, je suis la servante de votre fille, madame Roger, et je voudrois vous parler en particulier. A ces mots, Marguerite passa dans l'office avec la servante, et là, prenant la parole : il y a plus de quatre mois, dit-elle, que je n'ai entendu parler de ma fille, qu'est-il donc arrivé ? — Un malheur terrible, M. Roger a décampé avec l'apprentie Rosine. — Ça

(1) Proverbes, chap. 19 et 21.

ne m'étonne pas, puisque l'Ecriture dit : « Redoublez votre vigilance à l'égard de la fille qui ne détourne point sa vue des hommes (1) ». Et la petite Rosine avoit un regard si hardi... — Et M. Roger a demandé le divorce. — Ma fille est fâchée de ça ? — Elle se désole ; elle aimoit ce mauvais sujet-là, et puis, en s'en allant, il a tout emporté. — Comment ? — Oui, tout volé, l'argenterie, l'argent de votre fille, ses joyaux, jusqu'à ses bagues et sa montre d'or. — Le misérable ! Pourquoi ma fille a-t-elle quitté ce bon Thibaut ! je savois bien que cela finiroit mal. « Le Seigneur est patient, il diffère à punir, mais il punit à la fin (2) ». Cependant, ma fille souffre, il faut tâcher de la consoler. Je vais demander à mes maîtresses la permission de sortir, et j'irai la voir. — Ne lui dites pas que je suis venue vous avertir, car si elle le savoit, elle me gronderoit. — Va t-en, et sois tranquille. Marguerite, sur-le-champ, monta chez Eugénie qu'elle trouva dans

(1) Ecclésiastique, chap. 26.
(2) Nahum, chap. 1.

son lit, sa belle-mère étoit à son chevet. Marguerite, en versant quelques larmes conta ce qu'elle venoit d'apprendre; ses maîtresses plaignirent son malheur, louèrent sa bonté. Votre fille est dans l'infortune, dit madame Belcour, et c'est *alors* sur-tout que la religion vous prescrit l'indulgence pour ses torts. Montrez-lui combien une mère chrétienne est compatissante et généreuse, portez-lui des secours, et en les lui offrant, souvenez-vous que l'Ecriture nous dit: « Ne mêlez point de reproches au bien que vous faites, et ne joignez jamais à votre don, des paroles tristes et affligeantes; la douceur des paroles ne passe-t-elle pas le don même? Mais les deux se trouvent dans l'homme juste(1) ». A ces mots, madame Belcour présenta trois louis à Marguerite, Eugénie lui en donna autant, et Marguerite, pénétrée de reconnoissance, courut aussi-tôt chez sa fille. Elle comptoit la trouver dans l'accablement et dans les larmes; elle fut

(1) Eccl. chap. 18.

étrangement surprise en entrant dans sa chambre, de la voir avec une autre femme, assise devant une table, tenant des cartes, et ayant le visage le plus épanoui et le plus riant. Cependant, en appercevant sa mère, madame Roger fronça le sourcil, et rendant les cartes à sa compagne : en vous remerciant, mère Bichon, dit-elle, vous m'avez toute ragaillardie; comptez sur ce que je vous ai dit, répondit la mère Bichon, en s'en allant, c'est sûr. Pardi, reprit madame Roger, je l'ai vu de mes yeux, l'as de carreau et le huit de cœur; bonne nouvelle, et puis l'as de pique la pointe en bas, et le valet de trèfle... c'est positif. La mère Bichon sortit, et madame Roger, regardant sa mère d'un air refrogné : eh bien! dit-elle, vous savez peut-être ce qui m'est arrivé, venez-vous me faire des sermons? Point du tout, ma chère enfant, répondit Marguerite, je viens pour te plaindre et pour t'apporter un peu d'argent. En parlant ainsi, Marguerite posa sur la table huit louis; car elle avoit ajouté 48 livres de son argent, au bienfait de ses maîtresses. A cette vue, madame Roger, qui se

trouvoit dans le besoin le plus pressant, eut un grand mouvement de joie : voilà s'écria-t-elle, la nouvelle que j'ai vue dans les cartes .... Ma fille, reprit Marguerite, vous aurez demain de l'ouvrage, mes deux maîtresses vous enverront de l'étoffe *pour* leur faire des robes; ce sont de bonnes pratiques; elles payent comptant tous ceux qui travaillent pour elles, car elles ont trop de religion pour faire attendre à de pauvres ouvriers l'argent qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; elles savent : « que celui qui répand le sang, et celui qui prive le mercenaire de sa récompense, sont frères (1) ». Ma mère, dit madame Roger, vous n'ignorez pas le tour que m'ont joué ce scélérat Roger et cette petite coquine que j'avois chez moi. Mais ils ne le porteront pas loin, Rosine retombera bientôt dans la misère, et Roger n'a pas six mois à vivre .. — Comment savez-vous donc cela ? La mère Bichon l'a prédit, et j'ai vu moi-même l'as de pique la pointe en bas.... — Ça prouve que Roger mourra dans six mois ? — Si vous

(1) Ecclésiastique; chap. 35.

saviez tirer les cartes .... — J'aime mieux croire en Dieu qu'à l'as de pique. Et puis, pouvez-vous souffrir qu'on vous fasse ces vilaines prédictions-là ! .. — Cet indigne Roger, je lui en voudrai jusqu'à la mort... — Fi donc. « Celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur (1) ». Roger est un malhonnête homme ; il faut le plaindre, ma fille, parce qu'il n'y a point de paix pour les méchans. La voie des méchans est pleine de ténèbres, ils ne savent où ils tombent (2). L'attente des justes, c'est la joie, mais l'espérance des méchans périra (3) ». Dans ce moment, la servante de madame Roger entra avec un domestique de mademoiselle Aurore qui remit à madame Roger douze louis de la part de sa maîtresse, en lui disant que mademoiselle Aurore, ayant passé vingt-quatre heures à la campagne, n'avoit reçu qu'en arrivant, la lettre de madame Roger; sans cela, ajouta-t-il, vous auriez eu

(1) Eccl. chap. 28.
(2) Prov. chap, 14.
(3) Prov. chap. 10.

ce riche *cadeau* un jour plutôt. Comment, dit Marguerite, ces douze louis n'acquittent pas une dette, c'est un cadeau? Vraiment oui, répondit le domestique, et ce n'est pas le premier. Cette explication parut causer un peu d'embarras à madame Roger, le domestique s'en alla, et madame Roger se tournant vers la servante : Eh bien! Françoise, lui dit-elle, tu ne crois pas aux cartes, et pas moins, la mère Bichon vient de me prédire que je recevrois bientôt une bonne nouvelle .... Pardinne, reprit Françoise, c'est bien fin, elle me questionne toujours, et je lui avois dit que vous aviez écrit à mademoiselle Aurore pour lui demander des secours..... Marguerite surprise et choquée de tout ce qu'elle entendoit, interrompit ce dialogue pour faire ses adieux à sa fille, en lui disant : de grace, mon enfant, souvenez-vous que le Seigneur lui-même a dit : « Ne vous détournez point de votre Dieu pour aller chercher des magiciens, et ne consultez point les devins (1) ». Ensuite Mar-

(1) Lévitique, chap. 19.

guerite embrassant sa fille, se hâta de la quitter.

Le lendemain matin, Nérine en pleurs, apprit à Marguerite qu'Eugénie avoit passé une nuit affreuse, et que le médecin croyoit qu'elle feroit une fausse-couche dans la journée. Et monsieur ne vient pas? demanda Marguerite; vous savez, répondit Nérine, qu'il y a cinq jours qu'il n'a mis le pied ici. Enfin, madame Belcour s'est décidée à l'envoyer chercher chez cette indigne Aurore, mais il venoit justement d'en sortir pour aller se promener à cheval on ne sait où..... A ces mots, Marguerite prit une résolution étrange, qu'elle confia sous le secret à Nérine. Je sais, dit-elle, que cette Aurore est une jeune créature qui n'a encore été subornée que par notre maître; une de nos voisines m'a dit cela, et je sais aussi que cette fille, toute perdue qu'elle est, a un fonds de bonté; il faut que je la voie et que je lui parle, il faut qu'elle sache le mal qu'elle fait, et si elle n'a pas un cœur de roche, je la toucherai, et pour le moins, elle exigera de monsieur qu'il se conduise avec plus de décence. Né-

rine n'approuva pas ce dessein : vous ne pourrez seulement pas, dit-elle, entrer chez cette fille, croyez-vous qu'elle veuille recevoir la cuisinière de madame ? Je ne dirai pas mon nom, répondit Marguerite, et j'espère que je parviendrai jusqu'à *elle*, enfin, je veux le tenter. En effet, la bonne Marguerite sortit sur-le-champ et se rendit chez mademoiselle Aurore. Il étoit midi ; elle dit au portier qu'elle étoit une pauvre femme bien à plaindre qui desiroit parler à mademoiselle Aurore. Entrez, dit le portier, elle vous donnera quelque chose. Ce début encouragea Marguerite. Elle traverse une petite cour, elle monte un escalier élégant, elle entre dans un brillant appartement rempli de glaces, de dorures, de draperies. Marguerite regarde toutes ces belles choses avec indignation ; elle compare ce luxe effronté avec la modeste et noble simplicité de la maison de ses maîtresses, et elle soupire avec amertume ; elle se rappelle ces belles paroles : « Heureux est l'homme qui a mis son espérance au Seigneur, et qui n'a point arrêté sa vue sur des vanités et sur des objets également

pleins d'extravagance et de tromperie (1)». Marguerite pénétra jusqu'à la chambre de mademoiselle Aurore qui venoit de se lever et de passer dans son cabinet de toilette. Dans tous les états, la pudeur et la modestie donnent des idées délicates sur de certaines convenances. Aussi Marguerite haussa les épaules en voyant une table de nuit qui avoit la forme d'un *autel*. Elle sentit combien il étoit de mauvais goût de faire un ornement élégant d'un meuble que la bienséance oblige, à tous égards, de cacher. Elle n'approuva pas davantage que la draperie transparente du lit fût rattachée par une grosse flèche; sans savoir la mythologie, Marguerite n'ignoroit pas qu'une *flèche* est un des attributs de l'Amour, et placée là, c'étoit l'enseigne d'une courtisane .... Il n'étoit pas surprenant de la trouver dans ce lieu; mais on doit s'étonner, lorsqu'on voit ces mêmes choses dans les appartemens de tant de femmes honnêtes, et qui d'ailleurs ont du goût. Il seroit à desirer que l'on réfléchît un peu sur

(1) Pseaume 39.

les modes actuelles, on en réformeroit beaucoup. La chambre d'Aurore étoit extrêmement obscure, parce qu'il y avoit aux fenêtres des jalousies fermées, des rideaux de mousselines tortillés en travers pour éviter la symétrie, et des doubles rideaux d'étoffe surchargés de franges et posés aussi de travers ; dans les appartemens élégans tout doit offrir l'image de l'irrégularité, du désordre et du hasard, c'est un emblême qui se trouve aujourd'hui partout où règne le faste. Mon Dieu! dit Marguerite, comme il fait sombre ici! Que de précautions pour y cacher le jour! mais c'est tout simple : « Quiconque fait le mal hait la lumière (1) ».

Au bout d'une heure d'attente, Aurore parut enfin; Marguerite s'étonna que sa toilette du matin eût été aussi longue, car elle lui parut être en chemise, tant sa robe étoit mince, étroite et collée sur son corps. Aurore avoit le visage presqu'entièrement caché par les boucles de cheveux qui retomboient sur son front, sur ses yeux et sur

(1) Evangile de saint Jean, chap. 4.

ses joues, ce qui fit croire à Marguerite qu'elle n'étoit pas aussi jolie qu'on le disoit. Marguerite n'imaginoit pas que l'on voulût cacher un beau visage lorsqu'on montroit si distinctement tout le reste de sa personne. Eh! bien, ma bonne femme, lui dit Aurore en s'avançant vers elle, que me voulez-vous ? Aurore avoit le son de voix le plus agréable, cette voix si douce émut Marguerite ; elle fut un moment sans répondre, ensuite, prenant la parole : mademoiselle, dit-elle, je n'ai rien à vous demander pour moi !.... Je m'appelle Marguerite Bourdin, je suis la cuisinière de madame Belcour..... A ces mots, Aurore tressaille en mettant ses deux mains sur son visage. Marguerite, charmée d'un mouvement qui annonçoit de la confusion et de l'attendrissement, conta sur-le-champ, avec un grand détail, tout ce qu'avoit souffert l'intéressante Eugénie, et elle fit une peinture pathétique de l'état où elle étoit dans ce moment...... Pendant ce récit, Aurore fondoit en larmes, en gardant toujours le silence. Marguerite l'interrogeoit vainement, Aurore ne répondoit que par des

soupirs et des sanglots ; Marguerite, profondément touchée, ne put elle-même retenir ses pleurs : Ah ! dit-elle, j'en suis sûre à présent, vous avez un bon cœur. Eh bien ! vous ne voudrez pas causer la mort d'une jeune personne vertueuse, et d'un innocent enfant.... Vous romprez un commerce criminel.... Courage, courage, revenez à Dieu qui veut vous regagner ; puisqu'il vous rend si sensible aux discours d'une pauvre femme comme moi. « Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas ? et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus (1)? le Seigneur n'est-il pas toujours prêt à pardonner» ? Est-ce donc la richesse et le clinquant de cette maison qui vous retiennent ? (Aurore secoua la tête.) « Peu, avec la crainte de Dieu, vaut mieux que de grands trésors qui ne rassasient jamais (2) ». Ne résistez point à Dieu qui vous rappelle. « Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé (3) ».

(1) Jérémie, chap. 8.
(2) Prov. chap. 5.
(3) Prov. chap. 45.

Vous aimez M. Belcour ?..... A ces mots, les pleurs d'Aurore redoublèrent. Songez, poursuivit Marguerite, que dans un an, dans quelques mois peut-être, il vous quittera avec mépris, au lieu que si vous rentrez dans votre devoir, il vous estimera et vous admirera toute sa vie. Enfin, je vois que vous n'étiez pas née pour l'état où vous êtes, je gagerois qu'une indigne mère vous aura vendue... Oh! non, non, dit Aurore en sanglotant, le ciel m'avoit donné une mère aussi respectable que je suis criminelle! ... Elle est donc morte de douleur? répondit Marguerite ... Dans cet instant, la porte s'ouvrit, et Belcour parut ..... Il fut transporté de colère, en voyant Marguerite et sa maîtresse en larmes; il s'élança vers Marguerite qu'il saisit brutalement par le bras, pour l'entraîner hors de la chambre. Arrêtez, arrêtez, s'écria Aurore avec un cri déchirant. — Laissez-moi chasser cette folle insolente... — Arrêtez, Belcour, c'est ma mère! ... A ces mots, Aurore éperdue va se précipiter aux genoux de Marguerite qui, pâle, tremblante, et prête à s'évanouir, s'appuie sur une table... Belcour,

surpris et frappé, reste immobile. Marguerite, rassemblant toutes ses forces, relève sa fille, la prend dans ses bras, et la serrant contre son sein: On ne me l'arrachera qu'avec la vie! dit-elle, Fanchon! ma Fanchon, c'est Dieu qui m'a conduite, *il* a voulu me rendre mon enfant!... Viens, suis-moi... Je ne souffrirai point qu'on l'emmène de force, s'écria Belcour; parlez, Aurore, m'abandonnez-vous, voulez-vous me livrer au désespoir?... — Oui, parle, Fanchon, il a pour se consoler une tendre mère, une épouse parfaite, une grande fortune; moi, je n'ai que toi, je mourrai, si tu me quittes. Oh, monsieur Belcour! vous avez déshonoré mon enfant, mais laissez-la moi, et je ne vous maudirai pas à mon heure dernière, laissez-moi mon enfant.... Fanchon, tu seras pauvre avec moi, mais Dieu te pardonnera; tous les soirs, je te bénirai en te disant: Tu prolonges les jours de ta mère; viens, nous serons heureuses..... O mère outragée! mais chérie, s'écria Fanchon en versant un déluge de pleurs, c'est toi que je veux suivre, c'est toi que je veux croire, et tu

ne me tromperas point ; tu me rendras la vertu que j'aimerai toujours près de toi. Ma mère, je travaillerai, je te servirai ; sous un habit de bure, assise à tes côtés, je me repentirai sans effroi, je t'écouterai, et je croirai retrouver l'innocence. Adieu, Belcour ! ... — Marguerite ! restez ici avec elle, je n'y paroîtrai plus. — Moi ! rester ici ! ... — Où irez-vous ? — Où Dieu nous conduira, il sera avec nous. — Aurore, accordez-moi deux jours ... — Ma mère, ma bonne mère, partons, arrache-moi d'ici... — Eh ! bien, dit Belcour avec une extrême émotion, vous le voulez, partez... Marguerite, de ce moment vous avez une pension de quinze cents livres..... — Non, monsieur, non, le suborneur de la fille ne sauroit être le bienfaiteur de la mère. Fanchon vivra de mon travail et du sien. Notre pauvreté rétablira son honneur, et fera nos délices ; et vous, monsieur, retournez à votre digne épouse, elle est malade, elle vous appelle avec angoisse, et l'on craint tout pour elle et pour son enfant... — O ciel ! ... — Viens, ma Fanchon. En disant ces paroles, Marguerite entraîne sa fille,

elle traverse rapidement les appartemens. Les domestiques, en voyant leur maîtresse pâle, échevelée, dans les bras de cette servante, accourent sur son passage, s'émeuvent, et questionnent. Fanchon se ranime, les écarte et leur crie : Ne nous arrêtez point, je suis ma mère, et je fuis le vice... Lorsqu'elles ont franchi la porte de la maison, Marguerite embrasse sa fille avec transport. O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, je vous remercie, vous me l'avez rendue, maintenant elle est à moi, vous m'avez tout donné !.... Elle appelle un fiacre, y monte avec sa fille, et se fait conduire dans une maison où elle savoit qu'elle trouveroit une petite chambre garnie à louer au cinquième étage. Aussi-tôt qu'elles furent enfermées dans cet humble asyle, Fanchon, inondée de larmes, se jette aux pieds de sa mère, en implorant son pardon. Que dis-tu, mon enfant bien-aimée? répondit Marguerite, en la faisant asseoir sur une chaise de paille; tu n'as plus à me demander que des bénédictions que je te donnerai jusqu'à mon dernier jour. Regarde, ma Fanchon, regarde cette petite chambre,

pense un peu à ce que doit sentir ta mère en te voyant là ! . . . . en se rappelant les beaux appartemens que tu viens de quitter, pour habiter celui-ci ! . . . . . Vois ces deux petits lits jumeaux dans lesquels nous coucherons cette nuit tout près l'une de l'autre comme dans les jours de ton enfance . . . . c'est là, ma fille, que tu dormiras en paix ; car les saints anges du Seigneur veilleront sur toi ... Ils se réjouissent, les anges, quand une brebis égarée revient et rentre au bercail ; te souviens-tu d'avoir lu cela dans l'évangile ? — Oh ! oui, ma mère, malgré mes péchés, je n'ai jamais pu oublier les pieuses instructions du révérend père Aubry, et cela me troubloit tant ! ... — Eh bien ! ma fille, à présent sois donc contente, voudrois-tu t'affliger quand les anges du ciel sont dans la joie, et à cause de toi ?... — Ma chère mère, je dois pleurer mes fautes . . . . . — Oui, sans doute ; mais tu t'es purifiée en entrant ici. — O ma mère ! jamais je n'aurois perdu mon innocence sans les conseils de ma sœur et les prédictions de la mère Bichon. . . . — Ne me parle jamais de ton

indigne sœur, Dieu l'a punie déja, qu'il lui fasse la grace de se repentir ! Je ne la maudirai point; l'Esprit-Saint a dit : « La » bénédiction du père affermit la maison » des enfans ; et la malédiction de la mère » la détruit jusqu'aux fondemens (1) ». Pour toi, ma fille, ne t'inquiète pas de l'avenir, confions-nous à la divine Providence ; quand on mérite la protection de Dieu, que peut-on craindre ? La mère et la fille causèrent ainsi tout le reste du jour. Avant de se coucher, elles se mirent à genoux, et prièrent ensemble ; Fanchon pleura, sa mère essuya ses larmes; Fanchon se mit au lit, et s'endormit en tenant la main de sa mère. Elle se réveilla plusieurs fois en l'appelant. Ma mère, ma mère, s'écrioit-elle, êtes-vous là ? Oh! ne me quittez plus ... Marguerite attendrie lui tendoit la main, elle ne dormoit pas; à la lueur d'une lampe, elle regardoit sa fille, elle pleuroit et remercioit le ciel. Le lendemain, Marguerite se leva dans l'intention d'aller chez ses maîtresses demander

(1) Ecclésiastique, chap. 3.

son compte, et prendre ses habits. Après avoir déjeûné, elle alloit sortir, non sans inquiétude de laisser Fanchon toute seule, lorsqu'on frappa à la porte. Marguerite ouvrit, et fit une exclamation en appercevant madame Belcour la mère. Ma bonne, ma chère Marguerite, dit madame Belcour en l'embrassant, je viens vous remercier, mon fils m'a tout dit; grace à votre conduite et au généreux dévouement de votre fille, il est rendu à ses devoirs. Eugénie est heureuse, la joie a produit en elle une révolution salutaire, elle n'a plus de fièvre, ses douleurs sont dissipées, et le médecin répond qu'elle ne fera point de fausse-couche. — Oh! quelle bonne nouvelle...— C'est à vous, Marguerite, que nous devons tout ce bonheur; il nous seroit impossible de nous acquitter envers vous, mais vous accepterez une marque de notre reconnoissance; je vous apporte le contrat d'une pension viagère de 1500 livres, réversible sur la tête de votre fille; je veux, en outre, vous procurer un asyle honorable. J'ai un frère établi à Orléans; il m'a mandé de lui chercher une bonne ména-

gère, en état de bien conduire une ferme considérable qu'il possède; je vous donnerai une lettre pour lui; il vous recevra avec joie; vous serez bien logée avec votre fille, votre nourriture ne vous coûtera rien, vous serez occupées, et vous vivrez agréablement. O madame! s'écria Marguerite en pleurant de joie, qu'ai-je fait pour mériter tant de bienfaits!... Tenez, excellente femme, reprit madame Belcour, en lui présentant une bourse contenant vingt-cinq louis, voilà pour les frais de votre voyage. — Ma généreuse maîtresse, ma chère bienfaitrice, nous partirons demain. Pendant cette scène, Fanchon, retirée à l'écart dans un coin de la chambre, écoutoit, avec émotion et tremblement, la mère de Belcour. Elle avoit les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, la tête un peu penchée et l'air abattu; dans cette attitude, elle étoit aussi jolie que touchante, car sur un jeune et beau visage, l'expression mélancolique du repentir et de l'humilité est la seule grace qui puisse suppléer au charme ravissant de l'innocence. Quand madame Belcour fut partie, Mar-

guerite, transportée, embrassa Fanchon à plusieurs reprises. Vois-tu, mon enfant, dit-elle, comme ces bonnes dames méritent d'être heureuses! vois-tu comme le ciel nous récompense!... nous voilà riches, et nous le sommes honorablement. Tu n'auras pas de chambres remplies de babioles, mais tu ne manqueras d'aucune chose nécessaire et commode; tu n'auras pas de robes de dentelles, mais tu seras habillée avec décence; le Seigneur ne nous dit-il pas: « Ne vous glorifiez point de vos » vêtemens (1)? Les richesses des injustes » sécheront comme un torrent (2) ». Pour nous, ma Fanchon, nous conserverons les nôtres, elles sont bien acquises. Que pourrions-nous souhaiter au-delà? Nous ne serons point comme *le superbe dont les desirs sont vastes comme l'enfer, et qui est insatiable comme la mort* (3). Oui, ma mère, reprit Fanchon, je serai aussi parfaitement heureuse que je puis

(1) Eccl. chap. 11.
(2) Eccl. chap. 40,
(3) Habacuc, chap. 2.

l'être après mes égaremens. Le soir, Marguerite reçut, de la part de ses maîtresses, la malle qui renfermoit ses habits, et en outre, un grand coffre à l'adresse de Fanchon, et qui contenoit plusieurs pièces de Perse, de toile et de mousseline. La mère et la fille partirent sans délai pour Orléans, où elles trouvèrent dans le frère de madame Belcour, un vieillard vénérable qui les reçut à bras ouverts; elles s'attachèrent bientôt à lui, elles suivirent avec joie ce précepte sacré: « Levez-vous devant ceux » qui ont les cheveux blancs, honorez la » personne du vieillard (1) ». Elles savoient que « la vieillesse est une couronne d'hon» neur, lorsqu'elle se trouve dans la voie » de la justice (2) ».

Fanchon persévéra dans la vertu, ne se sépara jamais de sa mère, et fit toujours son bonheur. Le jeune Belcour, rendu à la raison, trouva dans sa famille la félicité la plus pure; il obéit, sans effort, au commandement divin qui lui prescrivoit

---

(1) Lévitique, chap. 19.
(2) Prov.

d'aimer son Eugenie *jusqu'à se livrer lui-même pour elle* (1). Et il connut enfin : « Que la femme sainte et remplie de pu- » deur est une grace qui passe toute grace, » et que tout le prix de l'or n'est rien au » prix d'une femme vraiment chaste (2) ».

---

(1) Saint Paul aux Éph. chap. 5.
(2) Eccl. chap. 6.



LES
RÉUNIONS DE FAMILLE.



LES
RÉUNIONS DE FAMILLE.

. . . . « J'avoue que je tiens beaucoup à ces réu-
» nions de famille aux époques de l'année fixées
» par nos vieilles coutumes ; je suis loin de trouver
» ces anciens usages aussi insignifians que l'on paroît
» le croire aujourd'hui ».

D'une lettre écrite à l'auteur (1).

COUCHEZ-VOUS, ma bonne maman, il ne viendra pas, disoit tristement la jeune Isménie à madame de Lisbé, sa grand'-mère. Il n'est pas tard, mon enfant, répondit madame de Lisbé, d'un air attendri, et avec un sourire plein de douceur. Il est minuit, dit d'un ton chagrin la comtesse d'Elmas, mère d'Isménie. Mais, reprit madame de Lisbé, M. d'Elmas lui-même n'est pas encore rentré..... Comme elle

(1) Les idées si douces et si morales, renfermées dans ce peu de lignes, m'ont fourni le sujet de cette Nouvelle.

disoit ces mots, on entendit une voiture passer sous la voûte; Isménie tressaille, et, de premier mouvement, se lève, puis se remet sur sa chaise en rougissant; madame de Lisbé et sa fille suspendent leur parfilage..... La porte s'ouvrit, le comte d'Elmas parut..... Ce n'étoit pas lui qu'on attendoit avec tant d'impatience, c'étoit le jeune Charles de Limours son gendre, et mari d'Isménie. Après avoir baisé la main de sa belle-mère, et embrassé sa femme et sa fille, Isménie, dit-il, je vous annonce que Charles est parti pour la campagne; je l'ai vu un moment à l'Opéra, où il m'a conté que cette partie venait de s'arranger dans la loge de madame d'Ormel, chez laquelle ils vont tous...... Quoi donc! interrompit avec humeur la comtesse, à douze lieues de Paris?.... Oui, répondit ironiquement le comte, à vingt-quatre ans, aller passer au mois de juin, quelques jours à la campagne, *à douze lieues de Paris*, dans la meilleure compagnie, avec des gens qui sont ou nos parens, ou nos amis, n'est-ce pas là un coup de tête bien éton-

nant ? Madame d'Ormel, reprit la comtesse, n'a jamais été et ne sera jamais mon amie : je trouve peu de délicatesse dans ses precédés, et la coquetterie de sa belle-fille m'est insupportable. Vous me surprenez, repartit le comte, car je ne vous ai jamais vu de pruderie. Que vous importe la coquetterie d'une personne qui ne vous est rien, et que vous n'aimez pas ? Mais, poursuivit-il en se tournant vers madame de Lisbé, Charles m'a chargé d'un billet pour vous, qu'il a écrit dans la loge de madame d'Ormel, avec un crayon : ce billet contient ses excuses pour vous et pour sa belle-mère, de n'avoir pas pris congé de vous avant de partir. Je suis témoin qu'il n'auroit pu, sans impolitesse, refuser une invitation si pressante. Ils doivent jouer la comédie. Un des acteurs est malade, et Charles le remplacera. C'est une fête donnée au vieux baron d'Ormel, pour sa convalescence. Cela est touchant ! dit la comtesse en haussant les épaules. Négliger son père toute l'année, et puis lui donner une fête, afin d'avoir un prétexte de rassembler du monde !.....

Et quand Charles reviendra-t-il ? vous l'a-t-il dit, papa ? demanda la jeune Isménie d'un air timide. Dans quinze jours ou trois semaines, répondit le comte. Je suis sûre, reprit madame de Lisbé, qu'il sara ici le 23, dans treize jours. Ah! certainement, s'écria Isménie, il reviendra pour la Saint-Jean, la fête de ma bonne-maman. Vous avez raison, dit le comte, je n'y pensois pas. Certainement Charles se trouvera ici la veille de la Saint-Jean.

Après cette conversation, on fut se coucher. Le lendemain matin, la comtesse descendit de bonne heure chez sa mère. Ma fille, lui dit madame de Lisbé, tandis que nous sommes seules, je veux vous gronder. Mon enfant, la conduite un peu légère de Charles vous donne une humeur trop visible.... — Puis-je voir avec indifférence notre Isménie ainsi négligée ? — Non, et j'en suis blessée comme vous ; néanmoins il faut le cacher, mon amie, voilons une partie de notre sensibilité ; si nous osions la montrer toute entière, les hommes ne pourroient ni la partager, ni la comprendre : affecter de l'indifférence,

seroit à-la-fois une mal-adresse et un artifice; ne laissons entrevoir nos inquiétudes et nos chagrins secrets que par cette douceur attirante qui ne se plaint point, qui n'exige rien, mais qui, délicatement suppliante, semble implorer le sentiment qu'on lui refuse. — Depuis trois mois, si dissipé, si peu attentif pour une femme si charmante, qui a pour lui la tendresse la plus touchante, et au bout de huit mois de mariage! — Il a vingt-quatre ans. — Isménie n'en a que dix-huit, et elle n'est occupée que de lui! — Un amour vertueux mûrit la raison, et perfectionne le caractère d'une femme; il fait sa destinée entière, et remplit tous les détails de sa vie: les hommes ont tant d'autres intérêts, et durant leur jeunesse, ils confondent si facilement le plaisir avec le bonheur!..... — La coquetterie de la vicomtesse d'Ormel avec Charles, est la chose la plus révoltante!..... Je vous assure qu'elle a des desseins sur lui, et Charles, n'en doutez pas, l'a remarqué..... — Oui, grace à vous. — Comment? — Naturellement vous n'êtes point médisante; vous avez tant de

douceur et d'indulgence ! et tout-à-coup, Charles vous a vu de la sécheresse, de l'aigreur, et presque de l'impolitesse avec la vicomtesse ; il vous entend sans cesse dénigrer sa figure, son esprit, critiquer sa parure, blâmer sa conduite, déclamer contre sa coquetterie ; il a cherché vos motifs, et les a devinés. Il vous a trouvé de l'exagération et de l'injustice ; et loin de déjouer à ses yeux celle que vous craignez, vous avez fixé son attention sur elle, et votre jalousie maternelle, en éclairant Isménie, a fait naître la sienne. Que d'imprudence, mon enfant ! ..... — Je le *sens* ; mais comment dissimuler des peines si sensibles !..... — Souvenez-vous donc de ce que vous avez éprouvé vous-même autrefois dans votre première jeunesse ; M. d'Elmas eut avec vous des torts bien plus graves que ceux de Charles..... — Vous les jugeâtes en mère ; ils vous semblèrent inexcusables, et moi, je les supportai avec patience..... — Sans doute, votre mari me parut bien coupable ; cependant, je ne lui montrai point d'humeur, et il finit par revenir à nous. Conduisons-nous donc de

même avec Charles. — Ah ! jamais M. d'Elmas ne m'a traitée avec autant de légèreté ! ..... — Vous l'avez oublié, et je m'en souviens. Nous sommes mères toutes deux..... Mais, songez, ma chère amie, que Charles est bien né, qu'il a de l'esprit, de la sensibilité ; qu'il aime véritablement Isménie, et qu'une fantaisie passagère ne sauroit détruire un attachement sincère et si bien fondé. Quand il reviendra pour ma fête, recevons-le bien, feignons de ne pas soupçonner cette nouvelle intrigue, et l'espoir de nous la cacher le ramènera plus souvent ; il reviendra sans embarras, et si nous sommes aimables, il se plaira toujours avec nous. La plus funeste victoire que nous puissions remporter, c'est de prouver aux hommes qu'ils ont tort ; ils nous punissent de notre pénétration ; ils ont tant de raisons de la craindre ! Il ne suffit pas de ne leur rien reprocher, il faut avoir l'air de ne rien remarquer, ou de ne voir qu'à demi. Ce n'est pas de l'indulgence que leur orgueil demande, ils veulent de la crédulité, c'est là seulement ce qu'ils appellent en nous le charme touchant

de la douceur. Ah ! s'écria la comtesse en embrassant sa mère, guidez-moi toujours. Je n'ai dû qu'à vos conseils le repos de ma vie et ma réputation, que je vous doive encore le bonheur d'Isménie, ce bienfait surpassera tous les autres. Madame de Lisbé méritoit à tous égards cette confiance entière. La vieillesse n'est imposante que dans un homme, mais dans une femme intéressante, elle conserve et reprend quelques graces touchantes du premier âge : la foiblesse, l'aimable négligence, et la douceur. Madame de Lisbé joignoit à des manières remplies de charme, toute la sagesse que peuvent donner à une personne réfléchie, beaucoup d'esprit, un grand usage du monde et une longue expérience ; elle avoit reconnu, dès sa première jeunesse, que le moyen le plus certain d'assurer son bonheur domestique, est de sacrifier toujours à la paix, son amour-propre et tous les genres de prétention. Elle dissimula constamment les torts des autres, elle n'hésita jamais à faire l'aveu des siens. Elle ramena tous ceux qui s'éloignèrent d'elle, en paroissant s'aveugler sur leur

conduite. On ne loua point sa finesse et sa pénétration, mais on s'étonna qu'avec autant d'esprit, il fût possible d'être aussi peu clair-voyante, on l'en aima mille fois davantage ; son seul artifice (si l'on peut donner ce nom à la bonté la plus délicate) fut de cacher l'indulgence sous les traits plus doux encore d'une aimable simplicité. Les vertus héroïques, la grandeur d'ame, la clémence sont admirables dans les hommes d'état et sur les théâtres, il en faut d'autres dans l'intérieur des familles. Madame de Lisbé, dans toutes les explications, se raccommoda, sans jouir jamais de l'orgueil de pardonner ; toutes les excuses lui paroissoient bonnes, tous les éclaircissemens étoient pour elle des justifications complètes ; après un raccommodement, on n'admiroit point son *grand caractère*, mais on adoroit sa douceur ; elle pensoit qu'on ne regagne jamais entièrement ceux qu'on embarrasse ou qu'on humilie, que dans les tracasseries et les brouilleries, on ne compte guère sur l'oubli, et que l'aveuglement seul peut inspirer une parfaite sécurité. Par cette conduite, elle conserva

tous ses amis, et ce caractère si sage, si conciliant, la rendit, en tout temps, l'arbitre de sa famille. Elle avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son gendre, et le comte ne s'en doutoit pas. Madame de Lisbé n'avoit jamais donné de conseils positifs qu'à sa fille ; d'ailleurs, quand on la consultoit, elle n'avoit l'air que de causer, elle montroit son opinion, mais avec ce ton simple et modeste qui laisse l'entière liberté de la combattre sans embarras.

Le comte d'Elmas avoit un extrême amour-propre, il ne trouva nulle espèce de prétention dans sa belle-mère et dans sa femme, et sa vanité ne troubla jamais la paix de son intérieur. Il aima sa femme, et par air, il lui fit beaucoup d'infidélités dans sa jeunesse ; elle parut ignorer ses torts ; il ne craignit pas le ressentiment d'une épouse irritée, il ne fut point jaloux, et il revint à elle sans embarras. Il ne manquoit pas d'esprit, il avoit une probité parfaite et des sentimens nobles ; ses principes, d'ailleurs, n'étoient rien moins qu'austères ; il pensoit qu'un jeune homme possédait toutes les qualités essentielles, lors-

qu'avec du courage, de la politesse et un bon ton, il montroit en public des égards pour sa femme, du respect pour ses parens ; qu'il ne faisoit point de dettes, qu'il n'étoit pas joueur, et qu'il vivoit toujours en bonne compagnie. Toutes ces choses suffisent, en effet, pour le monde ; mais lorsqu'on croit qu'elles peuvent tenir lieu des vertus domestiques, on gâte quinze années de sa vie, et l'on ne goûtera jamais dans toute sa pureté, le bonheur de l'âge mûr et celui de la vieillesse.

Le comte aimoit sa fille, et par une espèce de vanité qu'on ne voit guère que dans le grand monde, ce sentiment même lui faisoit désirer que le mari d'Isménie eût des succès brillans auprès des femmes ; il ne lui auroit pas pardonné de prendre du goût pour une courtisane, ou seulement pour une personne obscure d'une classe inférieure ; mais il étoit flatté de l'entendre citer comme le jeune homme le plus à la mode, et de voir les coquettes les plus brillantes de la cour se disputer sa conquête. D'ailleurs, le comte avoit pris pour son gendre la tendresse qu'il auroit ressentie

pour son propre fils; et ceux qui ont eu de la fatuité dans leur jeunesse, la portent facilement sur leurs enfans; il est naturel de desirer pour eux l'espèce de gloire qu'on a soi-même ambitionnée, et c'est ainsi que l'affection des parens, trop souvent dénuée de principes, rend tant de vices héréditaires. Cependant, le comte étoit incapable de donner à son gendre des conseils corrupteurs, mais il l'étoit aussi de lui servir de guide et de Mentor. Charles de Lismore, brillant, sensible et généreux, avoit pour sa jeune épouse un tendre attachement; il aimoit et révéroit sa belle-mère et madame de Lisbé; mais, entraîné dans une société légère et dangereuse, il n'avoit pu résister aux séductions d'une artificieuse coquetterie; il avoit remarqué l'humeur de la comtesse et la tristesse d'Isménie; il craignoit des remontrances, de reproches; il ne se retrouvoit plus à son aise au sein de sa famille, et après s'en être éloigné sans dessein et même malgré lui, il étoit prêt à la fuir, ou du moins à s'affranchir de toute dépendance. Il logeoit ainsi que sa belle-mère, chez madame de

Lisbé ; cette dernière avoit une vaste maison ; elle n'en occupoit qu'un petit nombre de pièces, afin de jouir du bonheur de rassembler autour d'elle tous ses enfans. Le jeune Charles entendoit répéter qu'il étoit bien gênant de loger chez ses parens, et d'avoir pour surveillantes une belle-mère et une grand'-mère dévotes ; on lui disoit encore que, pour entretenir la bonne intelligence, il ne faut pas se réunir sous le même toît avec sa famille, ni même la voir trop souvent. Cette maxime est apparemment très-sage, car elle est de nos jours presque généralement reçue. Nos pères avoient la simplicité de penser précisément tout le contraire, mais la philosophie a rectifié toutes ces vieilles idées.

Pour achever de faire connoître la famille de madame de Lisbé, il ne faut pas oublier la sœur cadette d'Isménie, la jeune Victorine, alors âgée de quinze ans. Madame de Lisbé avoit trop de sagesse et de bonté pour marquer une préférence, mais on n'ignoroit pas combien Victorine lui paroissoit aimable et piquante ; cette jeune personne aimoit passionnément sa sœur, la

conduite légère de Charles lui causoit une impatience dont sa mère lui savoit gré, et qui, plus d'une fois, la fit gronder par madame de Lisbé. Mais on souriait d'un air caressant en la grondant à ce sujet, et Victorine s'appercevoit à merveille que l'imprudence dont on la reprenoit avoit quelque chose d'aimable. On sait trop à quinze ans que tous les torts qui viennent de la vivacité et de la sensibilité ont du charme à cet âge; on ignore qu'à vingt-cinq ans ces mêmes défauts paroissent insupportables dans une société intime, et qu'ils font le tourment et le malheur de celle qui n'a pu s'en corriger. Madame de Lisbé voyant Isménie véritablement affligée de l'absence de Charles, eut une longue conversation avec elle, et parvint à la calmer.

On savoit que Charles ne devoit jouer la comédie que dans quelques jours; Isménie, conseillée par sa grand'-mère, fit faire un habit charmant qu'elle envoya par un courrier à son mari; un billet écrit avec le ton le plus aimable du sentiment et de la gaîté, accompagnoit cet envoi qui fut reçu avec autant de reconnoissance que de surprise.

Charles, vivement touché, fit la réponse la plus tendre, et il annonçoit qu'on le verroit arriver de bonne heure, pour la fête de madame de Lisbé. Cependant, le jour de la fête, on eut de grandes inquiétudes, Charles ne vint point le matin, on l'attendit vainement pour dîner; tous les parens, tous les amis avoient apporté leurs offrandes, le salon étoit rempli de vases et de caisses de fleurs, on voyoit au milieu, sur une table de bois d'acajou, les dons des enfans mis à part. Ces fleurs, présentées par la piété filiale, avoient une place d'honneur et dominoient toutes les autres, mais il y manquoit un bouquet; et l'œil maternel les contemploit avec l'expression d'une douce complaisance obscurcie par un léger nuage de tristesse.

Cependant, la pendule du salon marquoit six heures, et Charles n'arrivoit pas, Isménie et sa mère étoient plongées dans une profonde rêverie. Victorine s'agitoit, elle sortoit à toute minute pour aller dans une pièce voisine qui donnoit sur la rue, regarder par la fenêtre; le comte même, beaucoup moins exigeant que sa femme et

ses filles, paroissoit mécontent; les tantes et les cousines murmuroient tout bas. La conversation languissoit, madame de Lisbé la relevoit de temps en temps, mais avec distraction. A sept heures, le comte regardant à sa montre : il est *inconcevable*, dit-il, que Charles ne soit pas encore arrivé. Je suis sûre, reprit avec calme madame de Lisbé, que ce n'est pas sa faute, sa voiture peut-être a cassé..... Le voilà, le voilà ! s'écria Victorine en entrant précipitamment dans le salon. Ces seuls mots produisirent un prodigieux changement dans la famille, tous les visages *s'épanouirent*, cinq ou six enfans qui étoient dans le salon, coururent au-devant de Charles. Le visage abattu d'Isménie se ranima et s'embellit de la douce expression de la joie, et madame de Lisbé reprit ses graces et toute sa sérénité. Ah ! que la jeunesse est aveugle, lorsque, pouvant être aimée ainsi, elle néglige un semblable bonheur ! Dans quelle société étrangère pourra-t-elle en trouver l'image ou l'illusion ? Enfin, les deux battans de la porte s'ouvrent avec bruit pour laisser passer

Charles, tenant dans ses bras un énorme et superbe oranger qu'il vient déposer aux pieds de madame de Lisbé. Il étoit troublé, embarrassé d'arriver aussi tard, il balbutia quelques mots d'excuse...... Les chevaux de poste n'alloient pas, il avoit fallu raccommoder quelque chose à sa voiture... Je l'avois deviné; interrompit madame de Lisbé en l'embrassant tendrement. Charmé de ce doux accueil, il baisa, avec attendrissement, la main qu'on lui tendoit. Isménie vint se jeter à son cou, et ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il la serra dans ses bras. Tout le monde l'entoura; l'air de cordialité répandu sur toutes les physionomies, la gaîté générale achevèrent de dissiper entièrement son embarras. Madame de Lisbé fit poser le bel oranger sur la table de bois d'acajou; dans ce moment on entendit une musique délicieuse, et la comtesse et ses deux filles chantèrent en partie la romance suivante :

Jouissons sous ce toît tranquille,
Et de la gaîté de la ville,
Et de l'innocence des champs;
Je ne vois que des fleurs, des amis, des enfans;
L'âge d'or est dans cet asyle.

Ah ! ne cherchons qu'ici la joie et le plaisir,
Vivons, aimons, restons ensemble;
Près de celle qui nous rassemble,
Qu'il est doux de se réunir !

Si l'un de nous s'éloigne d'elle,
Dans l'absence toujours fidèle,
Il garde un touchant souvenir,
L'amitié l'attendoit, on le voit revenir
Dans les lieux où tout le rappelle.
Ah ! ne cherchons qu'ici la joie et le plaisir,
Vivons, aimons, restons ensemble;
Près de celle qui nous rassemble,
Qu'il est doux de se réunir !

Pour sa fête si solennelle,
Falloit-il tant d'apprêts, de zèle?
Nous voir tous, et nous rendre heureux,
Suffisoit à son cœur, et remplit tous ses vœux;
Qu'à jamais il se renouvelle
Ce bonheur qu'en ce jour nous lui pouvons offrir !
Vivons, aimons, restons ensemble;
Près de celle qui nous rassemble,
Qu'il est doux de se réunir !

Tout le monde répéta, avec transport, les deux derniers vers du refrein de la romance, on vit couler de douces larmes, et Charles, ému, pressant dans ses mains celles de madame de Lisbé, lui disoit tout bas, avec attendrissement : ah! je le sais, je le sens, le bonheur pour moi n'est en effet qu'ici.

A dix heures on se mit à table, la gaîté prolongea le souper; madame de Lisbé veilla, et proposa de danser après souper, ce qui fut accepté; enfin, la soirée fut si charmante, qu'on se promit de se rassembler tous encore le lendemain, et pour la journée entière.

Charles passa trois semaines dans l'intérieur de sa famille, dont il fit les délices par la douceur de son caractère, par les agrémens de son esprit, et sur-tout par sa tendresse. Cependant des billets et de fréquens messages le rappelèrent à la campagne; s'il n'eût écouté que son cœur, il eût préféré, dans tous les instans, Isménie à la vicomtesse d'Ormel; mais il étoit bien jeune, et l'on croit devoir tant de ménagemens à la première femme dont les avances ont séduit, que l'on pense ne pouvoir se dispenser de négliger et de désoler, pour elle, l'épouse qu'on estime et qu'on aime.

Charles disparut, on ne le revit plus que des instans. Il reviendra pour la Saint-Louis, disoit madame de Lisbé. C'étoit, pour la famille, une double fête, celle de

la comtesse et d'Isménie ; en effet, Charles revint à cette époque: Personne ne lui fit le moindre reproche, même indirect, à l'exception de Victorine, qui lui demanda s'il ne la trouvoit pas bien grandie ; Charles rougit, et son cœur fut oppressé, en remarquant qu'Isménie étoit maigrie et changée !..... L'inclination et le remords retinrent Charles auprès d'elle quelque temps ; ensuite, il fit de longs et fréquens voyages à Versailles, pour y voir la vicomtesse établie chez son beau-père, qui venoit d'obtenir une grande place à la cour. Outre son logement au château, le jeune vicomte d'Ormel avoit une maison dans l'avenue de Paris ; on y faisoit sans cesse des parties, Charles y jouoit souvent au billard, et avec désavantage, parce qu'il se croyoit d'une grande force à ce jeu, et que des gens peu délicats (il en est tant parmi les joueurs !) profitèrent, à cet égard, de son erreur et de sa vanité. Le comte d'Elmas fit, à ce sujet, quelques représentations à son gendre, qui lui protesta qu'il jouoit mieux que toutes les personnes de la société du vicomte ; il ajouta qu'il ne jouoit pas gros

jeu, et qu'il seroit toujours assez maître de lui, pour ne jamais faire une perte considérable. Charles passa les quinze derniers jours du mois de décembre à Versailles, mais on disoit : nous le reverrons le jour de l'an!... Ce jour solennel est une époque importante dans la vie d'une bonne grand'-mère, qui a de la fortune et une famille nombreuse; car il ne s'agit pas seulement de faire des présens, il ne suffit pas d'être généreux, il faut encore qu'il y ait dans les dons de l'à-propos, de la grâce ou de l'utilité, il faut qu'ils soient assortis aux personnes et aux situations, et madame de Lisbé observoit toutes ces nuances, avec une attention réfléchie, et la délicatesse la plus aimable. Plusieurs jours d'avance, les *étrennes* étoient rangées avec ordre, et cachées dans son cabinet, chacune avoit son étiquette, qui portoit le nom de la personne qui devoit la recevoir. Un étranger, observateur, qui seroit entré dans ce cabinet, auroit pu deviner, par les présens, une grande partie des secrets de la famille, et connoitre, en général, les caractères et les occupations de ceux qui la composoient.

Les boîtes de couleur, et des cartons remplis d'estampes, étoient offerts à celles qui possédoient le talent de la peinture; une écritoire à celle dont on avoit reçu de jolies lettres; de bons livres, magnifiquement reliés, étoient destinés à la jeune personne qui montroit le goût de la lecture, présent honorable que n'envioit pas celle qui obtenoit un joli chapeau ou un beau collier. Les parentes les moins favorisées de la fortune recevoient des dons plus solides et plus utiles; mais ceux-là étoient présentés avec une grâce particulière, un à-propos et une simplicité qui en cachoient délicatement l'intention; car, dans ce jour, la générosité peut facilement ménager la fierté, en déguisant le bienfait sous l'apparence d'une attention d'usage. Enfin, quand tous ces dons sont distribués avec le charme touchant et le discernement si fin de la bonté, chacun y trouve la preuve que l'amitié, toujours ingénieuse et clair-voyante, en a médité le choix, et qu'elle a deviné ce qui pouvoit flatter et plaire. Sans cette vieille coutume, qui resserre tous les liens de famille et d'amitié, le premier jour de

l'année seroit une époque mélancolique qui ne pourroit retracer que des réflexions lugubres : on imagina de consacrer ce jour au sentiment et à la libéralité, afin de distraire, par une attente agréable, ou par une douce occupation, des tristes idées qu'il inspire ; et c'est ainsi que ces fêtes domestiques dissipent les regrets douloureux sur cette portion de la vie qui vient de s'écouler, et nous arrachent à l'inquiète prévoyance sur un avenir incertain, toujours moins riant à mesure qu'il s'abrége, et dont chaque année rapproche la redoutable perspective ! Le dernier jour de décembre, le comte entra chez madame de Lisbé, qu'il trouva seule avec sa fille et Isménie. « Je viens d'apprendre avec certitude, leur dit-il, que Charles a perdu ce matin cinq cents louis au billard ; et, ce qui me fâche, c'est que depuis trois mois il en a perdu autant en différentes fois, et que je le crois dans l'impossibilité d'acquitter, en vingt-quatre heures, cette dernière dette. A quelle personne doit-il cette somme ? demanda madame de Lisbé. — A Merville. — Merville, notre ami, et un

homme de quarante ans !..... — Que voulez-vous, Charles lui a dit qu'il étoit au moins de la seconde force au billard, ce qui n'est point. Merville qui joue très-rarement, a répondu, avec vérité, qu'il n'étoit pas de la troisième. Charles a voulu lui donner trois points ; Merville a gagné toutes les parties. — Cela est étrange ! — Et cependant assez commun. Vous verrez Charles demain ; je crois que vous ferez bien de le sermoner un peu là-dessus ».

Après cet entretien, la comtesse, sans le dire à sa fille, écrivit sur-le-champ à Merville, pour lui mander qu'elle *s'engageoit* à lui payer, sous trois mois, les douze mille francs que Charles avoit perdus, mais qu'elle le supplioit de dire au comte et à madame de Lisbé, que Charles lui-même avoit acquitté cette dette.

Isménie, à l'insçu de sa mère, fit venir un joaillier, et lui vendit presque tous ses diamans, pour la somme de douze mille francs, qu'elle reçut le lendemain matin, et qu'elle envoya à Merville, en lui demandant, avec instance par un billet, de dire à ses parens que Charles l'avoit payé.

Cependant, Charles arriva de bonne heure chez sa femme, qui descendoit avec la comtesse et Victorine, dans l'appartement de madame de Lisbé. On trouva madame de Lisbé seule encore; les amis et les parens ne devoient arriver que beaucoup plus tard. Madame de Lisbé embrassa Charles avec sa tendresse ordinaire. « Mon fils, lui dit-elle, vous trouverez chez vous les étrennes de votre belle-mère, celles de votre femme et les miennes; nous les avons réunies ensemble : nous savions que vous désiriez un cabinet de plus, ma fille a sacrifié une pièce de son appartement qu'elle a jointe au vôtre; Isménie et moi nous l'avons meublé : venez le voir ». A ces mots, on suivit madame de Lisbé qui conduisit dans un cabinet charmant, décoré avec la plus grande élégance, et dont Isménie et Victorine avoient brodé le meuble. Charles exprima sa reconnoissance d'une manière d'autant plus touchante, qu'il se rappeloit, avec remords, qu'il avoit songé à quitter cette demeure que l'on embellissoit pour lui avec tant de recherche et de bonté. Lorsqu'il eut

tout examiné, madame de Lisbé le reprit sous le bras pour l'emmener chez elle; ses filles marchoient derrière elle. Arrivée à la porte de sa chambre, elle se pencha vers Charles et lui dit tout bas : « Votre dette est acquittée, mais j'exige que tout le monde ignore que c'est par moi ». Alors, sans donner le temps de répondre, elle quitta Charles et entra dans sa chambre, où aussitôt la comtesse s'approchant de son gendre, lui dit aussi tout bas : « J'ai pris des arrangemens avec Merville; que ma mère et votre beau-père sur-tout n'en sachent rien ». Au même instant, Isménie, de l'autre côté, disoit à l'oreille de son mari : « J'ai payé M. de Merville, n'en parlez pas à nos parens ». Après cette confidence, elle suivit sa mère qui entroit chez madame de Lisbé. Tout ceci se fit avec tant de rapidité, que Charles troublé, stupéfait, n'eut pas la possibilité d'articuler une seule parole. Il resta quelques minutes immobile à sa place; ensuite il descendit dans le petit jardin de la maison : il resta là plus d'un quart-d'heure, livré aux réflexions les plus douces et les plus

utiles qu'un jeune homme sensible puisse faire.

Madame de Lisbé, en entrant dans sa chambre, y trouva le comte et Merville. Ce dernier reçut le plus froid accueil; on étoit indigné de son procédé. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir; et, après avoir questionné madame de Lisbé sur les étrennes qu'elle avoit distribuées; il me semble, dit-il en riant, que c'étoit un billard qu'il falloit donner à Charles; car, pour y bien jouer, il a besoin de s'exercer long-temps encore. Cette plaisanterie parut si déplacée, que madame de Lisbé ne put s'empêcher de répondre avec un sourire amer : En vérité, monsieur, nous ne vous demanderons pas de lui en donner de nouvelles leçons. Pourquoi donc, madame, reprit Merville du même ton; la première est pourtant bonne : je me suis flatté que vous en conviendriez....... De grâce, monsieur, interrompit madame de Lisbé, excessivement choquée, changeons d'entretien. Dans ce moment, Charles entra, il avoit l'air ému et profondément touché : il fut s'asseoir entre sa grand'mère et sa

femme, et saisissant une de leurs mains, il les serra fortement dans les siennes. Merville reprenant la parole : Charles, dit-il, je vous attendois pour faire en votre présence plusieurs restitutions. Mesdames, poursuivit-il, je dois vous déclarer que j'étois payé par Charles lui-même, quand j'ai reçu vos messages..... Il suffit, interrompirent à-la-fois madame de Lisbé et ses filles, qui désiroient que le comte n'apprît pas ce qu'elles avoient fait, au lieu de *sermonner* Charles, comme il l'avoit recommandé. Non, mesdames, reprit Merville, cela ne suffit point du tout; j'ai reçu trois fois plus qu'il ne falloit, je dois le rendre. Charles, après avoir perdu douze mille francs, n'a plus voulu jouer, et il m'a offert en paiement sa nouvelle voiture anglaise, et ses beaux chevaux; ce que j'ai accepté et reçu sur-le-champ. Ainsi, la dette étant acquittée : voilà, madame, votre obligation, dit-il à la comtesse; voici les billets de banque de madame de Lisbé, et voilà, madame, vos cinq cents louis, continua-t-il en remettant à Isménie une bourse remplie d'or,

Ah! s'écria Charles, que je serois ingrat, si je n'étois pas corrigé!....... J'ai encore une restitution à faire, reprit Merville en se tournant vers le comte; j'ai dû vous amener la voiture et les chevaux.......... Comment? dit madame de Lisbé. Oui, reprit Merville, c'est le comte qui avoit gagné les cinq cents louis; je jouois son argent. Ah! mon cher Merville, dit madame de Lisbé, que j'ai eu tort de ne pas le deviner! Voici le fait, dit le comte; je savois qu'on engageoit Charles dans de mauvaises parties, j'ai voulu lui donner une petite leçon: en conséquence, j'ai remis cent louis à Merville, en le priant de jouer au billard contre Charles. Nous convînmes que s'il perdoit mes cent louis (ce qui n'étoit pas probable, d'après la manière de jouer de Charles), il en resteroit là; et que s'il gagnoit, il pousseroit son avantage aussi loin que le permettroient l'étourderie et la vanité de son adversaire; mais Charles, après avoir perdu la somme qu'il pouvoit acquitter par le sacrifice de sa voiture et de ses chevaux, n'a plus voulu jouer, malgré les instances

de Merville. Non, mon père, interrompit Charles; Merville, par bonté pour moi, s'est permis, à cet égard, un peu d'exagération : il a scrupuleusement gardé votre secret, et joué de son mieux, comme il vous l'avoit promis, mais il ne m'a *point* du tout pressé de continuer; au contraire, il a fait avec adresse tout ce qui pouvoit m'engager à quitter...... Je découvre de jolies choses aujourd'hui, dit le comte, et je vois qu'en tout ceci j'ai seul été parfaitement raisonnable...... Comme on favorise la jeunesse! quelle foiblesse on a pour elle!...... Mon ami, reprit Merville, quand elle est capable de générosité, ce tendre intérêt qu'elle inspire n'est alors que de la justice. Puisque nous en sommes aux reproches, dit la comtesse, n'avons-nous pas le droit de nous plaindre un peu qu'on ne nous ait pas mis dans cette confidence? En effet, ajouta madame de Lisbé, on auroit pu nous épargner beaucoup de mystère, et plusieurs messages. Il faut, madame, répondit Merville, prendre votre parti là-dessus : on ne vous confiera jamais une malice, vous la feriez manquer. Main-

tenant, dit le comte, je dois donner des étrennes à Charles, et je lui offre la voiture et les chevaux que j'ai gagnés..... Gardez-les, mon père, repartit Charles, gardez-les à jamais, ils me sont inutiles : je m'éloignerai si peu de cette maison si chère! et je ne sortirai plus qu'avec Isménie. Ces paroles, prononcées avec feu, exprimoient la résolution la plus inébranlable; Charles sut enfin apprécier les sentimens qu'il inspiroit; le bonheur de les connoître et d'en jouir, et le désir de les justifier eurent la plus heureuse influence sur tout le reste de sa vie. Cette journée s'écoula délicieusement, et celles qui la suivirent en retracèrent le charme. Comme la réunion de famille du jour des Rois parut agréable! comme le bonheur rend la gaîté franche et pure! qu'il est doux de rire avec innocence au milieu de sa famille, quand on est satisfait de ce qu'on aime!... Le gâteau fut coupé et les parts distribuées par la jeune Victorine : une adroite supercherie fit tomber la féve entre les mains d'Isménie; sa grand'mère lui ordonne de nommer un roi; Isménie regarde, en rou-

gissant, son mari : en semblable occasion, une jeune provinciale n'eût pas rougi; mais la corruption des mœurs de Paris et du grand monde est telle, qu'elle intimide celle même qui ne peut la comprendre..... Charles accepte la royauté, en protestant à la reine qu'il n'abdiquera jamais. On applaudit, on boit, on s'enroue en répétant mille fois les cris d'usage : dans cette fête bruyante, la jeunesse reprend avec transport toute la folie de l'enfance; elle peut, avec tant de grâce, rétrogader vers cet âge charmant!.... Après le dîner, on joua à différens petits jeux, et la soirée fut terminée par un nombreux Colin-Maillard.

Depuis ce jour, Charles, devenu sage, fit constamment le bonheur d'Isménie et les délices de ses parens; et madame de Lisbé disoit à ses amis : Quand nos enfans nous échappent dans l'âge de l'indépendance, gardons-nous de les rappeler avec autorité; attendons-les sans humeur, attirons-les par la douce intimité des réunions de famille, et tâchons de les fixer par les seuls liens solides, le sentiment et la reconnoissance.

LES
RENCONTRES.



LES RENCONTRES.

DALIDOR et MULCÉ, deux jeunes gens de même âge, et cousins-germains, furent élevés dans le même collége, mais reçurent de leurs parens des idées très-différentes : les plus solides instructions, données dans un collége ou dans une pension, servent à peu de chose, si, durant le temps *des vacances*, les parens en détruisent l'effet par leurs exemples et leurs discours. En vain les maîtres du jeune Dalidor lui répétoient qu'on ne parvient à rien si l'on ne s'accoutume pas, dès l'enfance, à l'application, et à vaincre l'ennui inséparable des premières études : Dalidor n'entendoit vanter chez son père que la grâce et les talens agréables ; son régent n'avoit point de *grâce*, ses maîtres ne savoient que le latin, le grec et la géométrie ; et non-seulement il prit en aversion ses

instituteurs, mais il les méprisa avec toute la sincérité de l'ignorance et de la vanité, qui, réunies ensemble, sont toujours malignes, impertinentes et présomptueuses, sur-tout à seize ans, où l'expérience et l'usage du monde n'ont pu réprimer encore cet orgueil ridicule.

Mulcé, orphelin dès le berceau, avoit un tuteur d'un esprit solide, et qui, livré aux affaires et à l'agriculture, ne faisoit sortir son pupille que pour le mener à la campagne, et lui faire partager ses travaux. Il lui disoit : « Il faut, mon ami, devenir un » homme, et ne s'occuper que de ce qui » est véritablement utile. De bonnes études sont nécessaires ; appliquez-vous » avec vos maîtres, apprenez avec moi à » conduire une maison et une ferme, et » vous serez un jour heureux et sage ».

Les deux cousins sortirent du collége à dix-sept ans ; Mulcé partit pour Strasbourg où son tuteur l'envoya apprendre le droit ; Dalidor fut chez son père, on lui donna un maître de danse et un maître de dessin : un an après il débuta dans le monde et à la cour ; on lui trouva de la *grâce* et des ta-

lens charmans ; il avoit un bon cœur, un caractère aimable, de l'esprit ; il eut de grands succès de société. Il entra au service ; il fallut aller passer six mois à cinquante lieues de Paris, en garnison dans une petite ville. Dalidor s'y ennuya mortellement ; il n'y fit point de folie, il détestoit le jeu, et ses mœurs étoient irréprochables ; mais il étoit paresseux et il avoit la manie des arts ; il lui parut affreux d'être forcé de se lever à cinq heures du matin, pour aller à l'exercice, et d'être privé de spectacles et d'une société agréable ; il fut sans cesse mis aux arrêts, et le service fini, il revint à Paris, excédé de la vie militaire. L'année suivante, il eut un congé, il passa toute la belle saison d'une manière très-conforme à son goût, dans des maisons de campagne magnifiques et délicieuses, chez ses parens et chez les princes ; il fit de la musique, joua la comédie, brilla dans les bals et dans les fêtes, et il acheva de perfectionner son ton et ses manières, et d'oublier entièrement tout ce qu'il avoit appris au collége. Cependant, loin de passer pour être igno-

rant, comme il avoit de l'esprit, qu'il aimoit la littérature et qu'il faisoit de jolis vers de société, on le regardoit dans le monde comme le jeune homme le plus distingué par son instruction. Il avoit un grand fonds de paresse, c'est-à-dire qu'il ne pouvoit s'appliquer à des choses arides et sérieuses; cependant il n'étoit jamais oisif, il avoit même beaucoup d'activité, mais il étoit incapable de l'employer utilement.

L'hiver s'écoula rapidement dans les plaisirs et la dissipation; mais au printemps Dalidor fut obligé de partir pour son régiment, qui, cette année, étoit en garnison à Strasbourg. Il retrouva dans cette ville son cousin Mulcé, qui, voulant entrer dans la robe, continuoit l'étude du droit avec ardeur et l'application la plus constante. Mulcé ne fut pas une ressource pour Dalidor: ces deux jeunes gens avoient des goûts et des caractères si différens, qu'ils ne pouvoient se convenir, et durant quatre mois ils ne se virent que trois ou quatre fois. Dalidor, comme la première année de son service militaire, se fit estimer par ses mœurs, gagna l'amitié de ses cama-

rades, fut souvent, pour ses négligences, réprimandé et mis aux arrêts par son colonel, et vit arriver avec joie l'heureux moment de retourner à Paris.

La veille de son départ de Strasbourg, en retournant à pied, à sept heures du matin, à son logement, après l'exercice, il passa dans le marché public, et s'arrêtant devant une bouquetière, il acheta un paquet de roses. Pendant ce temps, il aperçut une jeune personne de treize ou quatorze ans, à quelques pas de lui, et dont la beauté le charma : elle donnoit le bras à une femme qui paroissoit être sa gouvernante ; un domestique, portant du poisson, étoit derrière elle. Comme elle marchandoit et qu'elle achetoit des fruits et des légumes, qu'elle mettoit à mesure dans un assez grand panier suspendu à son bras, Dalidor eut le temps de l'examiner à son aise, et il la trouva ravissante. Au bout de quelques minutes, Dalidor s'avança doucement derrière la jeune personne, et glissa dans son panier le bouquet de roses qu'il venoit d'acheter. Dans cet instant, la gouvernante et le domes-

tique avoient le dos tourné et s'occupoient d'autre chose ; la jeune inconnue se retourne, voit Dalidor, retire les roses de son panier, les pose sur l'établi de la marchande d'herbes, et s'éloigne aussitôt sans honorer Dalidor d'un second regard. Elle fit cette action avec une simplicité parfaite, sans montrer d'étonnement et sans affecter de sévérité ; mais rien ne réprime comme cette paisible indifférence de premier mouvement. Les scenes, l'éclat, les grands airs austères ont bien moins de vraie dignité ; toujours un peu d'émotion s'y mêle ; et les hommes aiment mieux le trouble que l'insouciance ; ils savent l'interprêter à leur gré. Le dédain et la colère, quels qu'en soient les motifs, déparent toujours l'innocence, et semblent vieillir un jeune visage ; et, à tout âge, le sérieux et la froideur sont les seules expressions d'improbation que les femmes puissent se permettre. Dalidor fut si frappé de la rencontre de la jeune inconnue, qu'il sentit que l'image de cette charmante figure ne s'effafaceroit jamais de son souvenir. Il s'affligea qu'une personne douée de tant de charmes,

et qui ne paroissoit pas être d'une condition vulgaire, reçût une semblable éducation. On l'envoie au marché, se disoit-il, on veut n'en faire qu'une bonne ménagère; elle n'aura ni talens, ni célébrité; quel dommage !.....

Dalidor retourne à Paris, et deux mois après, on lui propose un excellent mariage; mais la famille qui, sur sa bonne réputation, consentoit à le prendre pour gendre, n'étoit pas amusante. Dalidor ne put supporter l'ennui de cet intérieur; il déplut au père et à la mère, et le mariage fut rompu.

Un matin que, dans les premiers jours du printemps, il se promenoit sur le boulevard, il vit à cinquante pas devant lui, une jeune personne, d'une taille parfaite, qui lui tournoit le dos; elle étoit accompagnée d'une femme âgée; elle s'arrêta devant un vieillard aveugle, assis à terre, auquel elle donna quelques pièces de monnoie; et Dalidor, en s'approchant, l'entendit dire, avec un son de voix d'une douceur inexprimable : C'est tout ce que j'ai... O ma bonne, donnez-moi six francs pour

ce pauvre vieillard. — Comment, mademoiselle, il vient de recevoir de vous trente-six sous!.... — Mais songez donc que mon bon papa est aveugle aussi, et qu'il est de cet âge..... — Eh bien! mademoiselle, qu'est-ce que cela fait? — Ma chère bonne, si vous me refusez six francs, je vais lui donner mon cœur d'or..... — Mais quelle folie donc!.... Dalidor s'étoit arrêté pour écouter ce dialogue, et dans cet endroit de l'entretien, il avance le bras, en jetant six francs dans le chapeau de l'aveugle; Bon vieillard, dit-il, voici pour mademoiselle, et voici pour moi, ajouta-t-il en jettant un autre écu. A ces mots, la jeune personne se retourna, en remerciant avec la naïveté la plus touchante, et après avoir fait une profonde révérence, elle poursuivit son chemin, et elle laissa Dalidor plein de surprise et d'émotion. Il venoit de reconnoître en elle la charmante inconnue qu'il avoit vue au marché de Strasbourg huit mois auparavant; il resta immobile pendant quelques minutes, ensuite il eut envie de suivre cette jeune personne : elle étoit déjà à deux cents pas de lui; il se précipita

sur ses traces; il étoit près de l'atteindre, lorsqu'il la vit s'arrêter et monter dans une voiture. Le cocher et le domestique, qui ouvrit la portière, étoient vêtus de gris. La voiture s'éloigna, et Dalidor bientôt la perdit de vue. Cette idée le poursuivit pendant quinze jours, et le rendit inquiet et rêveur; il retourna durant tout ce temps sur ce même boulevard, donnant toujours l'aumône à l'aveugle; mais l'inconnue ne revint plus, et il tâcha de s'en consoler, en se disant : « A quoi me serviroit de la connoître ? je ne m'attacherai jamais véritablement qu'à la personne qui aura reçu l'éducation la plus brillante; celle qui va acheter des herbes, et dont toutes les manières annoncent une simplicité rustique, n'est sûrement pas la femme qui me convient ».

Malgré cette réflexion, Dalidor fut longtemps préservé de l'amour, par le souvenir de l'inconnue; il ne trouvoit à aucune autre femme sa beauté touchante et sa grace ingénue.

Dalidor, ne pouvant se résoudre à retourner à sa garnison, et desirant se dis-

tinguer, voulut aller faire la guerre en Corse; il y fut en effet, il y passa deux ans; il sut vaincre la paresse pour la gloire, et il se conduisit de la manière la plus brillante. Il est doux, à vingt-trois ans, de revenir à Paris après de tels succès; on est si bien reçu par les femmes! Dalidor trouva la société plus charmante que jamais; bientôt un nouveau sentiment la lui rendit plus intéressante encore : il devint amoureux, ou du moins il crut l'être, ce qui produit à-peu-près les mêmes effets pendant quelques mois. On le mena chez une jeune veuve, très-célèbre par ses talens. Ambroisine (c'étoit son nom), sans être régulièrement belle, avoit une figure élégante; elle dansoit supérieurement, c'est-à-dire, presqu'aussi bien qu'une danseuse des chœurs de l'Opéra; elle avoit peu de voix, mais elle chantoit avec goût; elle jouoit avec agrément de la harpe, du piano, de la guitare, et de la lyre. Dalidor fut à ses concerts, il l'entendit applaudir avec transport, et il se dit en secret : *Voilà celle que je dois aimer!* et cette convenance décida son choix. Peu de jours après, il

résolut de faire sa déclaration de vive voix; mais ce n'étoit pas une chose facile : Ambroisine ne causoit jamais; au bal, elle dansoit toujours; chez elle on la trouvoit constamment faisant de la musique; et Dalidor maudit plus d'une fois le violon ou la flûte qui l'accompagnoient. Il prit le parti d'écrire. Ambroisine ne répondit point à sa lettre; mais elle rougit en le revoyant, et à son premier concert elle lui adressa deux vers fort tendres d'une romance qu'elle chanta. Ambroisine, veuve d'un homme de qualité, avoit une fortune honnête, une bonne réputation. Le père de Dalidor approuva les sentimens de son fils; Ambroisine donna son consentement, et il fut décidé que les deux amans s'uniroient au commencement du printemps : on étoit au milieu de l'hiver.

Un matin, Dalidor sortant en cabriolet, passa dans la rue St.-Germain-l'Auxerrois, et sa voiture cassa à quelques pas de l'église; il y entra, en donnant l'ordre à ses gens d'aller chercher un fiacre; il s'avança dans l'église, et s'assit à quelques pas d'un confessionnal; ses yeux se portant de ce côté,

il aperçut, par derrière, une jeune personne à genoux dans ce confessionnal, et dont la tournure le frappa. Quoiqu'elle fût enveloppée dans un grand manteau noir; on distinguoit aisément une taille légère, et d'une proportion parfaite. Sa robe, retroussée à la polonaise, laissoit voir deux petits pieds charmans, sans aucun art, car les souliers étoient si larges, qu'au plus léger mouvement, ils se détachoient presqu'entièrement du pied. Enfin, tout-à-coup un soulier tomba, et fut rouler sur la dernière marche du confessionnal. La jeune pénitente étoit si recueillie, que cet incident ne put la distraire. Dalidor, après avoir admiré son petit pied sans chaussure, s'avança doucement, et ramassa le soulier pour le remettre sur la première marche. Dans ce moment, la jeune personne se releva, et se retourna avec cette espèce de lenteur qui accompagne une action solennelle et sainte dont on est pénétré. Un voile couvroit son visage; mais elle parut charmante à Dalidor, par son maintien, sa grace touchante, et la douce humilité répandue sur toute sa personne. Elle avoit

la tête penchée sur sa poitrine; ses deux jolies mains, sans gants, étoient jointes; on voyoit qu'elle les serroit, et qu'elle jouissoit avec une joie pleine d'innocence et de ferveur, de l'absolution qu'elle venoit de recevoir. Dalidor, ému, s'inclina respectueusement en posant le soulier sous le pied de la jeune personne, qui reprit sa chaussure sans relever la tête, et sûrement aussi sans lever les yeux. Elle fut à l'autre extrémité de l'église, auprès d'une vieille dame; elle se mit à genoux sur une chaise, et, pour lire dans ses Heures, elle releva son voile. Alors Dalidor qui la suivoit, reconnut le visage angélique de la jeune personne qu'il avoit rencontrée à Strasbourg et sur le boulevard! Elle avoit seize ans, elle étoit grandie, embellie. Dalidor éprouva un saisissement inexprimable!.... La violente palpitation de son cœur le força de s'asseoir; il attacha ses regards sur cette charmante inconnue, que le hasard offroit toujours à ses yeux sous des traits si intéressans! Tandis qu'il la contemploit avec tant d'émotion, elle prioit avec une attention qui ne lui permettoit

pas d'apercevoir Dalidor. Au bout d'une demi-heure, la vieille dame la prit sous le bras et l'emmena. Dalidor se leva avec l'intention de la suivre; mais, s'arrêtant tout-à-coup : A quoi bon? se dit-il en soupirant; à quoi bon? J'en aime une autre..... J'ai donné ma parole!..... Cette pensée lui serra le cœur...... L'inconnue disparut; Dalidor retomba sur une chaise; il resta quelques minutes dans une espèce d'anéantissement; ensuite, rassemblant toutes ses forces, il sortit brusquement de l'église. Il conserva, pendant plusieurs jours, un fonds de tristesse invincible, que les talens d'Ambroisine n'eurent même pas le pouvoir de dissiper. Vers ce temps, Mulcé, son cousin, absent depuis quelques mois, revint à Paris. Dalidor lui fit part de son mariage projeté, et lui vanta avec emphase les talens d'Ambroisine. Comment! dit Mulcé, à vingt ans, chanter, danser si bien, et jouer de quatre ou cinq instrumens, cela est effrayant; car elle n'a donc jamais eu le temps de penser. Quelle culture a pu recevoir son esprit? — Quoi donc! croyez-vous qu'on ne puisse

avoir de la raison avec des talens? — Non, mais je pense qu'avec une telle multitude de talens, à un tel âge, on n'a jamais eu le temps de faire des lectures utiles, ni celui de réfléchir, et qu'alors, si malheureusement on n'est pas née avec beaucoup d'esprit, on se trouve privée pour toujours de tout ce qui peut suppléer à la supériorité naturelle. — Vous n'avez jamais aimé les arts. — Je les trouve charmans et non nécessaires, et ils me paroissent souvent nuisibles.

Cette conversation n'égaya pas Dalidor, quoiqu'il se répétât que son cousin n'avoit point de goût.

Cependant l'hiver s'écoula; Dalidor vit arriver le printemps sans transport, mais avec plaisir : il semble que l'amour se ranime avec la renaissance de la verdure et des fleurs, et que le mois de mai embellisse toutes les jeunes personnes. Ambroisine parut à Dalidor plus aimable et plus brillante que jamais, et Dalidor reprit tout son enthousiasme pour la musique. Arrivé à la veille du jour désigné pour son mariage, Dalidor fut chargé par Am-

broisine d'aller retirer de chez un peintre qui venoit de partir subitement, son portrait en grand et à l'huile, qu'elle avoit fait faire à son insu pour lui : une affaire imprévue avoit forcé ce peintre à s'éloigner sans délai. Dalidor, muni d'un billet d'Ambroisine, se rendit à dix heures du matin chez le peintre, pour réclamer ce portrait qu'il ne connoissoit point, et qu'il avoit tant d'envie de voir. On lui dit que la femme du peintre pouvoit seule lui livrer ce tableau ; qu'elle étoit sortie, mais qu'elle rentreroit bientôt ; et Dalidor, décidé à l'attendre, se fit conduire dans l'atelier du peintre : là, un domestique, après lui avoir montré le portrait d'Ambroisine, le laissa seul. Ambroisine, parfaitement ressemblante, étoit représentée dans une éclatante parure, et couronnée de perles et de lauriers, entourée d'instrumens, et jouant de la harpe ; un groupe de bronze, formé par les Muses des beaux-arts, soutenoit le pupitre sur lequel étoit posée la musique qu'elle sembloit regarder ; on voyoit derrière elle, sur un socle élevé, les statues des trois Graces tenant une cou-

ronne qu'elles paroissoient vouloir placer sur sa tête. Dalidor ne fit qu'entrevoir toute cette composition. A côté de ce tableau, s'en trouvoit un autre qui le fit tressaillir.... O ciel! s'écria-t-il, me poursuivras-tu toujours!..... Ce tableau offroit à ses regards son inconnue, vêtue simplement d'une robe blanche, et dans une basse-cour, donnant à manger à des poulets. On voyoit que l'action représentée n'étoit point une fantaisie de peintre. L'inconnue n'avoit ni le costume d'une bergère, ni celui d'une paysanne. Elle étoit habillée comme une jeune personne qui vit à la campagne, et tout ce que Dalidor connoissoit d'elle lui donnoit la parfaite certitude que celle qu'on envoyoit acheter des herbes au marché, devoit en effet être chargée de presque tous les soins du ménage dans l'intérieur de la maison. Oui, dit-il avec attendrissement, voilà ses traits et sa physionomie ravissante; voilà ce front où se peignent la candeur et l'innocence! voilà ce sourire plein de finesse et de naïveté! voilà cette grace ingénue que jamais la flatterie n'a vantée! Ah! sans doute la louange même la plus vraie

la profane et l'altère ; ce charme délicat s'évapore si l'on sait qu'on le possède!..... La voilà, moins belle, moins touchante qu'elle ne m'est apparue dans le marché de Strasbourg, sur le boulevard et dans cette église ; mais cette image est la sienne, et lui ressemble!..... Par quelle magie ce tableau dépare-t-il tous ceux qui l'environnent!.... En disant ces paroles, il regardoit le brillant portrait d'Ambroisine, et la figure de cette dernière lui parut presque ridicule ; il trouva son attitude emphatique, son expression forcée, l'affectation et la prétention gâtoient jusqu'à l'ordonnance du tableau. Cette *parure* éblouissante, cette harpe magnifiquement dorée, ce pupître élégant, ces Muses, formoient un contraste singulier avec la simplicité de la jeune ménagère, entourée de ses petits poulets, et souriant de l'avidité avec laquelle ils se jetoient sur le grain qu'elle répandoit à pleines mains. Dalidor, en comparant ces deux figures, sentoit vivement qu'il est un charme mille fois plus puissant que les talens et la célébrité...... Et fixant un œil dédaigneux

sur le groupe des Graces qui sembloient vouloir couronner Ambroisine : Non, dit-il, ce ne sont point là les Graces; non, elles sont toutes réunies ici; . . . . . et ses regards se tournèrent sur le portrait de l'inconnue. Il tomba dans une profonde rêverie; il admira l'espèce de fatalité qui lui faisoit rencontrer cette inconnue ou son image, et de manière à connoître parfaitement ses mœurs, son caractère, et son genre de vie. Je ne sais, se disoit-il, si je dois la rencontrer encore; mais je suis certain que son souvenir m'obsédera toute ma vie;.... et je n'ai même pas été remarqué d'elle! Ce regard si timide et si doux ne s'est jamais arrêté sur moi un seul instant! Elle me reverroit sans me reconnoître!.... Eh! qu'importe? Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre; sa rusticité ne pourroit s'accorder avec mes goûts; j'ai fait le choix qui pouvoit seul me convenir et me rendre heureux..... Mais je voudrois que cette jeune personne fût ma sœur.....

Dans ce moment, la femme du peintre entra. Dalidor ne put s'empêcher de lui faire quelques questions sur l'inconnue;

mais il n'apprit rien, cette femme ne la connoissoit point. Dalidor demanda tristement le portrait d'Ambroisine ; on le décrocha, et il l'emporta.

La noce se fit le lendemain, et le beau portrait fut placé dans le salon des nouveaux mariés : Dalidor ne le regardoit jamais qu'en soupirant ; il se rappeloit à l'instant même le portrait si différent auquel il l'avoit comparé !....

Les premiers mois du mariage de Dalidor se passèrent dans des fêtes dont les talens d'Ambroisine firent tout l'agrément ; ensuite on partit pour la campagne, et pendant deux mois on vécut en famille. Ambroisine étoit bonne, honnête, obligeante, mais tellement concentrée dans la musique, et attachant à cet art une telle importance, qu'elle n'avoit pas une idée suivie qui n'y fût relative : dénuée d'ailleurs de toute espèce d'instruction et n'ayant que fort peu d'esprit naturel, elle étoit à la fois insipide et frivole avec pédanterie ; car pour louer un excellent musicien, elle se servoit des expressions que l'on ne doit employer que pour faire l'éloge d'un vrai phi-

losophe ou d'un héros. Un bon joueur d'instrument étoit pour elle *un grand homme ;* elle s'extasioit sur *la sagesse, la pureté* et la *profonde sensibilité* de son jeu ; tout ce qu'on peut trouver de touchant et de moral dans le livre le plus parfait, elle le trouvoit dans un rondeau ou dans une sonate. Bientôt Dalidor fut fatigué d'une conversation qui rouloit toujours sur le même sujet ; bientôt même il s'ennuya d'une musique éternelle, dont il savoit par cœur tous les plus beaux morceaux. Quand il vouloit causer, on jouoit de la harpe ou de la lyre ; quand il vouloit s'aller promener, on refusoit de l'accompagner, parce qu'on apprenoit une pièce nouvelle. Un instrument très-bruyant se trouvoit toujours en tiers entre Ambroisine et lui, et il finit par penser qu'on est plus heureux avec une femme qui ne sait que broder, puisqu'au moins un métier n'empêche ni d'écouter ni de répondre.

Ambroisine vouloit briller d'un nouvel éclat durant l'hiver qui s'approchoit, et elle s'y préparoit avec une ardeur que rien ne pouvoit ralentir.

Sur la fin d'octobre, on quitta la campagne; et de retour à Paris, Dalidor vit sa maison se remplir de musiciens. Lorsqu'il alloit chercher sa femme dans son cabinet, il entendoit de l'antichambre les sons harmonieux des violons, des flûtes et des cors; car Ambroisine possédoit tous les genres; elle chantoit des romances avec la guitare; elle jouoit des variations sur le piano, et des concerto sur la harpe; elle exécutoit des morceaux d'ensemble et d'effet; il lui falloit bien des instrumens à vent, et souvent même des timbales. Quand Dalidor, bravant tout ce vacarme, entr'ouvroit la porte du cabinet, Ambroisine qui vouloit lui ménager le plaisir de la surprise, le renvoyoit impitoyablement, *les répétitions* lui étoient interdites, et l'on en faisoit presque tous les jours. Ambroisine, toujours enfermée, toujours répétant, étoit semblable aux personnes qui jouent la comédie en société; elle étoit d'une nullité parfaite dans le commerce intime, et elle faisoit acheter une *représentation* brillante, par quinze jours ou trois semaines de vide ou d'ennui.

Les concerts attirèrent beaucoup de monde; on y joignit des bals, afin de déployer tous les talens d'Ambroisine : on dânsa des quadrilles charmans, composés par Vestris et par d'Auberval, et dont mademoiselle Bertin fit les habits; et sur la fin de l'hiver, l'homme chargé des affaires de Dalidor l'avertit qu'il avoit soixante-dix mille francs de dettes. Cependant Ambroisine protestoit qu'elle n'avoit que des goûts simples, et que même elle avoit pris nouvellement une véritable aversion pour la magnificence. En effet, elle avoit fait refaire un très-beau salon doré, qui fut reconstruit en bois rapporté de diverses couleurs naturelles; cette décoration coûta quinze mille francs : néanmoins, quoi de plus simple que du bois sans sculpture et sans peinture ? On remplaça de riches rideaux, ennuyeusement solides, par des draperies élégantes d'un taffetas bien léger; les girandoles et les lustres furent relégués au garde-meuble; on y substitua des lampes antiques d'albâtre; enfin, pour que la réforme fût complète, Ambroisine se décida à ne plus porter que des

fleurs, de l'acier et du verre : elle se défit de tous ses diamans, qu'elle troqua successivement contre des marchandises anglaises. Telle étoit la sage *simplicité* d'Ambroisine.

Un triste événement suspendit pendant huit mois les concerts et les fêtes ; le père de Dalidor mourut, et laissa à son fils unique un riche héritage. Dalidor se livra alors à tous ses goûts ; il voulut avoir un cabinet de tableaux, et faire un jardin à l'anglaise. Il n'admiroit que l'école flamande : c'étoient dans ce temps les tableaux les plus chers. Les amateurs du dix-huitième siècle aimoient cent fois mieux l'image d'un vieux fumeur ou d'une cuisinière épluchant des oignons, que celle d'un héros ou d'une nymphe ; et tandis que Dalidor tapissoit ses appartemens de ces ignobles peintures, il remplissoit ses jardins d'obélisques, de pyramides et de temples. Ce peu d'accord dans les goûts marque assez qu'on n'en a point de réels, et qu'on ne sacrifie qu'à la mode.

Le deuil fini, les fêtes recommencèrent ; et même, durant l'été, comment ne pas

donner de fêtes dans un jardin anglais ? On illuminoit les bois, on jouoit des pastorales, et l'on dansoit sur la pelouse ; on faisoit de la musique dans les temples, sur les rivières factices, et dans les grottes ; on chantoit des romances plaintives sur les tombeaux..... L'intendant de Dalidor fit quelques représentations, et la chose la plus honnête pour un intendant : il eut la générosité de proposer à son maître d'examiner lui-même ses comptes et ses propres affaires ; mais Dalidor se garda bien d'accepter cette étrange proposition. Il assura l'intendant que ses occupations ne lui permettoient pas d'entrer dans ces petits détails, et l'intendant, en voyant à son maître une si parfaite insouciance sur ses intérêts, ne songea plus qu'aux siens.

Cependant, au bout de deux ans, les créanciers parvinrent jusqu'à Dalidor, et devinrent si pressans, que Dalidor fut obligé de vendre précipitamment, et à vil prix, sa collection de tableaux, et son cabinet de choses rares et précieuses, car il étoit *curieux*, et il avoit dépensé beaucoup d'argent en porcelaines *craquelées*

de la Chine, en vilains chats bleus et violets du Japon, en vieux laques, en magots, etc. Ambroisine, ayant prodigieusement contribué au dérangement de fortune de son mari, voulut aussi faire un sacrifice. Elle porta généreusement à Dalidor un énorme écrin rempli de ses bijoux; mais Dalidor, trouvant les diamans métarmophosés en colliers de cheveux, en bracelets de cheveux, en chaînes et médaillons et chiffres de cheveux, et en semences de perles, ne profita point de la bonne volonté d'Ambroisine. Il lui rendit ces parures sentimentales, et il lui déclara qu'il étoit obligé d'aller passer un an dans une terre à quarante-deux lieues de Paris. Ambroisine consentit à le suivre, et cette résolution fut pour elle un grand effort de vertu; elle ne s'aveugloit point sur l'étendue d'un tel sacrifice; elle savoit trop qu'elle ne trouveroit en province ni bals élégans, ni spectacles, ni concerts!.....

La santé d'Ambroisine, affoiblie déjà par les veilles et par une extrême dissipation, acheva de se détruire dans la solitude d'un vieux château. Ambroisine, honnête,

irréprochable, n'étoit point coquette; mais l'habitude lui rendoit nécessaires les applaudissemens *des connoisseurs*. En vain des voisins sans goût et sans oreille répétoient, lorsqu'elle jouoit de la harpe : *cela est bien joli*, ou *madame chante à merveille;* de tels éloges ne pouvoient la dédommager des *bravos* et des extases des virtuoses. Le manque d'émulation et le mauvais état de sa santé lui ôtèrent même bientôt le goût de la musique, et elle se trouva dans un désœuvrement qui la plongea dans le plus profond ennui; son caractère éprouva l'altération la plus fâcheuse; elle devint inégale, fantasque; l'impertinence, l'aigreur, et une déraison puérile, se joignirent à son insipidité naturelle. Alors, Dalidor, impatienté, tourmenté dans tous les momens du jour, maudit plus d'une foi la frivolité qui lui avoit fait préférer une musicienne sans esprit, à une jeune personne douce, modeste, aimable et sédentaire. Son inconnue vint se retracer à son imagination plus vivement que jamais. Elle a maintenant, se disoit-il, dix-huit ou dix-neuf ans; qu'elle doit

être belle! Sans doute elle est mariée, et fixée à la campagne, et sûrement elle s'y plaît! loin de dédaigner les soins du ménage, elle en fait ses délices! heureux qui peut la contempler telle que je l'ai vue dans ce portrait charmant gravé dans mon souvenir!.... mais mille fois heureux l'époux qu'elle a choisi!.... Cette pensée fit soupirer Dalidor; un triste retour sur lui-même remplit son ame d'amertume.

Cependant Ambroisine, dépérissant tous les jours, parut desirer ardemment de retourner à Paris, après six mois de séjour à la campagne. Dalidor, inquiet de son état, s'empressa de la satisfaire. La révolution étoit commencée depuis quelques mois, ses premiers orages hâterent la fin d'Ambroisine, elle mourut peu de temps après son arrivée à Paris. La révolution acheva de ruiner Dalidor, on le soupçonnoit d'aristocratie, ses terres furent pillées, ses châteaux brûlés, ses créanciers saisirent tout ce qui restoit. N'entendant rien aux affaires, il ne sut que payer tout ce qu'on demandoit, et l'on demanda beaucoup plus qu'il ne devoit réellement. Il ne

lui resta qu'une pension viagère, que, par un marché qu'il se trouva trop heureux de conclure, son intendant lui assura, en achetant la plus belle de ses terres. Dalidor, dans ces tristes conjonctures, fut privé, par sa faute, des utiles conseils de Mulcé. Depuis long-temps ce dernier étoit établi et fixé en province. Dalidor avoit entièrement négligé de répondre à ses lettres et à ses offres de service, et Mulcé avoit enfin cessé de lui écrire. Le règne de la terreur approchoit, et Dalidor, justement épouvanté, se sauva dans les pays étrangers. Il y végéta six ou sept ans; au bout de ce temps il reçut à Londres un billet de Mulcé, qui ne contenoit que ces mots : « J'ai obtenu ton rappel; viens sans » délai, mon cher Dalidor, tu trouveras » un asyle chez ton plus proche parent et » ton plus ancien ami; je vais t'attendre à » Calais chez Dessaint. MULCÉ ».

Combien ce billet toucha Dalidor! quelle reconnoissance peut égaler celle d'un fugitif délaissé depuis long-temps, et qui reçoit inopinément une telle nouvelle et une semblable preuve de souvenir! Ah!

comme on aime sa patrie, après un long exil, quand on obtient la permission de rentrer dans son sein !....

Dalidor, sans perdre un moment, s'embarque et part pour la France ; il arrive à bon port à Calais, il vole chez Dessaint, il demande Mulcé : on répond qu'il n'est point venu ; il attend huit jours, et ne recevant nulle nouvelle, il se décide à se rendre en Normandie chez un homme de sa connoissance, afin d'y prendre quelques renseignemens sur Paris et sur Mulcé. Il voyageoit seul et à cheval, et son cheval s'étant blessé, il fut obligé de s'arrêter un soir dans un beau village près de Caen. Il coucha dans un cabaret dont l'hôtesse lui apprit qu'il étoit dans la terre d'un homme bienfaisant, nommé Vilmure. Ce nom étoit inconnu à Dalidor. Il cessa de questionner l'hôtesse, qui, prenant son silence pour de l'attention, continua de parler. Après avoir fait l'éloge du *ci-devant seigneur* de ce lieu, elle fit celui de son épouse. Est-elle jeune, demanda Dalidor? Elle est jeune et charmante, répondit l'hôtesse. A ces mots, Dalidor écouta avec

une sorte d'intérêt. On lui conta les traits les plus touchans de madame de Vilmure. Elle étoit jolie, bonne et pieuse comme un ange; modèle des épouses et des mères, elle avoit, durant le règne de la terreur, sauvé son mari par son courage et son activité. Elle l'avoit tenu caché pendant dix-huit mois, et en même-temps, par son intelligence dans les affaires, elle avoit su conserver presque toute sa fortune; enfin, elle soignoit avec la plus tendre affection un vieux grand-père qui l'avoit élevée, et elle avait quatre jolis petits enfans auxquels elle donnoit une éducation parfaite. Ce récit fit soupirer Dalidor : il demanda si le mari de cette personne si accomplie étoit avec elle ; on lui répondit qu'il étoit absent, mais qu'on l'attendoit chaque jour.

Dalidor, tandis que l'on préparoit son souper, fut se promener dans l'avenue du château ; en se rappelant les récits de l'hôtesse, il considéroit avec intérêt ce bâtiment gothique, éclairé par un brillant clair de lune. En pensant à la profonde tranquillité, au bonheur qui régnoient

dans cette maison, il se rappeloit douloureusement, et son triste mariage, et la charmante inconnue qu'il avoit jadis rencontrée tant de fois. Ah ! disoit-il, c'étoit à celle-là qu'il eût fallu s'attacher, et mon cœur y étoit si bien disposé ! la manie des arts l'emporta sur ce sentiment !..... Peut-être n'avoit-elle pas l'intelligence et la solidité d'esprit de madame de Vilmure, mais elle avoit sûrement de la raison, des goûts simples ; elle étoit charmante, elle n'eût point contribué à ma ruine, je l'aurois uniquement aimée !... Ces réflexions plongèrent Dalidor dans une profonde rêverie ; il étoit depuis plus de deux heures dans cette avenue, lorsqu'il vit de la fumée et de la flamme s'élever tout-à-coup de l'un des corps-de-logis du château ; aussitôt il se précipite vers la cour ; il étoit dix heures et demie ; il entre, il trouve tous les domestiques en mouvement ; il entre dans le château, et, après avoir traversé un grand vestibule, il aperçoit une femme à moitié déshabillée, dont les cheveux épars cachoient le visage, et qui tenoit dans ses bras deux petits enfans charmans

et presque nus, tandis que deux autres un peu plus grands la suivoient en se suspendant à sa robe flottante..... Elle crioit avec un accent déchirant : Mon grand père ! mon grand-père ! secourez mon grand-père !..... Cette voix pénétra le cœur de Dalidor..... Aucun domestique n'osoit entrer, parce que la première pièce étoit embrasée ; Dalidor fit deux ou trois questions rapides, et il apprit que le valet-de-chambre qui couchoit auprès du vieillard, avoit eu la lâcheté de se sauver, et de l'abandonner en appercevant le feu ; que le vieillard étoit endormi ; que son appartement avoit une porte de derrière donnant sur le jardin, mais que cette porte étoit fermée en dedans et avec des barres de fer. Il suffit, s'écria Dalidor, en s'élançant dans le corps-de-logis enflammé. Rassurez-vous, madame, je sauverai votre grand-père. A ces mots, il traverse comme un trait une petite anti-chambre pleine de flamme et de fumée ; il tenoit sur sa bouche son mouchoir, qu'il avoit trempé dans un seau d'eau. Le feu prit à sa redingotte ; mais en entrant dans la chambre que le

feu n'avoit pas encore atteinte, il quitta sa redingotte, et en fut quitte pour deux brûlures, l'une à la jambe, et l'autre au bras. Il arrive au lit du vieillard profondément endormi, et qu'un instant plus tard la fumée eût suffoqué. Il le réveille, le prend dans ses bras, ouvre la porte de derrière, respire avec transport l'air frais du jardin, et là, dans ce moment, au comble du bonheur, il remet le vieillard dans les bras de madame de Vilmure éperdue.... O le plus généreux des hommes!.... s'écria-t-elle : daignez nous suivre dans mon pavillon.... En disant ces paroles, elle enveloppe son grand-père dans les habits d'un de ses gens, et elle s'empresse de le conduire dans l'autre corps-de-logis; ce vieillard avoit besoin d'un guide ; car il étoit aveugle. On pria Dalidor d'attendre dans un salon, tandis que madame de Vilmure s'occupoit du soin de faire remettre au lit son grand-père et ses enfans. Dalidor n'avoit jamais été si profondément ému, quoique dans ce désordre il n'eût pas distingué les traits de madame de Vilmure; sa vue l'avoit frappé, et l'élégance de sa

taille, la douceur de sa voix lui rappeloient un souvenir confus.... En entrant dans le salon, il se sentit si oppressé, qu'il ouvrit une fenêtre qui donnoit sur la cour; il vit tous les paysans accourir en foule, et se précipiter vers le pavillon pour éteindre le feu, qui, par leurs soins, fut arrêté en moins d'une demi-heure. Comme elle est aimée! dit Dalidor; car durant tout ce temps, il n'avoit pensé qu'à elle..... On ouvrit une porte; il crut que madame de Vilmure entroit; il se retourna, fit quelques pas, et ses yeux se portèrent sur un grand tableau..... Un tremblement universel le saisit..... Il s'approche, et regardant de près ce tableau, il reconnoît la jolie petite ménagère donnant à manger à des poulets..... O destinée! s'écria-t-il, c'est elle!.... et il tombe dans un fauteuil en fondant en larmes.... En effet, madame de Vilmure étoit son inconnue. Quelques minutes après, il entendit du bruit dans l'anti-chambre; il essuya ses pleurs, et madame de Vilmure parut. Comme elle ne l'avoit jamais regardé avec attention, elle ne conservoit pas de lui le moindre

vieillard vénérable, si cher à sa famille; et la gratitude et l'amitié sincère qu'on lui témoigna, répandirent un baume salutaire sur les blessures de son cœur. Mulcé expliqua sa conduite. Une affaire indispensable l'avoit empêché d'aller à Calais; mais il y avoit envoyé un domestique chargé d'une lettre, et de mener Dalidor dans ce même château où le hasard l'avoit conduit : ce courrier étoit resté blessé et dangereusement malade à vingt-cinq lieues de Calais; une fièvre accompagnée de délire l'avoit empêché de charger un autre courrier de sa dépêche. Enfin Mulcé, durant le règne de la terreur, s'étoit placé à Bordeaux chez un Créole en crédit alors, nommé Vilmure, qui le fit passer pendant plus d'un an pour son fils. Cet homme, en mourant, lui avoit laissé tout son bien; et Mulcé, par reconnoissance, gardoit le nom auquel il devoit la vie et une partie de sa fortune.

Dalidor, malgré les instances de son ami, ne voulant point séjourner dans ce château, si dangereux pour lui, se hâta de partir pour Paris. Le crédit de Mulcé

lui fit obtenir une place d'envoyé auprès d'un prince d'Allemagne : il resta trois ans dans cette cour étrangère ; ensuite il revint dans sa patrie ; il s'y maria : Mulcé lui fit épouser une riche héritière, parente de sa femme. Cette jeune ersonne étoit aimable, simple, sans prétention ; elle avoit une instruction solide, et plusieurs talens agréables ; car je ne prétends pas nier qu'il soit impossible de savoir peindre et jouer des instrumens, et d'être raisonnable ; mais dans ce dernier cas, on regarde seulement ces arts charmans comme des délassemens : on en parle, on les cultive sans y attacher une grande importance ; on n'hésite point à les négliger ou même à les sacrifier à ses moindres devoirs. Enfin, Dalidor connut le bonheur ; mais il ne devint heureux qu'après avoir souffert beaucoup de peines, et dans l'âge mûr ; et Mulcé le fut constamment toute sa vie.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





